

À ces membres du comité de lecture de Librinova, qui me disent à propos de *L'Affaire du Carrelet* acte I :

« (...) *J'ai adoré cette lecture, mais je reste sur ma faim.* »

« *Une enquête qui donne envie de lire l'acte II !* »

Je les invite comme vous à lire mon avant-propos.

## AVANT-PROPOS

Écrire une série de romans exprime chez son auteur une prétention littéraire loin d'être simple à honorer.

Combien d'échouages, de découragement, de séries orphelines de sel et d'originalité, d'échecs au final ? Vous avez le droit de préjuger que la mienne fera partie comme tant d'autres de ses vaines entreprises - je ne vous démentirai pas.

Mais pour ma part, quel plaisir d'avoir embrayé sur cette aventure, quel étonnement de me voir arriver à mes fins, car, si je sais le lecteur parfois exigeant, je pense l'être tout autant vis-à-vis de ce que j'écris.

Et c'est pourquoi, longtemps, je me suis cru incapable d'écrire, écrasé d'emblée par la charge de ce travail, persuadé surtout de n'avoir rien à dire ni à inventer.

Qu'il est triste d'écrire sans conviction, sans le vent d'une inspiration à laquelle on croit, sans de vraies histoires à raconter; si mon quotidien d'écriture avait ressemblé à ça, je ne serais pas là à vous proposer mes livres.

En ma modeste qualité d'auteur, je tiens ici à prendre quelques engagements solennels à l'endroit de celles et ceux qui mordraient dans ma série.

Le premier est de vous étonner par le mouvement et les ruptures narratives de la série. Si vous partez d'un cadre classique de polar, les lignes de ce cadre bougeront follement. Vous en aurez fait du chemin avec les personnages et mon écriture. Et quand vous refermerez l'acte V, vous pourriez être amené à vous dire : « Il est quand même bien barré, je n'aurais jamais cru être embarqué(e) dans une pareille histoire. »

Mon deuxième engagement est de vous ménager une aventure originale et singulière propre à mon imaginaire. Plus vous avancerez dans l'histoire, plus vous aurez, je l'espère, l'impression de lire quelque chose d'inédit et de neuf; j'aimerais que vous me fassiez confiance sur ce point.

Il m'est impossible de tout dérouler en un acte. L'Affaire du Carrelet acte I est juste le point de départ, le simple marchepied vers le cœur de mon projet d'écriture qui mettra du temps à se dévoiler.

Mon troisième engagement est de vous livrer les cinq premiers épisodes avant l'été 2025.

Mon quatrième engagement découle du troisième. Je livrerai, comme dit plus haut, cinq romans avant l'été 2025, et ce, au prix d'une coûteuse production autofinancée.

Par conséquent, je ne me lancerai pas dans une deuxième aventure d'auto-édition. J'écrirai l'acte VI cette année, mais probablement que les prochains volumes ne verront pas le jour. Je ne suis ni pour l'acharnement ni pour le sacrifice en littérature.

Ce n'est pas un chantage littéraire que j'exerce sur les quelques lecteurs qui me réclameraient la suite, j'aurais, je crois, à travers mes cinq actes, prouvé mon investissement et mon désintéressement pour cette série.

Il vient seulement un temps où l'on se dit que, après avoir tout donné, on aimerait recueillir un peu d'attention et ne plus voir tous ces efforts creuser uniquement le trou du déficit. Lorsque personne ne frappe à la porte, il est normal de refermer humblement cette porte; c'est donc ce que je ferai.

Il relèvera de mon exclusive liberté de donner un droit de suite à ma série; je la condamne au succès pour exister publiquement au-delà de l'acte V.

Dernier engagement : je promets de rester authentique et de garder ma liberté d'auteur. Personne ne me dira jamais dans quelle direction aller, pour qui écrire, de quelle manière et sur quel sujet ; je ne sais pas ce que veut dire l'expression "ligne éditoriale". Je garderai également ces graines de folie qui apparaissent dans les actes IV et V, je soignerai toujours les couvertures par des créations artistiques de qualité. Je suis entouré d'une équipe d'illustratrices talentueuses qui me font du beau travail, et je les en remercie du fond du cœur.

J' écris d'abord pour moi-même, et c'est une force, car en cherchant avant tout à me donner du plaisir, je me laisse une chance d'embarquer des lecteurs dans mes histoires pour leur transmettre ce plaisir.

Si vous restez jusqu'au V, vous voudrez probablement la suite, peut-être alors que vous me soutiendrez pour qu'elle voie le jour... Bonne lecture.

## Avertissement

Chers lecteurs,

Je vous conseille de passer le prologue de l'acte II si vous n'avez pas lu l'acte I, car la conclusion (très) partielle de *L'Affaire du Carrelet* se prolonge dans les premières pages de ce roman. Reste que *Le Lys ensanglanté* est une histoire indépendante de celle du premier acte. Bonne lecture.

# LE LYS ENSANGLANTÉ

## PROLOGUE

Où en était l'enquête sur le meurtre du carrelet ? En fait de remerciements pour avoir levé un coin du voile sur cette affaire, Gaspard fut gardé 72 heures, le temps que la gendarmerie passe au crible les pièces à conviction qu'il avait recueillies pour confondre le réseau de Matéo Genêt.

La culpabilité de ce dernier dans le meurtre de sa sœur n'était en revanche pas formellement établie.

Pourtant, le mobile de sa haine viscérale pour l'ennemi de son grand-père, le chantage exercé sur Marc Louveau, la fuite en avant de Chloé qui s'était rendue au cabanon de Guiscard - lieu de son trafic -, l'épuisette dont on avait fait une arme par destination, avaient finalement poussé la juge d'instruction à saisir les assises, elle estimait avoir assez d'éléments hors du doute raisonnable pour faire condamner Matéo Genêt.

Si d'ici là on ne remettait pas la main sur Matéo Genêt, ce dernier serait jugé aux assises par contumace.

Les autres inculpés, trois au total, gardaient le silence; les nouvelles analyses ADN n'avaient rien donné à l'exception du cheveu de la traverse de l'épuisette, authentifiée comme appartenant à Chloé Genêt.

La juge des libertés, sur la base des pièces à conviction de Gaspard, leva la détention provisoire de Marc Louveau, qui restait toutefois poursuivi du chef de trafic de stupéfiants en bande organisée. Mais son horizon judiciaire s'éclairait de nouveau. À l'approche de son procès, son avocat misait sur la pression psychologique que Matéo Genêt avait exercée sur son client pour obtenir des juges un verdict clément.

Dans un autre volet de l'affaire, une étrange association, montée à la hâte, avait pris en charge les frais d'avocat de Gaspard. Ladite association avait appointé un petit ténor du barreau local qui s'acquitta sans coup férir de la levée des charges pesant sur Gaspard : à savoir l'effraction de la pêcherie de Guiscard et la mise sur écoute de Marc Louveau à la maison d'arrêt de La Roche-sur-Yon.

À sa sortie de la caserne de gendarmerie, madame Morin, l'adjoindant à l'urbanisme de Pornic, entourée d'un petit comité de personnalités en vue de Pornic, lui réserva la surprise d'un diplôme qui congratulait son action et le faisait citoyen d'honneur de la ville.

Ses premiers mots pour Gaspard furent de le rassurer quant à l'avenir de son local de presse. Désormais le Fanal de Jade était un lieu qu'il convenait de préserver à Pornic; allez savoir, disait-elle, s'il n'entrerait pas un jour dans l'histoire de la ville.

Ce revirement avait de quoi étonner si l'on se rappelle leur vif échange sur la nécessité de faire déménager le journal dans un angle mort des hauts de Pornic.

Mais maintenant que l'enquête de Gaspard avait chassé la « pègre », madame Morin ne jurait plus que par cet esprit sagace qui avait sauvé, disait-elle, la réputation de la célèbre station balnéaire.

« Ne vous inquiétez pas M. de La Rochejaquelein, nous nous portons garants de la sauvegarde du Fanal de Jade, nous avons rayé votre local de la liste des bâtiments à détruire quai du Commandant L'Herminier ». Madame Morin défendit avec la même ardeur ce journal qu'elle promettait à la fermeture quelques semaines plus tôt; ce n'était pas paradoxal de sa part, c'était du pragmatisme politique.

Gaspard ne sut quoi lui répondre, il hocha la tête en guise de remerciement. Une seule chose lui importait... qu'Élise soit revenue de chez ses parents.

Les félicitations des notables pornicais, dont M.Louveau faisait partie, glissèrent sur lui avec indifférence, à l'image de ses yeux vagues qui fixaient un point de fuite au milieu de cette masse de gens en banderoles. La gloire n'avait donc jamais le goût qu'on lui prêtait en rêve.

Au final, c'est madame Morin qui ordonna qu'on laisse tranquille ce pauvre Gaspard éprouvé par une longue garde à vue, on lui proposa de le raccompagner à son domicile, mais il déclina l'offre pour mieux s'aérer l'esprit.

À son arrivée au journal, le paillason de l'entrée avait été changé, Élise était bien revenue.

Tout était propre et rangé dans l'atelier, Élise s'affairait à remettre en place quelques meubles. Le grincement de la porte la fit se retourner.

Silencieuses retrouvailles. Gaspard rompit le premier cet instant gênant :

— Je te présente mes excuses pour le mal que je t'ai fait, de ma vie je ne t'ai jamais trompé, il n'y a que toi.

— Je le sais Gaspard, c'est de m'avoir menti sur ton enquête qu'est née notre dispute, lui répondit Élise. Quel est ton nouveau projet Gaspard ? Tu veux arrêter le journal et monter une agence de détective privé maintenant que le succès te tombe dessus ?

Gaspard lui sourit :

— Je n'aurais pas besoin de plus d'un mois pour faire la démonstration de mon incompetence à mes clients. Dans tous les métiers une routine s'installe, détective privé m'ennuierait autant que journaliste à la longue. Non, je continuerai à m'accommoder du journalisme si tu veux encore de moi. Crois-moi, je n'ai pas compris moi-même ce qui m'arrivait, j'ai eu cette conviction intime dès le début que cette enquête était faite pour moi, comme un chant de sirène dont on ne parvient à se désenvoûter, je l'avais dans la peau, ça m'obsédait jour et nuit, lui avoua-t-il.

— Et moi, tu m'as dans la peau ? doutait Élise que la jalousie avait fini par envahir.

— Bien plus que tu ne le crois. Je voulais aussi que tu me voies différemment, tu as toujours tout dirigé à la maison, au travail. Je ne prends jamais d'initiatives, même les vacances c'est toi qui décides où l'on va et... qui planifie tout. Je voulais te prouver que je pouvais moi aussi prendre quelque chose en main.

— Rien de moins qu'une affaire policière pour m'impressionner ? Je ne t'ai jamais mal considéré ni empêché de prendre ta part d'initiatives tu sais. Te voilà l'égal de ton héros favori, qu'est-ce que ça te fait ?

— Bah rien bizarrement ; les gendarmes m'ont pris de haut, j'étais juste content que la juge les désavoue et prenne la mesure des carences de leur enquête.

— Ce Matéo Genêt, lui demanda Élise, la police ne l'a pas arrêté. Il court toujours dans la nature, ça me fait peur Gaspard, si j'avais su tout ce qu'il t'était arrivé je serais devenue folle je crois.

— Ou tu m'aurais arraché les cheveux te connaissant...

— J'aurais commencé par les miens. Pourquoi tu me diabolises toujours ? Ça ne me fait pas rire, se fâcha Élise. Mais t'es vraiment sûr qu'il ne remettra jamais les pieds à Pornic ?

— On n'est jamais sûr de rien Élise, Matéo était peut-être certain que je ne foulerais plus jamais les quais de Pornic et pourtant, je l'ai à mon tour banni comme il avait cru le faire pour mon compte. À l'heure qu'il est, son cartel sud-américain lui aura payé son vol pour la forêt amazonienne, l'asile des narcotrafiquants.

— Gaspard, ne fais pas d'humour sur ça, c'est un malade, il aurait pu te tuer, s'inquiétait à cœur ouvert Élise.

— Oui.

Et il poursuivit :

— Je me l'imagine dans la jungle, en train de tailler au coupe-coupe sa route tel un FARC en perdition. Son crève-cœur là-bas, ce sera d'avoir laissé pépé et son chalutier derrière lui, lequel chalutier est sous séquestre et ne lui sera jamais restitué. Il sera vendu aux enchères publiques, il doit m'en vouloir un chien de ma chienne. Bon débarras.

Allez, je redeviens sérieux. Les recherches, Élise, ont mobilisé de très lourds moyens, m'ont dit les officiers de justice, ils pensent qu'il a pris la fuite dès la publication de mes cinq pages d'édition spéciale, juste avant que le dispositif de recherche policier soit mis en place, merci les atermoiements du commandant Kohler qui a dénié me croire dans les précieuses 48 heures qui ont suivi mes révélations. Ce temps perdu, c'est le temps que Matéo a gagné pour organiser sa fuite. Ils ont arrêté quelques-uns de ses hommes, des seconds couteaux qui ont perdu leur langue. Je crois qu'ils préféreraient mourir plutôt que de balancer leur chef. Ce Réhan qui a voulu me jeter dans le canal, ce n'est que dix-huit mois qu'il risque, au prétexte que sa menace de mort n'a pas été mise à exécution, que le coup de couteau a été porté par Matéo Genêt. Quant à Guiscard, il n'a jamais parlé aux gendarmes et continuera probablement jusqu'à sa mort à se taire. Lui et le biologiste de la thalasso, un certain Gaël Monfot qui a avoué être le logisticien du groupe, vont écoper, je crois, des peines les plus lourdes - ils géraient les entrepôts du trafic.

— On parle dans le Courrier de Paimbœuf et Ouest France d'une prise de vingt kilos de cocaïne, c'est énorme ! Ce n'est pas un petit réseau de cinq personnes qui est là-dessous, ils ne les ont pas tous attrapés, c'est pas possible.

— Je pense comme toi. Et si on inclut les commanditaires de ce trafic, ça fait du monde. On m'a dit de ne plus m'en mêler, que l'enquête suivrait son cours, alors.. ils feront bien ce qu'ils voudront. Je me doutais que la quantité entreposée dans les casiers des vestiaires était importante, j'ai bien vu tout ce que je laissais dans le casier que je suis parvenu à débloquer, il y avait quasiment le même nombre de lingots de coke dans le deuxième casier !

— Tu la voulais ton heure de gloire, on ne sait même plus quoi faire de tous ces dons qui affluent.

— Embauchons et faisons tourner le journal comme jamais nous n'avons pu le faire jusqu'à maintenant. Le journal a gagné sa notoriété. (*Un temps*) Toutes choses égales par ailleurs, mon édition spéciale a produit le même coup de semonce que la lettre de Zola en une de l'Aurore.

— Ça va les chevilles Gaspard ? Dégonfle, je t'en prie... tu t'es adressé aux Pornicais, aux instances de police et de justice locales, Zola parlait à la France entière !

— Je ne passe plus les portes en effet, je m'en rends compte. Avoue quand même que lorsque la personne qui promettait de préempter le Fanal se transforme en paillason de ce même journal, pour le défendre contre tous ceux qui voudraient sa mort, on a de quoi ne plus passer les portes.

— Gaspard, dans la vie on finit toujours par se prendre une porte en pleine figure, tu le sais je crois ?

— Je ne te contredirai pas sur ce point.

Les mois passèrent, le journal prit son essor. La tournée en triporteur ne se faisait plus parce qu'elle n'avait plus lieu d'être; le journal se vendait très bien en kiosque, à la criée aussi qu'Élise et Gaspard avaient déléguée à leurs stagiaires.

Car oui, le journal s'était agrandi et entretenait un petit personnel de journalistes et de stagiaires que l'affaire du carrelet avait fait venir. La rotative Bullock avait été démontée à cause de son inadaptabilité aux nouvelles conditions d'impression et au changement d'échelle du Fanal de Jade.

Gaspard en eut évidemment le cœur serré, mais il voyait là une occasion en or de recouvrer un peu de temps libre. Lentement, une nouvelle vie professionnelle s'était installée, plus confortable, moins contraignante. On interpellait encore Gaspard de temps à autre à propos de ses exploits, mais de moins en moins; dans les têtes, d'autres actualités avaient chassé l'affaire du carrelet.

# I

Le printemps 2012 venait de poindre quand, pour l'anniversaire de Gaspard qui tombait à Pâques, Élise eut l'idée originale de lui offrir un séjour de charme dans un château de la Loire.

C'était dans la verrière végétalisée, alors en travaux, qu'Élise avait proposé ce cadeau à Gaspard.

Le journal dégageait suffisamment de revenus pour s'offrir cette folie qui s'ajoutait d'ailleurs au projet actuel de surélever la verrière par l'adjonction d'une mezzanine.

— Ça tombe bien Gaspard, pour le week-end de notre réservation, ce château organise dans son parc une grande chasse aux trésors, exclusivement pour sa clientèle, l'informa Élise.

— Très bien, lui répondit distraitement Gaspard qui potassait une revue d'histoire, d'accord pour la villégiature de château, mais, franchement, on peut se passer d'aller sonder un bois pour des chocolats, je te laisserai faire ta battue toute seule, c'est un peu puéril sans vouloir te vexer.

— Dans le domaine de la puérilité, t'en connais pourtant un rayon ! Tu te méprends Gaspard, il s'agirait, si j'ai bien tout compris, d'une chasse à gros lots en forêt, pas d'une chasse aux œufs de Pâques !

— À gros lolos ? dans ce cas-là partant, dit Gaspard.

— Je vois le niveau. Il y a à gagner deux napoléons d'une valeur nominale de 700 €, cinq louis d'or de 300 €, des pièces frappées par la Monnaie de Paris. En haut du panier : un séjour d'une semaine au château d'Ilandry en pension complète et, pour le plus chanceux, une parcelle de bois exploitable de deux hectares ! Le hic ce sont les droits d'entrée... Costaud : 200 € par personne dans une limite de quatre-vingts places.

— À ce prix-là, a-t-on le droit aussi d'hésiter ? s'affligea Gaspard.

— Allez, fais pas ton rabat-joie, dis oui ! gémit Élise.

— Concept original faut l'avouer, reconnut Gaspard, les gosses ne sont pas invités à y participer du coup ?

— Non, on leur prévoit une chasse aux œufs dans un petit périmètre de jeu et à une autre heure, si je comprends bien.

— Y a rien qui cloche alors... Ah ! si, sauf erreur de ma part je ne suis pas bûcheron, donc la parcelle de bois ne me servira à rien. Je subodore que le défrichage de cette parcelle les fait suer, c'est une charge lourde après tout pour un château, ils auront phosphoré dur pour trouver cette astuce d'en confier le soin à des cloches.

— C'est toujours comme ça avec toi, faut toujours que tu voies le mal partout, commençait à s'énerver Élise.

— Calme-toi, je plaisante, où est le mal ?

— Le plus fou, continua Élise qui passait en revue le descriptif de cet événement, c'est que la chasse aux trésors se déroulera de nuit, à la lampe torche et tout et tout, se réjouit-elle.

— Bah voyons, ils sont pas un peu barjots dans ton château, que n'invente-t-on pas de nos jours pour distraire le consommateur revenu de tout !

— Et c'est reparti, j'ai remis une pièce dans le juke-box. Vis avec ton temps Gaspard ! C'est du loisir moderne et je compte bien en profiter ! s'affirma Élise.

— Fais voir les jardins et la gentilhommière, se montra enfin curieux Gaspard qui réclamait les photos du catalogue pour se faire une idée de l'endroit.

Bon... vendu, je valide, j'aurais trouvé rasoir de faire les incontournables du Val de Loire : les Chenonceau et consorts; en cette période ils sont pris d'assaut. Celui-là me plaît, il a l'air bien perdu, à l'écart du circuit touristique, tout ce que j'aime. C'est marrant, son nom est très voisin de Villandry.

— Oui, mais question fréquentation, Ilandry c'est trois fois moins que Villandry. Ce château n'est pas, loin s'en faut, le plus visité de Touraine. Il est situé en lisière de la forêt de Loches. Son atout touristique c'est l'événementiel – ça, tu l'as compris – mais il a d'autres agréments Gaspard : sa piscine chauffée à l'ombre des cyprès, ses bois et étangs à parcourir à vélo ou à cheval. La bibliothèque du château compterait parmi les plus grandes collections privées de livres anciens, on y trouve même un conservatoire de la cucurbitacée à l'audience européenne figure-toi, résuma en quelques traits Élise.

— De quoi bien nous étourdir, ponctua Gaspard.

— Tu crois que je pourrais voir les livres du château ? demanda Élise.

— Si la collection est précieuse, la bibliothèque ne sera pas ouverte au public, ne rêve pas; il ne le précise pas dans ton guide ?

— Non, lui répondit Élise, un peu chiche le descriptif.

— Aurais-tu l'espoir d'y dénicher une édition rare de *La Princesse de Clèves* ? demanda Gaspard, qui faisait référence à sa thèse de lettres classiques soutenue sur l'œuvre de madame de La Fayette.

— Pourquoi pas, espérait faussement Élise, j'aime intellectualiser mes vacances.

— Et moi m'avachir dans un transat au bord d'une piscine, et je crois savoir que ce n'est pas pour te déplaire non plus.

On était le vendredi matin, consignes furent données à la nouvelle équipe de rédacteurs et imprimeurs du Fanal de Jade pour que l'édition du week-end paraisse sans le concours des La Rochejaquelein.

Bagages légers, tenues décontractées de vacanciers, nos deux amoureux étaient fin prêts pour prendre la route de leur séjour ligérien.

Pendant le trajet, on discuta de choses et d'autres, de ces banalités qui font passer la route plus vite encore :

— Si tu nous racontais en quelques mots l'histoire de ce château perdu dans la cambrousse, demanda Gaspard en sifflotant au volant.

— OK, lui répondit Élise qui aimait bien employer son esprit de synthèse dans ce genre d'exercice. Par quoi commencer ?

— Par le début c'est mieux.

Élise lui fit une grimace complice et enchaîna :

— La première trace du site remonte à l'époque gallo-romaine, au deuxième siècle sous la *Pax Romana*<sup>1</sup> d'Antonin. Des fouilles archéologiques ont mis au jour des vestiges très dégradés d'une villa romaine : un péristyle, un atrium. L'emplacement originel a été réinvesti à la fin du X<sup>e</sup> siècle par un lieutenant de Foulques Nerra pour sa motte castrale, dont le point de vue terminait de verrouiller la défense du plat pays lochois contre un éventuel raid d'Eude II, comte de Blois.

— Tiens je l'aurais parié, ce Nerra de triste mémoire ! Quel château de quelque importance ne lui a-t-il pas appartenu dans le coin ? Loches, Montbazon, Montrichard, Montrésor, Langeais...

— Ça ne t'ennuie pas que je poursuive ? se crispa Élise.

— Pardon, s’excusa Gaspard.

— Le château est devenu une ruine à la suite des luttes intestines entre les sires locaux qui, à la mort du tyran, se le disputèrent. Puis, au XVII<sup>e</sup> siècle, le château renaît; un intendant du nom de Claude Avein, nommé maître de requête sous Louis XIV, l’acquiert pour vivre en noble avant que sa postérité n’accède à l’état de noblesse au siècle suivant. L’anoblissement des Avein survient en effet sous Louis XV : leurs bons et loyaux services administratifs leur ouvrent enfin la noblesse de robe. Le château se pare dès lors de tous les atours rococo de l’époque, un « *Sanssouci en miniature* ».

— C’est toi qui brodes ou c’est le guide ?

— Les deux mon général, lui répondit Élise qui referma d’un geste abrupt les deux rabats du guide. Bon, on s’en fout de son histoire, y a une grande piscine chauffée, un restaurant gastronomique, l’essentiel est là, non ?

— Absolument.

La Safrane brouta et vibra tout du long, mais n’entama pas pour autant la bonne humeur de notre couple, tout à la joie de ce Relais & Châteaux qui leur promettait un repos hédoniste bien mérité.

Le château d’Ilandry était planté sur l’une des rares élévations du plat pays de Loches en dehors du promontoire de la citadelle. Sa butte tabulaire se prêtait à merveille au rôle de bastion avancé de la cité de Loches.

La hauteur d’Ilandry embrassait une ample forêt giboyeuse de feuillus : cerfs, chevreuils et sangliers gambadaient à loisir dans cette grande étendue forestière, entrecroisée de petites routes rectilignes que les La Rochejaquelein empruntèrent pour se rendre à Ilandry.

— Ça s’appelle se mettre au vert au diable Vauvert, lança Élise qui promenait un regard enchanté tout autour d’elle.

— Votre bon mot est d’une exquise saveur ma chère.

— Quand c’est de toi c’est forcément spirituel, quand c’est de moi c’est poubelle ! se vexa Élise.

Ils venaient de quitter sans transition la forêt, la butte castrale se découvrit comme par enchantement. Le chemin de terre menant au château était embouteillé de berlines qui attendaient leur tour pour stationner sur les parkings. La direction les avait aménagés sur le pourtour de la butte par contrainte spatiale. Une ascension à pied, d’une centaine de mètres, s’imposait à tous les visiteurs d’Ilandry.

— En parlant de poubelle, on va garer la nôtre à côté de petits bijoux, on fait déjà tache dans le décor, soupira Gaspard.

— Heureusement que notre nom nous sauve la mise, le pinça Élise.

— Très drôle.

— Ça rameute du monde leur chasse au trésor ! qu’est-ce que je t’avais dit, se satisfît Élise dont les yeux pétillaient comme ceux d’une enfant devant les oriflammes bariolées de rose, de bleu et de vert qui marquaient l’événement en couleurs.

Le dessin des oriflammes du château représentait des accessoires de fête : serpentins, cotillons et chapeaux coniques s’évadaient d’un coffre-fort doré dans un souffle explosif.

— Dis-moi, t’as pas peur que ta chasse au trésor nous parasite le séjour, qu’elle nuise à notre tranquillité ? Je le sens pas ce truc en définitive, déchantait Gaspard qui commençait à surchauffer dans une Safrane privée de climatisation.

— Tu ne vas pas faire ton ours ! un peu d'animation et monsieur veut se réfugier dans sa tanière. Je ne t'ai pas pris en traître, on a lâché 400 € en plus pour y participer, prière donc de ne pas râler. On n'a pas prévu que ça Gaspard, tu profiteras aussi de la piscine chauffée.

Les parkings étaient bondés, on se serait cru dans un rassemblement de voitures de collection et de coupés sport. Gaspard, en sortant de sa Safrane, remit ses cheveux en arrière, Élise se coiffa de son chapeau en paille à larges bords et n'eut qu'une hâte... monter au château.

Du pied de la butte, il n'était pas possible de voir le château. Pour cause : Ilandry était une construction basse dans son ensemble.

Quand le nouvel acquéreur Claude Avein, père de la souche dynastique actuelle, jeta les nouvelles fondations du château, il fit bâtir un corps de logis dans le style du Petit Trianon qui fut remanié au XVIII<sup>e</sup> siècle dans le goût rococo. La surcharge des stucs du pavillon central, qui était décoré de peintures de nymphes dénudées à la François Boucher et de paysages édéniques nimbés de brume, témoignait de cet âge décoratif.

Sur ses côtés, le corps de logis s'agrandissait de dépendances, qui constituaient un grand et large carré au milieu duquel une magnifique piscine miroitait sous les rayons du soleil.

Les dépendances rénovées abritaient les chambres de l'hôtel, toutes pourvues de terrasses privatives.

Leur standing variait de l'une à l'autre, les suites se situaient dans le retour des deux ailes. Élise s'était bien gardée de réserver une suite « en angle » et son double accès piscine, c'était hors de leur budget.

Après avoir gravi la butte, ils accédèrent à l'enceinte en tuffeau du château dont l'ocre minérale avait la particularité d'accrocher la lumière de l'aube et du soir, comme le grès de Salamanque.

Une masse de vacanciers argentés attendait en file indienne que la guérite du portail filtre les entrées.

On ne pouvait pas dire que la clientèle de ce Relais & Châteaux représentait un échantillon fidèle de la population française, on était dans un tourisme très catégoriel de jeunes cadres supérieurs bien élevés, mêlés à des habitués fortunés de la vie de château, souvent plus âgés et ventrus.

Dans la file d'attente qui piétinait et donnait très chaud, Gaspard avait perdu sa bonne humeur :

— On est au Disneyland des Relais & Châteaux ici, pesta-t-il.

— Tu ne vois pas qu'ils scannent les billets de la chasse aux trésors ! c'est l'événement qui crée la queue. D'ordinaire tu dois pouvoir passer la grille sans attendre, lui expliqua Élise.

— La belle affaire ! C'est fou comme je me sens mieux avec ton explication !

En effet, à renfort de cris, deux employés du château séparaient à la grille du portail les clients munis de billets *Chasse aux trésors* de ceux qui n'avaient pas besoin d'être comptabilisés.

Passée la guérite du portail, ils suivirent une délicate allée de cyprès, bornée d'un éclairage basal des plus chics, qui serpentait de part en part le jardin central du château, avec en son centre cette très belle piscine aux rebords faïencés à fleur d'eau, sans traces de moisissures ni d'insectes morts à sa surface. « Une note de propreté plaisante qu'on ne trouve pas partout », se fit la remarque Élise.

Une demi-douzaine de vestiges de colonnes ioniques, dont il ne restait plus que la base arasée des fûts, attira l'œil de Gaspard, ces pierres antiques usées par le temps entouraient le grand bassin et rien ne les protégeait de l'escalade de bambins entreprenants. On se serait presque cru dans les thermes d'une villa romaine.

— Regarde Élise, la trace du péristyle dont tu parlais dans la voiture.

— Mon guide ne dit pas que des bêtises tu vois.

Alors qu'ils s'apprêtaient à franchir le seuil de l'accueil de l'hôtel, Gaspard s'arrêta sur le linteau de la double porte vitrée au-dessus duquel saillait un haut-relief aux armes de la maison des Faillime.

Le listel, ce ruban en héraldique qui mentionne traditionnellement la devise de la maison seigneuriale, portait une phrase étrange dont les lettres débordaient du cadre de l'écusson, embrassant toute la largeur du linteau : « *Le royalisme fleurit sur ce cadavre comme le gui sur un arbre mort.* »

— Tu fais quoi Gaspard ! lui reprocha Élise qui avait hâte de poser ses bagages pour plonger une tête dans la piscine après les formalités d'arrivée.

— Viens voir, c'est curieux leur devise...

— Gaspard on...

— ... s'en fout, OK j'ai rien dit, tu as raison on se vide la tête, acquiesça Gaspard qui reprit en toute hâte ses bagages pour rejoindre l'accueil.

Par un effet domino, la clientèle du château, retenue un bon quart d'heure au portail, reflua de l'accueil comme les eaux d'une bouche d'égout.

La réception de l'hôtel n'était qu'un simple et petit vestibule bas de plafond, sombre, mais chaleureux par sa moquette en losanges beiges et ses boiseries tamisées de luminaires sur pied d'albâtre.

Trois jeunes hommes en casaque fleurdelisée lanternaient au fond de la pièce; leurs déguisements de mousquetaire participaient pour beaucoup à cette ambiance de veille de parade qui régnait dans le château. Le personnel en livrée de laquais, qu'on voyait s'affairer dans les allées du parc, renforçait aussi grandement cette impression.

— Tu crois que je peux aller leur demander s'ils ont vu Scaramouche à ces trois-là ?

— T'es con Gaspard, rigola Élise qui aurait aimé que les formalités d'accueil s'accélérent.

— Le grotesque le dispute au carnavalesque, commenta un Gaspard mi-bougon mi-amusé.

— Du temps où tu vendais ton journal, dessous ton ombrelle accrochée au dos sur la place du casino, tu n'étais pas grotesque peut-être ? C'est un événement festif, mets-le-toi dans le crâne Gaspard.

— Un point Élise. Ça fuse pas mal entre nous ce matin, non ? réalisait Gaspard.

— C'est comme ça qu'on s'aime chéri, lui répondit Élise en l'embrassant.

Vint leur tour enfin. Élise s'écroula sur le comptoir du réceptionniste pour bien faire sentir sa lassitude de cliente désappointée : « Dépêche-toi ! » avait-elle l'air de lui dire par sa posture molle.

— Vous avez fait bonne route, bienvenue à Ilandry. Vos noms s'il vous plaît ? leur demanda le réceptionniste d'une voix sucrée qu'un léger zézaiement faisait par moments postillonner.

— De La Rochejaquelein, répondit Élise.

Gaspard, dos tourné au comptoir, continuait de regarder goguenard ces trois jeunes mousquetaires d'opérette qui gloussaient sous cape devant le défilé des clients de l'hôtel : « Je rêve, ça les fait rire ces abrutis de nous voir nous escrimer pour notre clé de chambre. »

Soudain, le tintement aigu de la sonnette du comptoir tira Gaspard de son observation, le réceptionniste appelait quelqu'un, sa main envoya un signal au majordome du couloir.

— C'est bon ? Pourrait-on avoir la clé de notre chambre cher monsieur? se contenait Élise.

— Oui madame, je me dépêche; veuillez relire, je vous prie, les prestations de votre séjour, temporisait le réceptionniste.

Du couloir qui menait aux appartements privés de l'hôtel, la silhouette d'un grand mince sortit de l'ombre. Ses cheveux blancs, mi-longs, virevoltaient à chacun de ses pas de géant. À la lumière, cet homme, qui portait une pelisse rouge de hussard blasonnée, se fit remarquer de tous.

Son apparition ne devait rien au hasard, sa rencontre avec les La Rochejaquelein avait été programmée dans son agenda de la journée:

— Bienvenus chez vous chers amis, j'espère que cette demeure vous comblera de bonheur jusqu'à la fin de votre séjour, je suis Alban Avein, comte de Faillime, propriétaire de ce château.

Élise et Gaspard affichèrent un air gêné. L'homme à la pelisse, qui se présentait en maître de maison, les intimidait en sus de troubler un séjour qu'ils envisageaient au départ comme une retraite en amoureux.

— Pourquoi monsieur nous faire l'honneur de vous présenter à nous, nous sommes des clients parmi d'autres ? s'étonna Gaspard.

— Les La Rochejaquelein ne peuvent être des clients comme les autres, vous êtes bien apparenté à Henri de La Rochejaquelein ?

« Ce nom ne me laissera donc jamais tranquille », se dit à lui-même Gaspard :

— Oui, mais pas en ligne directe monsieur, branche cadette, c'est mon cousin qui est son descendant direct.

— Ne vous excusez pas de ce peu qui n'en est pas un à mes yeux, laissez-moi vous témoigner toute mon admiration pour une famille qui a sauvé l'idée de royauté.

— Holà, « l'idée de royauté », répéta Gaspard. Conceptuelle pensée; mon ancêtre n'a pas pu sauver le roi, j'espère que vous êtes au courant, le plaisanta-t-il gentiment.

Son ton était toutefois une invite à ne pas insister davantage. Élise venait d'arracher des mains du réceptionniste leur clé de chambre, et sans le moindre complexe désigna du menton les bagages à Gaspard pour qu'il les prenne. Sa résolution était d'abréger les salutations de cet envahissant châtelain qui leur avait jeté dessus un grappin inconvenant; ils étaient en week-end, ils se passeraient de mondanités stériles.

— Bien sûr, s'excusa le comte de Faillime, qui comprit que son entrée en salutations avait été perçue comme cavalière et brutale, vous avez certainement envie de poser vos affaires tranquillement dans votre chambre, avec toute cette route, et il vaut mieux que vous soyez en forme pour la chasse aux trésors de demain si vous voulez avoir une chance d'en trouver.

— Ex-ac-te-ment, dit Élise qui décomposa distinctement les quatre syllabes du mot.

— Mais puis-je tout de même vous inviter ce soir à ma table ?

— Non monsieur le comte, vous seriez déçu, je serais à votre table le plus triste des commensaux, je n'ai aucune conversation, ne vous donnez pas cette peine. On est là, mon épouse et moi, pour se retrouver; n'en soyez pas froissé, refusa avec aplomb Gaspard qui commençait à tracter les valises.

— Même si j'ouvrais pour vous un château Petrus ce soir ? et qu'à ma table nous vous servions du homard avec sa nage de légumes au sabayon, des œufs pochés à l'émulsion de crème truffée et son croustillant de fruits à coques, qu'un bœuf de Kobé, cuit à l'unilatérale, et ses rattes du Touquet rissolées viendraient parfaire ? Je vous garde la surprise du dessert bien entendu.

Élise, très gastronome de nature, se retourna ni une ni deux pour se raviser sans délai :

— Vraiment ? vous allez nous servir des plats et un vin aussi prestigieux ?

— Naturellement, millésime 89 pour le Petrus. Je déchoirai à refuser des mets savoureux à des hôtes de qualité tels que vous.

— Gaspard se martela le front de désespoir, il aurait donné n'importe quoi pour faire taire Élise.

— Mais après... monsieur... ?

Élise ne se souvenait déjà plus de son nom, qu'elle avait pourtant vu dans son guide et que le comte lui-même venait à l'instant de leur donner.

— Alban Avein ,comte de Faillime madame, la reprit poliment le comte.

— Vous ne nous en voudrez pas après monsieur le comte de vouloir passer le reste de notre séjour dans l'intimité ? demanda Élise qui voulut gager leur présence à ce dîner fastueux sur un engagement tacite du comte à les laisser tranquilles par la suite.

— Ne vous justifiez pas, je l'ai bien compris, je me ferai discret, vous ne me verrez plus, je suis si heureux de faire la rencontre de votre illustre famille, vous m'honorez vraiment, les remercia le comte de sa charmante voix. À ce soir donc, mettons 20 h au restaurant, ça vous va ?

Gaspard ne répondit rien. L'insistance éhontée du comte le consternait, moins encore cependant que le retournement imprévu d'Élise, la flèche du Parthe qu'on ne voit pas venir.

Gaspard sortit de l'accueil en pétard, Il marchait vingt mètres au-devant d'Élise sur l'esplanade centrale. Qu'il était difficile de ne pas se lancer des piques entre eux, la trêve de ce week-end en amoureux n'était pas près d'être signée par les deux parties. Pourquoi fallait-il toujours qu'ils fassent une histoire de tout, même la simple prise de possession d'une chambre d'hôtel dégénérait en chamaillerie. Et ce nom de famille... quelle croix à porter que d'être un La Rochejaquelein !

— On va se taper une discut d'un ennui mortel pour que tu te tapes la cloche, j'ai bien saisi l'arnaque ? s'énervait Gaspard.

— Et je te laisserai même boire le digestif avec la vieille ganache, le provoqua un peu plus Élise, ce n'est pas une La Rochejaquelein par alliance qui l'intéresse mon chéri, c'est celui qui porte la branche. De ta faute tout ça, si tu m'avais fait goûter un jour de la vraie truffe, du bœuf de Kobé et fait boire d'excellents vins, je n'aurais pas cédé à son invitation.

— Tu prendras quand même ta part, dis ? la pria Gaspard qui rentrait une à une les valises.

— J'essaierai, promis.

Gaspard se laissa tomber en croix sur le matelas de leur chambre spacieuse :

— Il n'est pas net ce gars Élise pour nous cueillir comme des fleurs au comptoir de l'accueil, il a bien fallu au préalable qu'il consulte son fichier clients pour nous identifier, j'ai l'impression d'avoir été fiché.

— Combien de fois dois-je te le répéter ? Tu tombes sur un week-end spécial chasse aux trésors, c'est un gros truc, ils ne veulent pas se rater, ils ont dû éplucher la liste de tous les participants, et notre nom l'a mis en émoi : tu as bien vu que c'est un maniaque de la tête couronnée, la résonance historique de notre nom a fait bondir son imaginaire, du moment qu'on en tire parti.

— Ouais, répondit pensif Gaspard, du moment qu'on en tire parti. C'est quoi les modalités de ce jeu, ça se passe comment concrètement ? questionna Gaspard qui flairait de plus en plus l'odeur du guêpier.

Il n'allait pas s'amuser, mais s'y ennuyer ferme, pressentait-il.

— Y a une réunion demain, en fin d'après-midi. Ou tu poseras directement la question à ton nouvel ami au dîner. Un petit saut dans la piscine avant le déjeuner, qu'en dis-tu ?

— Le premier dedans ! cria Gaspard qui défit ses vêtements pour ne garder que son maillot.

Leur chambre d'hôtel était en prise avec la piscine. Le concept « les pieds dans l'eau » pour Relais et Châteaux; label oblige, les transats étaient en teck.

— T'en penses quoi de mon maillot de bain deux pièces Gaspard ? Je l'ai acheté pour notre week-end à Rouge-Gorge.

Gaspard, qui était en train d'ouvrir la porte-fenêtre pour aller dans la piscine, la referma aussitôt. Ses yeux concupiscent passèrent à travers ce charmant bikini de couleurs vives qui soulignaient les proportions harmonieuses d'Élise.

Il se retourna et dit :

— Approche-toi un peu, j'ai besoin d'en observer les coutures de plus près, je lui vois au premier coup d'œil un léger défaut de confection.

— Ah bon ? tu ne l'aimes pas ? lui dit Élise déçue, trop vives les couleurs pour la saison ? C'est ça hein ? La vendeuse m'a mal conseillée, elle m'a dit qu'il tombait bien et qu'il mettait en valeur mes formes.

— Bah... je sais pas, difficile à dire, l'élastique des bretelles tombe bizarrement sur tes épaules.

Il se rapprocha et fit glisser ses mains sur les bretelles comme pour en vérifier l'élasticité, puis ses mains touchèrent les seins bombés d'Élise.

— Ton contrôle qualité est baladeur Gaspard, tu l'aimes ou tu ne l'aimes pas mon maillot deux pièces, réponds à la fin !

— Attends une seconde, tu veux un avis objectif ou à l'emporte-pièce ?! Tourne-toi s'il te plaît... oui... comme ça, je n'ai pas encore vu si ton maillot boudine tes belles fesses.

Les derniers mots firent se retourner Élise, Gaspard l'embrassa par surprise, Élise ne cherchait plus à savoir si son bikini lui allait bien. Le programme piscine serait retardé d'une bonne heure.

Enfin, Élise et Gaspard décompressèrent, enfin ils cessèrent de s'écharper pour des riens, Gaspard faisait la planche et se croyait en Toscane avec les cyprès qui ombrageaient le plan d'eau.

Vers 14 h, ils se soucièrent de leurs estomacs et partirent s'attabler au « Petit Trianon ». Si Élise s'était apprêtée d'un élégant chemisier à fleurs, Gaspard n'avait voulu faire ressortir qu'une pointe d'élégance dans ses chaussures de cuir *Heshung*.

Le service du déjeuner touchait à sa fin quand la maîtresse d'hôtel les plaça à une table, calée contre un pilastre en stuc, entre deux hautes portes-fenêtres qui ouvraient sur la piscine et les parterres en fleurs du château.

Dans la salle du restaurant aux tons pastel, empreinte d'une atmosphère de fête galante du temps de la Régence, on exposait, dans une vitrine, les écrins des pièces du trésor. De fausses pièces s'amoncelaient également dans un coffre en bois bardé de ferrures dorées, pareil à celui de l'affiche publicitaire.

Bien que les clients eussent fini pour la plupart de manger, Élise et Gaspard n'eurent nullement la paix pour déjeuner, les trésors de l'événement du week-end aimantait la clientèle.

Autour des cordons du trésor qui tenaient à distance les clients de l'hôtel, se succédait un ballet de gens venus voir l'appât du long week-end : les napoléons, les louis d'or dans leurs écrins, et par-dessus tout le titre de propriété parcheminé de la parcelle forestière, attesté du sceau de la famille Avein.

Élise et Gaspard observaient ainsi tous ces amateurs de chasse au trésor, une sociologie de gens qu'ils ne fréquentaient à vrai dire jamais et à laquelle ils étaient profondément étrangers.

On était venu a priori de loin pour l'événement, car des langues étrangères aux consonances germaniques bruissaient d'accents râpeux dans la salle du restaurant.

— Pas facile d'avoir la paix ici, non ? constata amer Gaspard.

Élise haussa les épaules, s'accouda à la table et ouvrit ses mains en l'air comme pour récupérer la manne du désert, sa moue rembrunie fit comprendre à Gaspard qu'il devait en prendre définitivement son parti. C'était le concept du week-end, elle n'allait pas le lui répéter sans arrêt !

— Tu ne te sépares plus de ton guide papier Élise, tu l'emmènes même à table. Tu as appris quoi de neuf sur le château, tu as tout lu ? s'intéressa Gaspard.

— Presque, notre comte, figure-toi, a pris le nom du hameau d'à côté, qui compte deux fermes encore en exploitation.

— Classique. Dans la noblesse, la transmission des terres importait plus encore que la perpétuation du patronyme familial, voilà comment le nom des terres qu'on recevait a parfois fini par supplanter le nom de famille ou se confondre avec. Ce comte de Faillime doit être d'assez basse extraction à mon sens, petite noblesse de robe parvenue je dirais. J'ai senti que cela le complexait tout à l'heure, oui, il a un beau château, mais son nom ne s'associe pas à l'ancienne noblesse, à la seule qui vaille... la noblesse d'épée. « *Nommer, c'est classer* » disait Lévi-Strauss.

— « *Nommer, c'est classer* » disait Lévi-Strauss, l'imita d'une voix contrefaite Élise en secouant sa tête de tous côtés pour se moquer de sa sortie. Tu ne fais que reprendre ce que dit mon guide avec tes mots.

— Regarde, le comte ne harcèle pas que nous, le voilà en train de bavasser avec un groupe de clients, j'espère qu'il ne veut pas agrandir davantage la table de ce soir. Tu vas voir qu'il va nous greffer des invités mystères à sa table. Ce repas sera une purge, je te préviens; on boira peut-être un bon Petrus, mais notre punition sera d'avaler en contrepartie la lie digressive de nos voisins de table.

— (*Soupir*) Tu monologues Gaspard, change de disque, lui répondit d'une voix calme Élise qui reposait délicatement sa tasse de café sur sa coupelle.

Élise regardait à la fenêtre tandis que Gaspard continuait d'observer les clients de l'hôtel qui faisaient toujours le tour du meuble vitré. En l'espèce, il y avait ce couple en treillis kaki qui bavait littéralement devant les richesses à gagner. L'homme, qui avait un physique de Nordiste, tenait le compte des lots à remporter, comme un syndic de faillite inventorie des biens à saisir. À voir ce couple aussi déterminé, Gaspard se disait qu'ils avaient bien le profil à chercher une nuit entière sous les rochers, les souches d'arbres, à ratisser sans relâche les hautes herbes et à monter aux arbres si nécessaire. Leur attitude sérieuse, leurs physiques sculptés, n'avaient rien à voir avec des dilettantes venus tester la dernière fantaisie du moment en Touraine; on aurait dit des professionnels de la chasse au trésor.

À l'autre bord de la vitrine du coffre, un homme prenait la pose avec un look d'archéologue-explorateur, il se faisait photographier devant les trésors par sa femme. Sa pose altière faisait savoir à l'assistance qu'il ambitionnait la plus grande moisson de trésors.

— C'est un rendez-vous d'originaux ici, tu as les commandos d'un côté, les Indiana Jones de l'autre.

— On y va ? réclama Élise, lassée autant par ce bourdonnement de ruche que le radotage de Gaspard. Piscine ?

— Allez, entérina Gaspard.

## II

Le farniente quatre étoiles était à son comble; les soucis du journal, qui n'en étaient plus vraiment ces derniers temps, paraissaient loin.

Alors qu'ils sirotaient un cocktail sur leurs transats dans la quiétude d'une douce après-midi, dont il ne manquait en vérité que la stridulation des grillons pour se croire en Toscane, une jeune femme blonde, coiffée d'une frange frontale épointée, dégradée à la nuque, se présenta à eux pour leur faire une petite annonce :

— Madame et monsieur de La Rochejaquelein ?

— C'est bien ça, confirma Gaspard.

— Je me présente, Laure Naudin, je suis guide-conférencière au château, en charge aussi d'une partie de l'événementiel. Le comte de Faillime m'a chargée de vous dire que les activités d'équitation, VTT et visites guidées du domaine sont pour vous gratuites, je suis à votre disposition dans une heure si l'activité équestre vous intéresse.

— Chouette de l'équitation ! Ça fait longtemps qu'on n'en a pas fait Gaspard, se réjouit Élise.

— Sa prévenance n'a pas de bornes, marmonnait Gaspard en rabattant ses lunettes de soleil sur son nez.

La guide-conférencière feignit de ne pas avoir entendu le commentaire à voix basse de Gaspard, elle estima qu'ils avaient répondu par l'affirmative et leur donna rendez-vous aux écuries du château dont les stalles se trouvaient à l'arrière du pavillon central, en limite du versant nord de la butte.

À l'heure dite, Gaspard et Élise débarquèrent aux écuries, modeste bâtiment en torchis et poutres apparentes qui n'abritait que six chevaux au plus.

Les mains dans les poches, en posture de vacancier, Gaspard admirait les belles juments alezanes que la guide avait harnachées pour leur balade en forêt.

— La dernière fois que je suis monté à cheval c'était à Bressuire, tu te rappelles ? Louis s'est payé ma tête pendant toute la randonnée en me taxant de traînard, appréhendait Gaspard.

— Aucun mérite d'être bon cavalier quand tu possèdes un haras, affirma Élise qui n'avait jamais apprécié « le cousin en ligne directe ».

— C'est lui qui aurait dû dîner à la table du comte, ils auraient été copains comme cochons ces deux-là à parler lignages, armoiries et foncier, remit une couche Gaspard.

— Les juments viennent de manger leur picotin, c'est leur heure préférée pour aller se promener. La douceur de ce soleil de printemps est parfaite pour leur humeur. Je vous sens nerveux M. de La Rochejaquelein, elles ne nous feront pas de ruades rassurez-vous, se porta garante madame Naudin en voyant Gaspard inquiet.

— Vous répondez bien de leur caractère ? sinon je repars aussi sec, blêmit Gaspard.

— Notre intérêt n'est pas de vous financer un rapatriement sanitaire. Voici vos bombes. Fauve et Aurore ont été dressées au trot pour cette balade, pas d'inquiétude M. de La Rochejaquelein, s'amusait la guide.

Gaspard prit une grande inspiration, recoiffa sa mèche et grimpa sur sa monture, le port raide et l'attitude nerveuse.

L'équipée touristique s'enfonça quelques minutes après dans les bois avoisinants : une grande réserve forestière où le comte chassait de temps en temps dans sa garenne, mais jamais plus à courre comme ses aïeux.

— Je le croyais plus à cheval encore sur les traditions, dit Gaspard surpris d'apprendre que le comte de Faillime eût rompu avec cet usage ancestral.

— La vénerie coûte cher à entretenir M. de La Rochejaquelein, la meute, l'équipage... sans parler que les écolos par ici sont en embuscade. C'est après avoir été encerclé lors d'une battue au cerf avec ses amis, du côté de Chambord, par des activistes écolos qui les ont mitraillés de billes de peinture, que le comte a renoncé à la chasse à courre.

— Pauvres bêtes, la pratique est cruelle, c'est pas plus mal, commenta Élise.

— Comme on dit par chez nous : le sanglier vous piétine, l'écologiste vous écrase<sup>2</sup>.

De toute façon, le comte se savait pris dans une contradiction : la vénerie était incompatible avec la démarche écoresponsable du château. L'image de nature qu'on défend ici ne pouvait pas coexister à terme avec la traque à l'ancienne des cervidés. Le comte s'est donc résolu à renvoyer son équipage. Vous le verrez quand nous passerons par les serres au retour, le comte préfère autrement plus maraîcher que chasser à présent, expliqua la guide.

Au sortir d'un taillis de ronces et de fougères, on arriva près d'un profond talus qui constituait une première délimitation d'un vaste domaine forestier enclos de hautes barrières barbelées.

— Chers amis, chantonna la guide, vous voici en lisière du terrain de jeu de la chasse aux trésors de demain soir !

— Yeah ! s'enthousiasma Élise dont l'excitation montait d'heure en heure.

Devant eux, la zone récréative de la chasse aux trésors était dégagée, couverte au premier plan d'une strate herbacée à dominante de trèfle et de hautes herbes. Un peu plus loin, des ronciers et des fougères arborescentes densifiaient la végétation et faisaient la transition avec un sous-bois. « Ce terrain en friche est la porte d'entrée d'un grand bois de feuillus », expliquait madame Naudin.

Au nord-est de la forêt de feuillus, la bruyère colonisait des résidus de terre forestière, on retournait à des sols ingrats. Au sud-ouest de cette même forêt, des bouleaux avaient été plantés dans les confins tourbeux en raison de leur adaptabilité à l'acidité de ces sols pauvres.

Dans cet espace forestier disparate, des tours trapézoïdales avaient été érigées, elles culminaient à une dizaine de mètres et les intriguaient :

— Ces tours en bois mademoiselle ? Elles servent à la chasse ou au jeu ? demanda Élise.

— À la chasse aux trésors.

— On dirait des affûts pour chasser des piafs, ajouta Gaspard.

— Non monsieur, cette gâtine n'est pas un bon terrain de chasse, le comte préfère tirer le sanglier et le lapin dans la garenne que nous venons de traverser; quand la chasse est ouverte le gibier y abonde.

À cet endroit-ci, on est sur des bois épars qui ont viré à la friche. Par le passé, des tentatives d'amendage et de drainage ont été conduites pour convertir ces terres en parcelles céréalières : ainsi a-t-on introduit du trèfle au XVIII<sup>e</sup> siècle, une idée des physiocrates qui le préconisaient pour azoter la mauvaise terre, mais cette innovation culturelle n'a pas marché par chez nous. Au début du XX<sup>e</sup> siècle,

les Avein ont arrêté de s'acharner sur cette terre inculte. Aujourd'hui, nous l'avons rendue à la nature. En définitive, elle était vouée à devenir un terrain de jeu, les instruisit Laure Naudin.

— Quelle aventure récréative pour ce château ! complimenta Élise.

— C'est grâce à des gens comme vous, qui êtes à la recherche de l'inattendu, qu'Ilandry savoure son succès. Le château fête cette année sa troisième édition, et la renommée de l'événement ne fait que croître. On vient de toute l'Europe pour cette chasse aux trésors, nous avons même une famille de la haute administration sénégalaise qui a fait le déplacement cette année. Bientôt, espérons-le, nous drainerons le tourisme asiatique : des bus entiers de tour-opérateurs s'arrêteront faire étape chez nous ! Ilandry en étape permanente des tour-opérateurs, monsieur le comte et moi-même y travaillons et nous y croyons dur comme fer !

— On dirait des miradors de stalag, c'est sinistre, murmura Gaspard à l'oreille d'Élise, qui s'en amusa.

— Ce sont les barbelés de la clôture qui vous inspire une telle association d'idées M. de La Rochejaquelein ? se retourna souriante madame Naudin.

Gaspard et Élise furent sidérés que leur guide eût pu capter un son qui leur parut trop bas pour être entendu.

— Vous avez entendu la parole de mon mari ? s'étonna Élise.

— Je ne suis pas une oreille d'or, mais j'ai une très bonne acuité auditive madame de La Rochejaquelein. Pour revenir sur votre propos M. de La Rochejaquelein, le comte aurait été fort peiné d'entendre un tel sarcasme venant de vous, je tairai donc votre médisance, vous savez dans quelle estime il vous tient.

— Je reconnais que mon mot est déplacé et de mauvais goût, s'excusa Gaspard, gêné d'avoir été pris sur le fait.

— Oublions ça, vous avez parlé de stalag, pas d'autre chose...

— Je n'aurais jamais plaisanté sur ces horreurs-là madame, se figea blessé Gaspard.

— Je vous prie de le croire madame, le défendit Élise.

— Je n'en doute pas, ne vous inquiétez pas, les rassura madame Naudin. Moi-même, j'ai conseillé au comte de faire peindre les tours de guet en des couleurs festives pour qu'elles soient en harmonie avec nos sémillantes affiches, mais le comte n'a rien voulu savoir.

— Disneyland en forêt ce n'est pas son truc, ni le nôtre pour être honnête, nous le comprenons, donna son avis Élise. Pas sûr que vos couleurs aient été du meilleur effet dans votre aire de jeu madame Naudin.

— Le comte a estimé qu'on dénaturerait sa réserve à faire ça, je peux le comprendre aussi, mais les impératifs commerciaux n'ont que faire du faste des vieux murs. Le comte veut les chiffres de fréquentation d'un parc d'attraction sans sacrifier au carton-pâte et à la peinturlure. J'ai dû me battre pour le convaincre qu'il fallait, pour Pâques, adopter un décor de carnaval a minima.

— D'où, madame Naudin, les trois jeunes hommes fleurdelisés qu'on a vus à la réception ; Ilandry se donne des airs de parade, commentait Élise.

— En effet. C'est la fête après tout. Les trois jeunes hommes dont vous parlez sont les enfants du comte.

— Pour ma part, je les ai trouvés sournois. Quand on était à la réception, ils observaient les gens comme des bêtes curieuses, fit remarquer Gaspard.

— Ce sont des taquins surtout, jaloux de leur naissance, très complices entre eux, ils reçoivent au château une éducation, disons... privilégiée.

— Comment cela privilégiée ? demanda Élise.

— Le comte est attaché au préceptorat pour l'instruction de ses enfants. Pour ses enfants, le comte rétribue un père jésuite qui leur enseigne tous les savoirs qu'il juge fondamentaux : humanités, sciences, histoire et religion bien sûr.

— Privilégiée ? Mais c'est plutôt une fermeture au monde à laquelle les condamne leur père, la contredit Élise.

— Privilégiée de son point de vue, je suis entièrement d'accord avec vous madame de La Rochejaquelein. L'éducation fermée, l'endogamie dans les rapports sociaux ne donnent jamais rien de bon.

— Si ça ne vous fait rien, je descends un peu de cheval, c'est haut trop longtemps pour moi sur l'échine d'un canasson, se plaignit Gaspard.

— Leur père ne les prépare pas aux défis de la vie d'adulte en faisant ça, rebondit Élise indifférente au cinéma de Gaspard.

— Vous croyez pas si bien dire, ils sont bien gentils, mais un peu parasites. Leur père a tenu qu'ils prennent leur part dans l'équipe d'animation du jeu... à mon grand regret. Je ne me voyais pas leur confier des missions de logistique, de montage ou de sécurité, ils m'auraient été d'aucun recours.

Je les ai donc habillés de casaques pour qu'ils jouent les mousquetaires dans les allées du château. Vous gardez ça pour vous, je vous fais confiance. Ils n'ont pas protesté; ça ou peigner la girafe, pour eux c'est égal, ils obéissent un point c'est tout.

— On n'est donc pas les seuls à les prendre pour des pantins, se moqua Gaspard.

— Ils sont plus à plaindre qu'à blâmer vous savez, plaida madame Naudin. Leur père les a enfermés dès leur naissance dans des coutumes traditionalistes et leur mère végète dans un fauteuil roulant depuis quelques années déjà : privé d'amour parental, privé de jeunesse. Vous étudieriez, vous, neuf heures par jour à leur âge ?

— De la maltraitance affective, c'est ce que vous pensez madame ? en conclut Élise.

— Gardez ça pour vous surtout, demanda madame Naudin.

— On n'ira pas faire un signalement à l'Aide sociale à l'enfance, ils nous riraient au nez, on est en vacances, soupira Gaspard.

— Quel est l'âge de ces garçons ? voulait creuser Élise.

— L'aîné 18 ans, les puînés 16 et 14 ans, lui répondit la conférencière. M de La Rochejaquelein, je comprends que vous ayez besoin de poser le pied à terre, mais ne lâchez pas votre bride pour autant, votre jument a besoin de sentir la présence de son cavalier.

— Ah oui, désolé, s'excusa Gaspard. Mais pour revenir à votre chasse aux trésors, comment pouvons-nous être sûrs qu'elle ne sera pas truquée ? Enfin...vous voyez, vous pourriez faire en sorte que les trésors soient introuvables ou que du reste les lots précieux soient complaisamment découverts par des agents doubles, avança Gaspard.

— Soupçonneux M. de La Rochejaquelein ? C'est dans votre nature de flairer les loups ? Vous n'accordez pas votre confiance facilement, lui répondit sur un ton aigre-doux madame Naudin.

La meilleure garantie que l'on pouvait offrir à nos participants était de placer l'événement sous le contrôle d'un huissier de justice. Maître Garrupot, bien connu dans la sphère des jeux de hasard et d'argent, s'en porte garant. Il certifie les emplacements des trésors ainsi que l'identité des joueurs participants qui n'ont, ni de près ni de loin, de rapports avec le château. Est-ce une garantie suffisante à vos yeux ?

— Je dormirai mieux ce soir, merci pour cette précision, la remercia avec hypocrisie Gaspard.

Les trois cavaliers contemplaient sur leurs montures l'impressionnante aire de jeu : ce paysage clôturé faisait penser à la fois à un champ de tir et à un terrain de manœuvre militaire.

— Mais alors, insista Gaspard qui voulait tout comprendre, à quoi sont destinées ces tours ?

— À votre sécurité monsieur, les personnels seront perchés au sommet des tours de guet et vous surveilleront avec leurs jumelles à vision thermique, car même si vous on vous fournit la carte IGN du bois et des lampes torches, il ne faudrait pas que l'un d'entre vous tombe dans un étang, une fange tourbeuse. De surcroît, les tours émettront des indices sonores sous forme d'énigmes, par haut-parleurs. Vous comprenez mieux leur utilité, elles font partie intégrante du jeu; c'est un outil indispensable à la sécurité comme à la logistique du jeu.

— Dites-moi, si.... une quelconque faiblesse s'empare de nous pendant la partie...

— Vous voulez parler d'une brusque fatigue, d'un coup de pompe qui vous pousserait à vouloir vous glisser sous vos couvertures ? l'interrompit madame Naudin.

— Vous avez deviné, il se pourrait que je ne tienne pas jusqu'au bout, et que je veuille retrouver mon lit à force de soulever des pierres sous lesquelles il n'y aurait rien. Je suis très sujet au phénomène de la déception cumulative qui vous fait tout lâcher d'un coup.

— Dans ce jeu, on se retire à l'heure que l'on souhaite, vous n'avez pas payé pour vous contraindre, mais tout départ du jeu vaut élimination, plus possible de revenir après dans la partie.

— Gaspard ! tu ne songes pas à te dérober avant même que le jeu n'ait commencé ? vous êtes témoin, j'ai un mari prêt à tout pour me faire gagner ! se contraria Élise.

— Dans le feu de l'action, il se verra pousser des ailes ne vous inquiétez pas, lui sourit-elle.

— J'ai peur de les voir brûler assez vite, marmonnait Gaspard dans son coin.

La balade équestre amorça son demi-tour sous un soleil déclinant, la guide proposa un petit détour par les serres et les champs maraîchers du Conservatoire de la cucurbitacée, installé à deux cents mètres des écuries.

— Dommage que nous ne soyons pas en automne, les semis de plein champ se font après les Saints de Glace. Lorsque les courges sortent, c'est un festival de couleurs, les gens adorent ! On a des variétés incroyables, aussi bien endémiques qu'exotiques, comme le *Striped Cochiti Pueblo* : une courge mexicaine blanche à traits verts ou le *Red Warty* qui vous étonnerait en octobre par sa peau grenée, couleur orange vif. L'assemblage savant de toutes ces courges produit de magnifiques mosaïques colorées qui font le charme de notre arrière-saison touristique.

L'intarissable guide continuait de dévider sa litanie de variétés de courges, sans faire attention que ses visiteurs en avaient soupé de cette évocation potagère automnale, qui, sous leurs yeux, contrastait méchamment avec le plein champ nu de la zone maraîchère. Les courges s'étaient transformées en chiendent.

Pour tout dire, en cette saison, les serres n'étaient pas l'attraction première, elles étaient visitées modestement par la clientèle du château. Leurs arceaux renflés, sous-tendus par des parapets de tuffeau, atteignaient trois mètres de hauteur; on pensait, en les voyant, avoir plus affaire à des volières qu'à des serres de légumes primeurs.

Au-devant des serres, sur un massif piédestal, avait été dressée une statue à taille humaine - un être au visage bestial et lubrique :

— Vous devinez de quel personnage mythologique il s'agit ? leur demanda la conférencière.

Élise s'empressa de répondre :

— Vu sa tête cornue, je dirais Pan.

— Bonne pioche, madame de La Rochejaquelein. Pour le château, c'est plutôt Faunus. Vous lui donneriez quel âge ?

— Trois siècles au moins, proposa Élise.

— Eh non, le trompe-l'œil fonctionne à merveille, cette statue en fonte a été coulée par une forge artisanale lochoise. Le sculpteur-métallurgiste a ensuite réalisé un apprêt pour imiter la patine du bronze; on s'y laisse prendre, c'est fou.

— Saisissant, on peut la toucher ? demanda Gaspard qui s'approchait de la statue.

— Bien sûr, elle ne craint rien; l'apport de zinc dans la couche superficielle de la statue la protège de la corrosion.

Madame Naudin convia ensuite les La Rochejaquelein à entrer dans la serre « amirale » du château :

— L'arrière-grand-père du comte en a été le maître d'œuvre, toute la ferronnerie curviligne est typique des influences Art déco du début XX<sup>e</sup> siècle, discourait encore la guide.

Dans le tunnel de la serre amirale, il y avait une bananeraie qui côtoyait des rangées de fraises, des carrés de légumes primeurs tels que des pois, des bettes, des pommes de terre nouvelles, des carottes fanes et quelques lignes de salades. La chaleur suffocante de cet air comprimé coupait l'envie de marcher trop longtemps dans l'allée centrale de la serre. En face d'eux, un fauteuil roulant, accompagné d'aides-soignants, se déplaçait avec des gémissements qui mettaient mal à l'aise.

— Ne faites pas attention à ces cris; la première fois ça impressionne, ce n'est rien, on est tombés sur l'heure de la promenade de madame la comtesse, frappée, il y a trois ans, d'une brutale et sévère aphasie neurodégénérative . Depuis lors, elle a perdu la fonction du langage, ne sortent de sa bouche que des sons vocaliques brouillons et mâchés, les consonnes n'existent plus dans sa bouche. Nous n'avons pas d'autre choix que de la croiser, contentez-vous de lui sourire et, s'il vous plaît, ne posez pas sur elle des regards compatissants, sinon elle risque de monter en volume pour retenir votre attention. C'est à chaque fois pareil.

Gaspard et Élise se regardèrent surpris. Conditionnés de la sorte, ils appréhendaient la lente progression de ce fantôme grêle qui, malgré les ravages de la maladie, conservait des atours de dame princière.

Le fauteuil de la comtesse s'approchait d'eux en glapissant des plaintes incompréhensibles. Son escorte de soignants désabusés essayait avec toutes les peines du monde de la tenir en place. Au croisement, la comtesse étira son corps comme si une transe de marabout s'était emparée d'elle.

Sa tête, tel un battant de volet pris dans le souffle d'une rafale, frappait d'un côté et d'autre les coussinets de son appui-tête.

L'allée n'était pas large, il leur fallut se ranger au ras des plates-bandes pour laisser passer la cohorte médicale. Les bras amaigris et désespérés de la comtesse cherchaient à s'agripper à leurs vêtements, elle mugissait des sonorités vocaliques en boucle : « [i]-[i]-[y]-[ε]-[a] ». Si Élise et Gaspard étaient hors de sa portée, madame Naudin avait quant à elle les pieds dans le sillon de la rangée des fraises, ses dix centimètres en moins et sa petite taille offrirent une prise idéale à la comtesse qui attrapa violemment son collier de perles. La griffe du geste fit partir en feu d'artifice

toutes les perles nacrées de son beau collier. Affolée de voir ses perles s'envoler et rouler autour d'elle, madame Naudin se baissa aussitôt pour les ramasser, aidée en cela par Élise qui prenait la mesure de son chagrin.

Gaspard resta lui debout, et contrevint à la consigne de madame Naudin qui leur avait déconseillé de soutenir le regard de la comtesse. Pour Gaspard, les yeux de la comtesse suppliaient une faveur, il fut surpris d'y voir une intelligence muette qui polarisait son attention : de sa prison, la comtesse voulait communiquer avec l'extérieur sans y parvenir.

Pendant qu'Élise, madame Naudin et les aides-soignants allèrent à la pêche aux perles, Gaspard s'agenouilla au niveau de l'accoudoir du fauteuil de la comtesse. La comtesse clignait des yeux et cherchait à articuler des voyelles orphelines de leurs consonnes : « [i]-[i]-[y]-[ε]-[a] », ça voulait dire probablement quelque chose, mais en l'état, l'onde vocalique émise par la comtesse ressemblait à un hurlement de fantôme écossais.

L'apitoiement de Gaspard, devant cette dame privée de parole, l'amena à lui prendre affectueusement la main et à répéter après elle les cinq sons vocaliques de son inintelligible langage.

Élise l'observait d'un œil affligé en même temps qu'elle restituait les perles qu'elle avait récupérées dans les feuilles de fraisiers. Comment Gaspard osait-il se livrer à des mimiques indécentes devant cette comtesse aphasique au lieu de chercher les perles comme tout le monde ?

— T'as pas fini de la singer ! se récria Élise, t'es crétin ou quoi ? on vient de te dire qu'elle a perdu la parole !

— C'est moi que tu agresses comme ça, qu'est-ce qui te prend ? se retourna offusqué Gaspard qui releva ses mèches.

— Votre compagne a raison, vous perdez votre temps, c'est une aphasie neurodégénérative. Bien des fois on a eu l'espoir que ce trouble ne fût que passager, mais on sait aujourd'hui que le processus est irréversible, son état ne fait qu'empirer de mois en mois, s'interposa madame Naudin.

Le reste de la visite se passa sans autre incident, mais Gaspard l'avait eu mauvaise qu'Élise se soit méprise sur ses intentions, il retrouvait bien là les nuances hussardes de sa compagne, sa propension à l'afficher en public au détour d'une vive contrariété.

Il ne se priva pas de le lui faire remarquer de retour à leur chambre :

— Je te remercie de m'avoir gratifié d'un joli qualificatif dans la serre, si j'avais eu une réputation à défendre, je sais que je peux compter sur toi pour la relever !

Élise, qui s'improvisait sur un tapis en mousse une petite séance de yoga, lui répondit haletante :

— T'es un peu lourd parfois Gaspard, je n'y peux rien, se défendit Élise. Qu'avais-tu à reprendre bêtement les sons de la comtesse ! Cela n'avait pas de sens, t'as bien entendu la guide qui nous a dit qu'elle était atteinte d'un mal incurable, argumenta Élise.

— Dans son regard Élise, on aurait dit qu'elle voulait me dire quelque chose...

— D'incompréhensible, tu aurais dû faire des études d'orthophonie.

— Pourquoi trouves-tu toujours les mots pour me descendre ? lui demanda Gaspard, un sourire contrarié aux lèvres.

— Parce que je t'aime et que je t'aide à rester vrai mon amour, lui répondit Élise.

— N'empêche que le crétin va rester dans son coin à regarder la télé, je te souhaite un bon dîner guindé !

— T'étais pourtant d'accord, tu veux gâcher ton cadeau d'anniversaire ? s'indigna Élise qui stoppa net ses étirements.

— Mon cadeau a d'abord vocation à te faire plaisir, ne nous mentons pas. Si maintenant ton cadeau bonus consiste à te défouler sur moi, je veux bien être privé des deux. Franchement, je connais de bien meilleurs programmes que de passer une nuit blanche à chasser le dahut !

— Gaspard en charentaises; il est où mon Gaspard qui défia la pègre au péril de sa vie ? J'aurai tout entendu, je devrais rapporter ces paroles à tes fans.

— Réveille-toi, ça fait des semaines qu'on n'a pas sonné au journal pour me demander un autographe, la gloire est périssable, comme le reste, lui répondit Gaspard en allumant la télé.

— Je n'ai pas été sympa de te faire une scène en public, j'en conviens Gaspard, finit par dire Élise en gage d'apaisement. Sur le coup, je n'ai pas compris ce que tu essayais de faire avec cette dame. Je te présente mes excuses. Essayons de rester cool jusqu'à la fin du séjour, qu'en penses-tu ?

— Hmm... ça me va, j'en ai marre de ce lancer de banderilles permanent entre nous, signons la trêve. Les agapes du comte vont refroidir, allons-y, céda Gaspard.

— Menu prometteur et alléchant, frétillait Élise en se relevant avec la souplesse d'une ballerine.

Après avoir pris la carte magnétique de leur chambre, Gaspard enroula ses bras sur les épaules d'Élise :

— Tu le sais pourtant que je déteste ces discussions de table à bâtons rompus, les grandes idées lâchées en vrac où l'on cherche à briller plus que tout le monde; ce comte de pacotille va nous souler toute la soirée, je le sens, il va vouloir que je lui retrace toute la généalogie des La Rochejaquelein.

— Ne te morfonds pas Gaspard, tu n'aimes peut-être pas l'exercice, mais tu fais ça très bien, lui dit-elle en l'embrassant.

— Je méritais un autre cadeau...

### III

La salle du restaurant, pour ce premier dîner à Ilandry, flamboyait comme une cathédrale de lumières plongée dans le noir. Des esprits chagrins auraient glosé sur ce dîner aux chandelles qui n'arrivait pas, malgré les efforts déployés, à la cheville des lumières de Vaux-le-Vicomte.

Chandeliers et bougeoirs en argent faisaient néanmoins chatoyer de douces flammèches à toutes les tables. La table du comte scintillait plus encore que les autres. La danse des petites lueurs jaunes feutraient les discussions de table, où personne n'osait parler plus fort que son voisin de peur de manquer aux civilités d'un si pompeux dîner.

Gaspard et Élise furent tout de suite harponnés par la solennité de ce repas en tenue de soirée; le tournoyant chassé-croisé des personnels de service empesait les attitudes et les postures, on jouait les importants en robe, en frac et en jaquette. La vaisselle en porcelaine de Sèvres leur confirma le sentiment que certaines personnes étaient venues à Ilandry uniquement pour manger de l'apparat - ce n'était pas leur cas.

On les amena à une grande table ovale, vide encore de ses convives. Ils se regardaient, l'un face à l'autre, amusés et inquiets à la fois, se demandant si finalement l'invitation gastronomique du comte était une bonne idée. Gaspard avait sa réponse.

Quelques minutes après qu'ils eurent été installés, le comte fit son apparition dans une autre pelisse de hussard que celle du matin, en compagnie d'une femme fermée au teint pâle, dont les cheveux roux tombaient presque à la taille.

À lui seul, ce vêtement débusquait l'originalité de ce comte qui portait avec panache une frusque de l'Empire, manches galonnées et fourrées aux poils de renard. Les tresses et la boutonnière témoignaient d'un gros travail de couture pour rendre à ces oripeaux impériaux toute leur noblesse d'antan. Cette pelisse seyait au comte de Faillime.

Élise et Gaspard se levèrent de leurs chaises par respect envers leurs hôtes de marque.

— Je vous en prie, rasseyez-vous mes amis, je vous présente ma sœur, Sylvine de Faillime.

Il était évident que la sœur du comte se rapportait sans enthousiasme à ce dîner qui ne procédait que de la volonté fantasque de son frère.

Sans tarder, le comte voulut briser la glace par des banalités d'usage :

— Tout se passe bien pour vous, la balade à cheval vous a-t-elle plu ?

— On a chevauché vos terres sans voir le temps passé, votre domaine s'étend sur des kilomètres, lui répondit Élise, contente que le comte soit affable et accessible.

— Parfait. J'espère que la chasse aux trésors de demain soir vous exaltera autant que votre promenade à cheval. C'est votre première participation n'est-ce pas ?

— Oui, répondirent en chœur les La Rochejaquelein,

— Une première et peut-être pas la dernière si l'expérience nous plaît, précisa Élise.

— J'y compte bien. Sachez que nous avons investi cette année une somme inédite dans la dotation des prix, bien supérieure aux deux éditions antérieures. Va falloir se donner à fond, ça vaut le coup ! se rengorgea le comte, grisé par l'excitation de son événement à venir.

— Un bois pour premier prix, c'est une idée originale, fit Gaspard.

— Vos futurs enfants y joueront peut-être à Robin des Bois dans quelques années.

— Qu'en savons-nous, tiqua Gaspard qui s'amusait intérieurement de cette supposition intrusive du comte.

— Deux hectares, c'est une superficie conséquente, avec un peu d'imagination on peut les faire fructifier, considéra Élise.

— Je serai honnête avec vous, je ne mets pas en jeu une parcelle sylvicole non plus, ce bois est un taillis dont l'accès est assez malcommode, sans quoi je me serais plumé d'entrée de jeu.

La dernière tempête a mis à bas les quelques bons arbres, ce sera un foutoir à nettoyer pour la ou le gagnant, néanmoins, je transfère la pleine propriété de cette parcelle. De mémoire de jeu, cela ne s'est jamais vu, n'est-ce pas ?

Gaspard adressa à Élise un regard triomphant et condescendant, puis il reprit la parole :

— Madame Naudin nous a dit que votre événement était en pleine croissance de chiffres et de notoriété, vous enregistrez une hausse de 20% d'inscrits, c'est conséquent.

Les en-cas du plateau, qu'on venait de déposer sur la table, mirent en appétit la table du comte.

— Si maintenant madame Naudin communique sur nos chiffres sans que je le sache, je vais devoir la mettre à l'amende. Je plaisante évidemment. Ce n'est pas faux, nous vitaminons en lots l'édition 2012 pour essayer de doubler la fréquentation printanière du château l'année prochaine. Dans ce genre d'opération commerciale, l'essentiel des dividendes est à effet rétroactif.

— Votre château serait donc le mariage des traditions et de la modernité, spécula Gaspard.

— Fine observation de votre part. J'assume, monsieur, mon inclination « hors du siècle » dans les aspects décoratifs de mon château. Le rococo sera toujours à l'honneur au château d'Ilandry, soyez-en certain, et, d'un autre côté, je reste conscient que son avenir dépend d'un événementiel attractif et performant, en l'absence de quoi je serais submergé par mes charges d'entretien et de restauration. Nécessité fait loi M. de La Rochejaquelein, nous ne pouvons plus vivre du revenu de nos terres comme nos ancêtres, j'en suis bien affligé.

— Vos ancêtres appartenaient donc à la vieille noblesse foncière ? interrogea Gaspard.

— Dois-je vraiment vous répondre ? À votre sourire, vous me semblez déjà renseigné sur la question, lui répondit le comte. Je parierais que vous avez lu, dans quelque guide, que les Faillime sont issus de la robe; je vous croyais éloigné de ces questions d'Ancien Régime.

— Je ne retire rien de ce que je vous ai dit ce matin monsieur le comte, affirma Gaspard. Vous, en revanche, vous n'avez pas l'air de vous résigner à votre condition de ci-devant. Doit-on rappeler que les seigneurs tiraient des revenus moins de leur réserve foncière que de leurs serfs qu'ils grevaient d'impôts ? Voyez monsieur le comte, mon petit doigt me dit que le sourd désir d'une nouvelle Restauration vous travaille un peu l'esprit ? lui lança-t-il narquois.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? demanda le comte qui se refrisait dans le même temps la pointe de sa moustache. Je savais bien qu'en vous invitant à ma table je parlerais de sujets dignes d'intérêt, ça me change.

— Votre devise, j'ai été frappé à l'entrée par la devise gravée dans le tuffeau : « *Le royalisme fleurit sur ce cadavre comme le gui sur un arbre mort* », c'est bien une phrase de Louis Blanc ?

À moins que vous fassiez passer le karcher régulièrement sur vos pierres, et je ne suis pas sûr que le tuffeau aime ça, je dirais que les inscriptions au burin ne remontent pas au XIX<sup>e</sup> siècle. Elles sont récentes, n'est-ce pas ? Cette devise, est-elle le témoin de votre royalisme échevelé ou la fantaisie d'un de vos proches aïeux ?

Élise n'avait pas imaginé que le dîner achopperait, dès les amuse-bouches, sur des considérations aristocratiques d'un autre âge, elle désapprouvait impuissante et gênée la provocation de Gaspard.

— Rien ne vous échappe, tout le monde à l'entrée s'essuie les pieds sans la voir, et, vous, monsieur de La Rochejaquelein, vous la remarquez pourtant au premier coup d'œil ! le félicita le comte. Pouvais-je en attendre moins d'un La Rochejaquelein !

Je ne m'en cache pas, cette devise fait partie de mes modestes ajouts architecturaux. La trace que je laisserai à ma postérité. Je persiste, avec une minorité de nobles dont vous ne faites manifestement pas partie, à perpétuer la mémoire et le blanc de notre royauté. Oui, je suis un royaliste, mais un royaliste lucide qui vit avec son temps, je crois vous le prouver : mon château n'est pas un musée ni un mausolée, il est ouvert au tourisme grâce auquel il se porte bien.

— Mais Louis Blanc, il s'en faudrait de beaucoup, n'était pas un royaliste, s'étonna Gaspard.

— On est bien d'accord, je n'ai retenu de lui que cette magnifique phrase, celle de l'historien, le socialiste qu'il était ne m'intéresse pas, s'expliqua le comte en mangeant de bon cœur.

— Et vos fils sont pensionnés pour jouer les chambellans, les grands échansons comme à Versailles ? Vous poussez loin votre dévotion à la royauté monsieur le comte, en remit une couche Gaspard au moment où les enfants du comte officièrent le service de table.

— Merci Alphan, pas de pain ce soir pour moi, s'adressa le comte à l'un de ses cadets qui déposait dans les petites assiettes les pains aux céréales. Vous n'auriez, reprit le comte, aucune nostalgie ni gardé la moindre des valeurs de votre illustre famille ? de votre belle noblesse d'épée, de celle qui payait de son sang l'impôt, qui était capable de mourir pour un idéal, vous me décevez vous savez, se contenait le comte raidi par la salve moqueuse de Gaspard.

— Le cours de ma vie m'a arraché très tôt à ma souche nobiliaire monsieur le comte, vivre et conserver vos idées appelle un argent que je n'ai jamais eu. De quel idéal parlez-vous ?

— Qu'est-ce que l'argent aurait à voir avec les valeurs de la noblesse ? Que vous le reconnaissiez ou non, elles vous définissent au-delà même de votre personne monsieur de La Rochejaquelein. Dans votre vie de tous les jours, sans que vous y prêtiez attention, votre état régit votre conduite et donne une acuité toute particulière à votre perception du monde. Le désir d'excellence est propre à l'élite, la noblesse est l'élite, nos œuvres se doivent donc d'atteindre l'excellence. L'honneur, l'héroïsme sont des idéaux naturels à notre sang, qui font de nous des êtres d'exception.

Mais nous accaparons la discussion au mépris de toute bienséance envers ces dames, dans quoi travaillez-vous madame de La Rochejaquelein? changea de sujet le comte.

Élise sursauta à la question du comte ; c'était trop beau qu'on l'oubliât de tout le dîner, elle serait bien partie, un plateau entre les mains, avec tout ce que ce menu comportait d'exceptionnel...

— Journaliste, répondit sobrement Élise, comme mon mari. Nous avons fondé un petit journal indépendant à diffusion locale sur Pornic, nous employons aujourd'hui un personnel d'une dizaine de personnes et ça marche plutôt bien.

— Notre chasse aux trésors aura peut-être le droit à son petit article, quand bien même la Touraine ne toucherait pas à votre aire de diffusion, minaуда aimablement le comte.

— Pourquoi pas, à étudier, n'est-ce pas Gaspard ?

Gaspard opina de la tête par politesse, il faisait tourner son couteau d'argent de poinçon premier titre entre ses doigts. Élise crut un instant que le comte allait embrayer sur un autre sujet, mais pas du tout, elle restait le point focal de son attention :

— Vous avez fait quelles études pour aboutir au journalisme ?

— J'ai fait une prépa lettres, option latin, pour entrer à l'École nationale des chartes, je voulais au départ être conservatrice de musée. J'ai été reçue au concours de l'E.N.C., mais je n'ai pas soutenu ma thèse d'École à l'issue de ma troisième année ; trop de pression, j'y ai renoncé, avoua Élise.

De retour à Nantes, j'ai bifurqué alors vers le journalisme à la faveur de ma rencontre avec Gaspard à la fac de lettres, où il suivait une licence de communication. C'était une époque un peu bizarre et instable où je courais plusieurs lièvres. Je cherchais par-dessus tout à m'assurer un débouché professionnel : je m'étais donc inscrite par correspondance à plusieurs concours, dont l'agrégation de lettres modernes que j'ai abandonnée après ma maîtrise de com' et le lancement de notre journal.

— Vraiment ?! Quel parcours méandreux ! s'émut le comte, combien de sueur et de souffrances pour arriver à nos fins dans nos chétives existences. J'en sais quelque chose avec ce château : entre les chantiers interminables de rénovation, d'entretien, les frais de mon personnel et les événements festifs que nous devons inventer pour maintenir notre navire à flot, j'ai failli y laisser plus d'une fois ma santé. Mais j'y pense, chartiste que vous êtes, vous devez avoir la passion des livres ?

— On peut dire ça, je préparais une thèse sur les éditions originales des œuvres de madame de La Fayette à l'E.N.C., dit Élise.

— Visiter ma bibliothèque vous ferait-il plaisir ?

Le comte à l'évidence avait pris en sympathie Élise. Était-ce son visage avenant, la neutralité de son propos ou la stratégie d'éviter l'hostilité quasi palpable de Gaspard qui le motivait à cadencier la conversation en sa direction ?

— Je vous avoue que ma démarche est intéressée. Je possède quelques incunables qui, avec le temps, se dégradent. Je pense sérieusement à les faire restaurer, mais, n'étant pas de la partie, j'ignore quel est vraiment leur état de détérioration. Je ne sais combien il m'en coûterait de les faire réparer, pourriez-vous juste me faire une estimation grossière et rapide du prix ? Si vous aviez des adresses de restaurateurs en livres anciens à me recommander, je serais aussi preneur.

— Ainsi que je vous l'ai précisé, je n'ai été qu'élève de l'École nationale des chartes, par conséquent mon expertise sera sujette à caution. Néanmoins, je veux bien les examiner et vous donner un avis, avec plaisir.

— Entendu, se félicita le comte. Sylvine, tu voudras bien ouvrir demain à madame la bibliothèque ? et lui fournir des gants en nitrile pour que notre invitée puisse compulsier à loisir les livres.

L'atone Sylvine répondit par un timide sourire, derrière lequel se cachait sa fuite des relations sociales.

— Vous aurez demain le plaisir de consulter deux trésors livresques que la BnF a cherchés désespérément à me racheter. Deux ouvrages du XII<sup>e</sup> siècle traduits de l'arabe par Gérard de Crémone : *L'Almageste* de Ptolémée et le *Traité du Ciel* d'Aristote, ce ne sont que des copies de ce célèbre traducteur, mais leur valeur n'en est pas moindre, ne serait-ce que par leurs enluminures peintes à l'atelier de Tolède.

— C'est me faire beaucoup d'honneur ! merci de votre confiance, remercia Élise. À tout hasard vous ne posséderiez pas une des premières éditions de *La Princesse de Clèves* ?

— Je ne crois pas madame; au cas où je me tromperais, n'hésitez pas demain à vérifier dans l'index du catalogue, je n'ai pas tous les titres en tête. Notre fonds, s'il est loin d'être négligeable pour une bibliothèque privée, ne brille pas du même lustre que les collections d'Admont, on y recense neuf mille cinq cents ouvrages, c'est déjà pas mal pour une bibliothèque de château.

À toutes fins utiles, allez voir à la bibliothèque de prêts du salon, nous l'avons peut-être en Folio, ce n'est pas exclu, compléta le comte dont le ton sérieux ne suggérait aucun trait d'humour.

Élise fut surprise par la phrase lunaire du comte, soufflait-il le chaud et le froid ? Pourquoi lui parlait-il de *La Princesse de Clèves* en édition Folio, sinon pour se moquer de ses prétendues connaissances en livres anciens ?

La ronde des mets détendit les esprits, Gaspard, lui-même, avait lâché prise lorsque le comte disserta sur sa truffe noire de Carpentras qu'il avait négociée « pied à pied avec une gouaille de maquignon », pour reprendre ses mots :

— Avec mon chef cuisinier, on se rend en automne une fois par an au marché de Carpentras pour constituer les réserves annuelles du restaurant de l'hôtel. On se tourne toujours vers les mêmes vendeurs, on achète toujours par grosses caisses pour l'économie d'échelle.

— Vous la conservez comment votre truffe monsieur le comte ? Celle-ci semble fraîche comme si elle avait été déterrée de la veille, savourait Élise.

— Des procédés de conservation, vous en avez plein qui marchent très bien, faut juste éviter la conservation en bocaux dans de l'alcool, il y a un risque de madérisation et, à ce prix-là, gâter la truffe c'est une perte sèche terrible. Je laisse mon chef les surgeler, le procédé est délicat, mais il fait ça très bien, les assiettes à base de truffe sortent toujours sans pépin.

Au dessert, alors que la conversation s'était normalisée autour de sujets consensuels et anodins, le comte réveilla une parole de Gaspard qu'il n'avait pas digérée :

— Tout à l'heure M. de La Rochejaquelein vous avez employé le mot « ci-devant », qu'entendez-vous par « ci-devant » ? Ce vocable est nul et non avvenu. J'entends que les nobles d'aujourd'hui n'aient plus de privilèges, il est ainsi fait que les réformes sociétales ouvertes par la Révolution nous ont balayés; est-ce à dire que je dois renoncer à ma qualité de naissance ? Et vous donc, la Révolution ne vous a-t-elle donc rien volé ?

Je vous envie de ne concevoir aucune rancune envers la République. Pour mon compte, je me sens étranger à cette France des droits de l'homme : on a donné des droits aux uns qu'on a retirés à nous autres les nobles. La République... généreuse ? Ne s'est-elle pas établie dans le sang et la terreur ? Ne s'est-elle pas privée de ses élites naturelles ? nous fûmes beaucoup à avoir émigré et à n'être jamais revenus. La souillure des origines n'engendre que pourriture, il n'y a qu'à se pencher sur les déviances morales de ces fondés de pouvoir des Lumières et des lois républicaines, tous ces représentants en mission qui noyaient, massacraient les civils : les Carrier, les Fouché... Vous n'avez pas noté avec quels artifices insidieux les manuels scolaires occultent cette « page glorieuse » de la République ?

— Non monsieur le comte, mais j'ai peut-être besoin d'une correction visuelle en urgence, lui répondit placidement Gaspard qui secouait les miettes de pain de sa serviette.

Vous parlez d'occultation, de mensonge par omission, rien de moins ? Permettez-moi d'être sceptique, je vois mal les manuels scolaires d'aujourd'hui passer sous silence la Terreur et ses crimes. Au reste, je ne suis pas enseignant, je n'en sais rien. Vous aimeriez peut-être qu'on y consacre un manuel entier ? Mais l'Histoire continue sa marche, ne vous en déplaît. Les Français du XXI<sup>e</sup> siècle se fichent pas mal, monsieur le comte, du 9 thermidor, de la répression sanglante du mouvement contre-révolutionnaire; ils profitent des dividendes de l'égalité républicaine avec plus ou moins de gratitude envers les combats de leurs ancêtres. De la Révolution le peuple n'a retenu que les droits universels, pas autre chose. Ne perdons pas ce capital de droits, je ne suis pas pressé de voir la France pleurer le bon temps des libertés.

À titre personnel, j'aurais eu bien des raisons de faire un procès à la République, ma famille a été spoliée monsieur le comte pendant la Révolution. Il m'a fallu du temps pour admettre que le duc d'Aiguillon avait eu raison de renoncer le premier à ses droits féodaux dans la nuit du 4-Août.

— Ces nobles libéraux furent des traîtres à notre sang et vous les comprenez ?

Comment faites-vous ? demanda incrédule le comte à Gaspard en se tamponnant les lèvres avec sa serviette tout en faisant signe à son cadet de servir le vin. Dans quelles conditions votre famille a-t-elle été spoliée ?

— C'était en 1793, l'année noire; mon aïeul, Just de La Rochejaquelein, a été accusé par le comité de surveillance de Bressuire d'héberger des Anglais qu'on suspectait être des agents de Sa Majesté Georges III. Et il est vrai que ce fut le cas. Les Anglais que logeait Just de La Rochejaquelein étaient en mission d'espionnage chez nous, ils furent emprisonnés, notre château mis sous séquestre et vendu comme bien national. Just de La Rochejaquelein a fui.

— Les biens nationaux de deuxième origine, maugréa le comte, Dieu merci, les miens ont été épargnés par cette odieuse vente à la découpe.

— De quatrième origine monsieur le comte, la Loi des suspects, peu importe, rectifia Gaspard.

Élise se mêla à la conversation :

— Monsieur le comte, Gaspard a développé une sorte de complexe d'infériorité envers son cousin Louis dont le château, à la différence de celui de Gaspard, a survécu à la Terreur; il s'est longtemps vécu comme l'infortuné des La Rochejaquelein. C'est bien qu'il le sache Gaspard, lui dit Élise en le regardant.

— Pas de problème Élise, j'assume ma condition, objectiva-t-il.

— Le château ne fait pas la noblesse, vous le savez autant que moi monsieur de La Rochejaquelein, je vous le redis : vos qualités sont intrinsèques à votre sang et à votre rang.

— Je pense différemment monsieur le comte. Si qualités je possède, elles tiennent à mon éducation et mes expériences humaines, comme pour tout un chacun. Les déterminismes, quels qu'ils soient, ne fondent aucune vérité. L'Histoire nous a déjà démontré où ce genre de thèse conduisait l'humanité.

— Tention, se vexa le comte en reposant son verre à pied, n'allez pas me comparer à un nazi !

Ce serait me faire offense, les Faillime se sont engagés dans la Résistance, personne chez nous n'a rejoint la Milice, mon père a été fait compagnon de la Libération pour avoir été un commandant actif et valeureux du maquis lochois. C'est fou ça ! dès qu'on parle de sang, les bien-pensants se précipitent à instruire le procès en sorcellerie nazie. Le sang dont je parle n'est celui que de la lignée et rien d'autre.

— Eh bien comme ça vous levez l'ambiguïté, n'en parlons plus, se rangea Gaspard pour apaiser la susceptibilité du comte.

Le comte venait d'être douché, il comprenait qu'il ne gagnerait jamais son hôte à ses idées. Il était déçu et surpris que le descendant d'une famille royaliste aussi illustre ne porte pas une oreille plus réceptive à sa foi aristocratique. Ce La Rochejaquelein dédaignait ses origines, pire, se reniait à se faire l'avocat imbécile de la République d'aujourd'hui et, par-dessus le marché, il lui donnait des leçons de morale comme un instituteur de la III<sup>e</sup> République.

Une tarte fine à la poire tapée, accompagnée d'une glace crémée au romarin, sonna la fin de ce grand dîner. Élise et Gaspard comptaient désormais les minutes qui les séparaient de la délivrance d'un repas qui, certes les avaient ravis sur le plan gustatif, mais qui sans surprise avaient exigé d'eux une complaisance mondaine à laquelle ils n'étaient pas habitués.

Sans conteste, Gaspard avait le plus souffert de cette inconfortable position qui avait vu chaque bouchée de son délicieux repas altérée par les fumerolles idéologiques du comte. À quoi avait donc rimé ce cirque de parler royauté avec ce crypto-royaliste aux idées arrêtées ? qui, au dessert, avait

réussi une dernière fois à faire l'éloge funèbre des conspirateurs Cinq-Mars et Gaston d'Orléans : des hommes qui s'étaient soulevés selon lui pour une monarchie plus tempérée dans laquelle les grands feudataires auraient été associés plus étroitement au pouvoir.

En repliant leurs serviettes pour quitter la table, les La Rochejaquelein s'aperçurent que le restaurant avait siphonné ses clients, ils étaient les derniers, l'heure avait tourné dans le tourbillon des discussions sans fin.

À l'annonce de leur retrait, le comte et sa sœur se levèrent de table pour leur souhaiter bonne nuit :

— Je vous aurais bien offert un rhum de ma vieille réserve pour clore la soirée, cela vous dirait-il ? proposa à perte le comte.

— Chouette Gaspard, ton alcool préféré, mon mari raffole des grands rhums, vous avez tapé dans le mille monsieur le comte ! Mais moi je vais vous laisser, je n'ai pas trop bien dormi la nuit dernière, je ne voudrais pas être en méforme pour la chasse aux trésors de demain soir. Rentre pas trop tard mon chéri, faut que tu sois en forme toi aussi pour le jeu de demain soir, lui conseilla-t-elle d'une voix sucrée en l'embrassant.

Gaspard n'avait pas eu le temps de réagir, le toupet d'Élise le laissa sans voix.

C'était fort : elle lui avait prophétisé à la légère un digestif avec le comte et voilà qu'elle l'embrigadait dans une de ses filouteries dont elle avait le secret. Gaspard accepta donc, sous la contrainte d'Élise, l'invitation du comte qui lui promit de ne pas le retenir longtemps. Mais laisser repartir Élise sans lui redonner la monnaie de sa pièce eût été lui faire un trop joli cadeau, si bien qu'il se lança dans une hardiesse dont il ignorait l'issue :

— Excusez-moi madame, s'adressa Gaspard à la sœur du comte, je connais mon épouse, elle est trop timide et polie pour vous demander si vous l'autoriseriez à regarder votre index de catalogue avant de se coucher; sa passion pour madame de La Fayette n'a pas de bornes, je la connais, elle serait capable d'en faire une nuit blanche de ne pas savoir si vous avez une vieille édition de *La Princesse de Clèves* dans votre fonds.

— Pas du tout ! N'importune pas madame avec ça Gaspard, cela peut attendre demain, je ne suis pas pressée, s'irrita Élise.

Cette dame au visage blême, duquel on ne retenait que ce nez de Pinocchio et dont il ne manquait que le hennin pour l'apparenter à Marie d'Anjou sortit alors, à la surprise générale, ses premiers mots du repas :

— Faire un détour par la bibliothèque ne nous prendra que cinq minutes madame de La Rochejaquelein, si bien entendu tu es d'accord Alban, demanda-t-elle à son frère. Je suis disposée à l'ouvrir de ce pas.

— Faites donc, approuva le comte, nous serions bien embarrassés madame de La Rochejaquelein de tourmenter votre sommeil, vous pourriez après tout porter réclamation contre nous pour ne pas vous avoir mis dans les meilleures conditions morales la veille du jeu.

Gaspard rit avec exagération à la blague du comte et eut l'impression de quitter sa fatigue en voyant s'éloigner furax Élise en compagnie de la sœur du comte.

Élise avait été punie, son entourloupe se retournait contre elle. La sœur du comte l'amena dans la partie nord-est du corps de logis. Après deux longs couloirs en équerre, où elles ne croisèrent que des personnels de service qui regagnaient leurs chambres à l'extérieur ou dans le château, Élise et la sœur du comte traversèrent le salon de thé. C'était au fond de cette longue pièce rectangulaire qu'une

boiserie sculptée de scènes de la passion du Christ ouvrait sur la bibliothèque privée du comte par une porte basse.

Il fallait se courber pour y entrer, la bibliothèque était si resserrée dans cette coulisse du salon de thé que les étagères, montées sur mesure, avaient été implantées en accordéon pour ranger le plus grand nombre de livres. Pour se représenter le lieu, il faut se figurer un chemin de ronde rectiligne avec des créneaux au champ profond qui, sur leurs trois faces, accueillent des livres du sol au plafond. D'entrer dans cette antichambre secrète avec cette femme encore plus secrète inquiétait Élise. Sa chevelure rousse et son teint blanc donnaient à la sœur du comte un visage moyenâgeux glaçant. Et si cette visite n'était qu'un guet-apens qui l'enfermerait à jamais dans ce trou à rats ? ou bien était-ce une tueuse, une tueuse au fuseau, elle en avait la perfidie; quand elle avait filé sa quenouille, la sœur du comte plantait son fuseau dans le cou de jeunes succubes, car oui, la sœur du comte avec sa tête de nonne était forcément vierge, sa main était celle de l'innocence, la pureté de Jeanne d'Arc qui châtie les perversions terrestres, Élise avait été choisie, Gaspard avait cru la punir justement de son mauvais tour, mais il avait en réalité, sans le savoir, facilité la mission purificatrice de cette justicière de Dieu qui égorge au fuseau les pécheresses de son acabit !

— Madame de La Rochejaquelein, attendez-moi là, je m'en vais vous chercher l'index du catalogue, lui dit la sœur du comte.

Élise se tenait au milieu d'un renforcement crénelé de livres, si angoissée dans ce confinement obscur qu'elle n'eut aucun regard de curiosité pour les travées, elle serrait son sac et guettait anxieuse son retour :

— Vous êtes toujours là madame ? Madame ? demanda-t-elle.

Élise ne tenait plus dans cette oubliette de la mort, elle se décida, faute de réponse, à quitter l'endroit. C'est alors que la sœur du comte reparut un fuseau à la main. Élise hurla de toutes ses forces. La sœur de la comtesse, surprise par ces cris d'effroi, en lâcha son fuseau :

— Mais qu'est-ce qui vous prend madame ? Vous m'avez fait une de ces peurs, j'effraie à ce point ?

La voix de Sylvine était si transie de peur qu'Élise comprit qu'elle venait de dérailler, elle s'excusa.

— Ce n'est pas un couteau madame, voyez plutôt, la rassura la sœur du comte.

Sylvine déploya une petite lance télescopique dont l'embout était fourchu, puis demanda à Élise de la suivre. Des escabeaux étaient placés dans chaque créneau, Sylvine se haussa sur l'escabeau du sixième renforcement. À l'aide de sa fourche télescopique, elle fit basculer délicatement en arrière, par le dos de la reliure, un livre en cuir de basane brune, elle s'en saisit pour le tendre à Élise.

— Je n'ai pas de gants madame, je ne voudrais pas l'abîmer, c'est l'édition originale de *Barbin* ? demanda Élise d'une voix émue.

— Laissez tomber les gants, mon frère discourt sans savoir de quoi il parle. Si jamais il fourre son nez deux fois par an dans sa bibliothèque, c'est bien le maximum. Je vous ai fait une fausse joie, je m'en veux, ce n'est pas l'édition originale, mais une des premières rééditions en anglais de *La Princesse de Clèves* traduite par un auteur anonyme, cela vous intéresse-t-il ?

— Tout autant, pensez donc, se réjouit-elle; l'édition *Bentley et Magnes*, ils n'en ont pas fait un succès outre-Manche les pauvres, le goût anglo-saxon n'était pas mûr pour les intrigues sentimentales de cour à la française.

— Ah quand même, s'exclama admirative Sylvine, vous semblez en connaître un rayon, je vous garderais bien à mes côtés comme aide-bibliothécaire, s'égaya Sylvine.

Élise, devant les prévenances de Sylvine, ressentit sa honte redoublée d'avoir cru affaire à une psychotique qui voulait lui faire du mal, elle ne savait pas quoi faire pour se racheter à ses yeux :

— Je ne sais ce qui m'a pris de crier ainsi, j'ai dû réveiller l'hôtel, ce sont les lieux exigus comme celui-ci qui me font vriller, j'éprouve vite une sensation claustrale d'étouffement, mes nerfs m'ont lâchée.

— Non, non, ne vous tracassez pas; si le salon de thé avait été plein, là on vous aurait entendu, mais c'est plutôt l'heure d'enclencher les alarmes du mobilier, pas de problème. Vous savez, on ne va pas se mentir, j'ai la tête de l'emploi, lui répondit Sylvine avec autodérision. Mes neveux ne manquent jamais une occasion de me le rappeler. Sous prétexte que je passe mes journées ici, j'ai le droit à tous les sobriquets. Dans l'ordre décroissant, l'aîné me surnomme « l'hygromètre sur pattes », le cadet « le rat de bibliothèque » et le plus mignon, le benjamin, « Tantôme ! ».

Voyant rire Sylvine de bon cœur, Élise la suivit dans son rire :

— « Tantôme », c'est mignon en effet, mais pourquoi « hygromètre sur pattes » ?

— La fripouille, il se moque de moi parce que je mets en route la soufflerie dès que le taux d'hygrométrie critique est atteint, on a eu beau faire des travaux d'isolation, de renfort sur les murs en tuffeau, avec des contre-cloisons isolantes, l'humidité persiste un peu, j'ai toujours mon bip sur moi, ça l'amuse !

— Vous blaguez lorsque vous dites que vous y passez vos journées, comment faites-vous ?

— Je n'aime pas la compagnie des autres madame, je suis du genre farouche, mais gentille au fond; c'est pour ça que je n'ai pas parlé du repas. Je ne travaille pas en dehors du château, faut bien que je m'occupe. Mon frère est content que je m'occupe des livres du château, moi je lis, bois mon thé et écoute ma radio, mon repaire est à côté de ce renforcement, venez voir.

— Attendez, la retint doucement par le bras Élise, votre frère vous paie naturellement pour vos services ?

— Bien sûr que non, je le fais parce que j'aime ça; de toute façon je n'ai pas de compte en banque, je n'ai jamais de frais, tout est gratuit pour moi ici madame, ne vous inquiétez pas, je ne suis pas maltraitée.

— N'avez-vous pas conscience que c'est une forme d'exploitation ? vous ne travaillez pas, donc vous ne cotisez pas à l'assurance-chômage ni à aucune caisse de retraite, autrement dit si demain votre frère vous flanque à la porte, vous vous retrouvez sans rien.

— Mais il ne le fera jamais, il tient trop à moi pour garder ses livres, à qui d'autre les confierait-il ? Il n'aurait pas confiance !

— Madame, je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, mais vous subissez la condition féminine des années soixante.

Sylvine fit une moue d'indifférence, elle était heureuse dans son réduit de livres avec sa mission de gardienne de bibliothèque. Tous les jours, le barman du salon de thé lui infusait son darjeeling qu'elle rapatriait tout heureuse dans sa taupinière, elle n'avait que faire de sa minorité financière, encore moins de la mise sous tutelle morale de son frère.

Sylvine avait essayé de rendre sa retraite monastique coquette : une table, avec un joli service à thé, un radiocassette et un pot de fleurs meublaient cet intérieur retiré. Et dire que, par-delà la cloison, une clientèle pleine de vie remuait le salon de thé du château en jouant à des jeux de société, en palabrant, en mangeant les gâteaux de l'après-midi; ce torrent de vie charriait de la bonne humeur derrière la boiserie et elle, Sylvine, ne voulait y prendre part d'aucune manière.

— Je pourrais passer alors vous voir demain pour examiner les livres dont l'état préoccupe votre frère ?

— Avec plaisir, mais reportons plutôt votre visite à après-demain, les préparatifs de la chasse aux trésors vont vous accaparer, vous avez déjà la réunion du briefing demain, vous serez plus libre dans votre tête après.

— C'est pas faux, comme vous voulez, consentit Élise.

— J'y suis les trois quarts du temps, toquez trois fois, je saurai que c'est vous, nous prendrons le thé ensemble.

— On fait comme ça, je vous remercie Sylvine, à dimanche.

Pendant ce temps-là, le comte conduisait un Gaspard boudeur dans un adorable boudoir de couleur pastel et nuageuse, auquel les clients du château n'avaient pas accès. C'était la partie la plus privée du château, le saint des saints d'Ilandry. Gaspard, parce qu'il était d'ascendance noble, recevait l'honneur d'y déguster un vieux rhum en dépit que ses idées iconoclastes ne fussent appréciées du comte. Le magnétisme intemporel de son nom lui ouvrait une porte interdite... à la bonne heure, il n'avait rien demandé.

À tout prendre, c'était avec son cousin, le dénommé Louis, le descendant direct d'Henri de La Rochejaquelein, que le comte aurait souhaité trinquer. Ce soir, le comte n'avait sous la main que ce descendant édulcoré d'une branche cousine pour ergoter, ça ferait au moins passer la soirée et reculer l'heure de l'insomnie.

Le géant en pelisse entra donc le premier dans ce boudoir ovale, dans lequel des dames titrées au XVIII<sup>e</sup> siècle tenaient salon et jouaient en société, à distance de cette gent masculine qui ne l'invitait jamais à son chapitre politique.

La surface de ce cabinet pour dames couvrait bien trente mètres carrés. Au centre, six fauteuils Boule entouraient une sculpture baroque : son socle racinaire en aluminium, pareil à la souche évasée d'un arbre, supportait un dé à six faces gigantesque en ivoire massif. Les ailettes courbes en aluminium reliaient les angles du dé entre eux et suspendait ce dernier dans le vide. Le dé, par un système de chevilles vissées aux lames en alu, pouvait tourner sur lui-même d'un simple geste de la main, à la manière d'un globe terrestre.

La statue produisit un certain effet sur Gaspard, qui fit le tour du socle : sa circonférence mesurait pas loin de trois mètres.

— Six kilos ce dé en ivoire, allez-y, faites-le tourner si vous voulez; une fois de temps en temps c'est possible. Le drame serait de poser ses mains constamment sur l'ivoire. Les agents d'entretien le nettoient fréquemment au carbonate de calcium pour qu'il conserve son éclat. Mon hommage allégorique à Fortuna : depuis la nuit des temps, elle nous gouverne. Je vais l'actionner à votre place comme je vous vois hésiter.

Sa main fit tourner les faces du dé qui s'arrêta sur le quatre.

— C'est une statue contemporaine ? demanda Gaspard impressionné par le design de l'œuvre.

— Pour ainsi dire.

— Et le dé est en ivoire ?

— De l'ivoire en règle monsieur de La Rochejaquelein : si la statue a été moulée en 2004, la fabrication du dé remonte à 1944, d'avant la législation qui prohibe le commerce de ce matériau. L'artiste l'a assemblé au socle après avoir émoussé légèrement ses angles au rabot. Ce boudoir est

l'expression de la sensibilité artistique de mon épouse avant que la maladie ne la paralyse, se confia le comte en servant les verres de rhum.

Il était affecté, mais sa peine se drapait sous un visage dur qui s'efforçait de ne rien montrer.

— J'ai croisé votre épouse dans l'une de vos serres, son mal est vraiment irréversible ?

— Ses médecins atténuent, soulagent, freinent la progression, mais on ne la guérira pas. Trois ans déjà que ce mal la dévore de l'intérieur, elle est végétative. Que pensez-vous de mon rhum ? soupira le comte.

— Très bon, mais je crains de ne pas tout boire, je n'ai pas eu le temps de vous arrêter quand vous m'avez servi.

— Vous ne seriez pas cet amateur de rhum dont parlait votre femme ?

— Elle aime embellir les choses vous savez, j'aime bien déguster un rhum à l'occasion, de là à en faire vieillir une pleine cave, grinça des dents Gaspard.

De jolis pastels sur les murs dites-moi, débroya Gaspard en tournant sa tête à quatre-vingt-dix degrés.

— La main de mon épouse, son talent aurait fait frémir Maurice-Quentin de la Tour, n'est-ce pas ?

— Les bleus aciers du pastelliste ont inspiré votre épouse, elle a repris les pigments gris-bleu de *L'Homme au gilet bleu*.

— Le secret de cet éclat de bleu intense, c'est la waide, le bleu d'Amiens.

— J'allais le dire monsieur le comte, vous me coupez la waide sous le pied.

Sur leur gauche, trois tableaux ovales représentaient des scènes de genre bucoliques.

Le premier, intitulé *Cocagne*, donnait à voir une foire de village où des paysans grivois, à califourchon sur un mât, relevaient le défi d'aller décrocher à son sommet de gros jambons secs entiers : l'un d'eux était tombé à terre dans la poussière. Le deuxième tableau avait été nommé *Râtelier à foin*, c'était une nature morte : la fourche d'un paysan, qui avait fourragé pour ses bêtes, avait ses dents plantées dans la boue de l'étable. Le troisième, *Yseut boit le philtre*, la montrait de profil en parade sur un cheval. Tristan chevauchait à ses côtés, tenant au premier plan la hampe du drapeau de la maison de Cornouailles, la pique du drapeau rutilait au soleil. Le comte lui dispensait quelques éclairages thématiques au-dessus desquels l'esprit de Gaspard s'égarait.

— Et je terminerai par les quatre derniers : *Promenade à la chute d'eau*, l'emprunt au romantisme allemand de Caspar David Friedrich ne vous aura pas échappé.

— Bien sûr, les wasserfalls<sup>3</sup>, les falaises de Rügen, toute la beauté furieuse des paysages de la Baltique, se complut à disserter Gaspard avec les mêmes inflexions pédantes que le comte.

— Celui-ci s'appelle *Tonnelier à l'ouvrage*, reprit le comte, à son aise dans son rôle de conférencier d'art, celui-là *Iseut peint Iseut*, un jeu de mise en abîme en trois plans : le portrait du chevalet est le pont spatio-temporel entre les trois âges de la vie d'Iseut, et enfin le dernier sur la cheminée, à l'écart des six autres est un paysage biblique que j'ai nommé *Éden perdu*.

— Quoique passionnant, l'exposé didactique de vos peintures me berce comme un marchand de sable, ne m'en veuillez pas monsieur le comte si je n'aspire qu'à me rentrer, merci pour vos prodigalités, vos... libations, bâilla sans retenue Gaspard.

Le comte fut surpris par cet aplomb grossier, mais ne s'en formalisa pas outre mesure :

— J'ai été ravi, affecta le comte de vous connaître M. de La Rochejaquelein. Ne le prenez pas mal, mais je pensais que nous aurions eu plus de connivence politique. Moi, je vibre et ne vis que pour mon lignage; les grandes familles aristocratiques auraient-elles cessé de se battre contre leur extinction ?

« *Si j'avance, suivez-moi ; si je meurs, vengez-moi ; si je recule, tuez-moi.* » , plastronna-t-il comme pour créer un électrochoc émotionnel sur Gaspard.

Entendre la maxime anaphorique du grand ancêtre, en qui ses proches voyaient les traits de son visage et reconnaissaient le blond abondant de sa chevelure, agita Gaspard dans sa chair.

Car ses mots étaient prononcés par quelqu'un qui ne transpirait que le préjugé aristocratique et qui sous-entendait que Gaspard n'était qu'un nain par rapport à son lointain et cousin ancêtre, Henri de La Rochejaquelein.

La figure tutélaire d'Henri n'aurait donc de cesse de l'écraser ? D'outre-tombe ou ici-bas, son fantôme enveloppait ses pas et jugeait ses paroles. Pour avoir tant et tant entendu cette maxime qui l'exhortait à marcher dans le sillage d'Henri, à chanter la gloire de l'illustre aïeul à son tour, pour avoir dû la répéter sous la férule de son père des années, Gaspard avait pris en grippe cette maxime; la grande histoire lui volait le droit de tracer librement sa destinée :

— Vous glorifiez et fantasmez par trop ma famille monsieur le comte, vous n'ignorez pas que l'Histoire fourmille de bons mots fabriqués pour les besoins de la légende. Et toutes les légendes sont instrumentalisées quand elles ne sont pas tout bonnement mensongères. Nous n'étions pas, vous et moi, avec l'Armée catholique et royale pour l'entendre prononcer ces mots. Nous n'étions pas à la Durbélière en 1794.

— Si votre parti pris est de qualifier d'apocryphe la phrase de celui qui a tenu tête à cette République génocidaire, qui s'est élevé en Vendée militaire contre un pouvoir tyrannique, nous n'avons en effet plus rien à nous dire. Il est parfois difficile d'assumer l'héritage de sa famille, peut-être que si vous n'aviez pas tout perdu monsieur de La Rochejaquelein, vous raisonnez différemment, compatit le comte.

— Peut-être monsieur le comte, ou pas. Vous êtes porté par des croyances et des certitudes si étrangères à ma personnalité. Bonne nuit, dit Gaspard en refermant la porte derrière lui.

Gaspard, en retrouvant le silence des couloirs du château, prit la mesure du dérangement mental du comte. La corvée était terminée, il rentrait se coucher. Comment cet homme, à la tête d'un château fastueux, à la réussite financière incontestable, pouvait-il être aussi rétrograde et s'aigrir dans sa nostalgie des « grands du royaume » ?

Qu'il était étrange que ce comte de Faillime ne fût pas plus en cohérence avec ses convictions, lui qui s'abaissait à verser dans la kermesse récréative pour faire vivre son château tout en se lamentant que la vieille noblesse titrée eût perdu la primauté naturelle de son rang. C'était peut-être ça qui exacerbait l'aigreur du comte : d'avoir à faire des compromis qui finissaient, pour lui, par être des compromissions avec une société contemporaine indifférente et oublieuse de la noblesse d'autrefois.

Dans sa chambre, Gaspard se faisait une joie de se mettre sous la couette ; problème, Élise était étalée de travers dans le lit. Son absence prolongée l'avait encouragée à combler la place manquante.

Dilemme : la réveiller, ne pas la réveiller ?

## IV

Le réveil intervint à coups de douleurs discales dans le bas du dos. Un bus lui avait roulé dessus, son dos était en marmelade. Ses cervicales le tyrannisaient à chaque mouvement de tête.

Élise dormait toujours, avec le même étalage corporel qu'au milieu de la nuit.

C'était un supplice que de rester couché sur cette planche de fakir, il n'allait pas la regarder dormir dans cette position, valait mieux se lever car madame en avait encore pour deux bonnes heures de sommeil - elle dormait de plomb et lui de sable.

Petite douche à pas de loup, survêt pour jogger, il se mit en route pour petit-déjeuner en solo.

Dans le chic vestimentaire de ce Relais & Château, le survêtement fripé de Gaspard déparait clairement. S'il était fatigué de sa nuit, et encore plus de sa conversation sans queue ni tête avec le comte, il respirait, dans les couloirs luxueux de l'hôtel, ce vent de liberté matinal. Les contraintes étaient derrière lui, il y aurait bien la chasse aux trésors de la nuit à supporter, mais d'ici là une longue sieste de glandeur l'attendait cet après-midi .

Pourtant, cette bonne humeur amortie fut assommée par la promiscuité fracassante du restaurant. Il se serait cru au petit-déjeuner d'un hôtel Ibis un jour de séminaire.

C'était plein à craquer, ça causait fort : exit les petits mots susurrés du souper; on supprime les chandelles et ces messieurs-dames abandonnent leurs belles manières. Ajoutez à cela un buffet gargantuesque qui affole la rapacité des gens, et voilà que Gaspard avait envie de faire demi-tour.

Il prit contrarié la file finalement, se boucha les oreilles dans sa tête en fermant les yeux entre deux pipelettes qui faisaient comme si elles n'avaient pas vu qu'elles le coinçaient en sandwich.

Sa chance fut d'avoir une table alors qu'on se battait gentiment pour en avoir une autour de lui.

Un autre était moins verni que Gaspard, c'était David Lennoy, un Nordiste natif de Gravelines qui avait fait construire sa maison à trois kilomètres des 5400 mégawatts de puissance installée de la centrale nucléaire.

Malory, sa compagne, lui avait parlé du syndrome de la station-service pour qu'ils renoncent à ce projet immobilier dans ce voisinage anxiogène ; David avait dû dérouler une palanquée d'arguments pour la convaincre que la centrale ne rejette que de la vapeur d'eau et que le taux de leucémie à Gravelines n'est pas plus élevé qu'ailleurs. Au demeurant, il ne lui produisit jamais aucune étude épidémiologique.

David allait sur ses vingt-cinq ans; avec sa compagne Malory, il avait épargné sur dix mois pour s'offrir leurs seules vacances de l'année. Pourquoi ce Relais & Château ?

Pardi, la chasse aux trésors ! Ces deux routiers, dans leur département, couraient les lotos du samedi soir, un loisir-détente qui les coupait une fois par semaine de la T.P.E. toussoiseuse qu'ils avaient montée. Les comptes étaient juste à l'équilibre, au sacrifice de ne pas se voir la semaine et d'enquiller des heures interminables de boulot : dépannage et changement de serrures pour David, compta et secrétariat pour Mallory. La serrurerie n'avait pourtant pas été la profession d'élection de David, son gabarit d'athlète le prédestinait à 17 ans à une carrière de handballeur pro. Hélas pour lui, il embarqua dans le train des petits prodiges dont la carrière s'écroule à la suite d'une blessure irréversible. Rupture du talon d'Achille. David remarquerait, mais ne retrouverait plus l'élasticité de

son tendon pour des sauts de compétition. Ce beau bébé n'avait plus qu'à rafistoler les serrures, comme le lui avait appris son père.

— Excusez-moi, ça vous dérange si je m'installe à votre table ? La salle est blindée, et je crois que je vais tourner en rond longtemps avec mon plateau avant qu'une table ne se libère, demanda gêné David.

— Faites donc, aucun problème, j'allais partir, lui répondit Gaspard.

— Vous n'avez pas encore touché à vos viennoiseries, laissez tomber, je vais m'asseoir ailleurs.

Gaspard comprit sa maladresse et tenta de se rattraper :

— J'insiste, venez vous asseoir, c'est triste de manger seul, s'ouvrit-il.

Cette volte-face ne déplut pas à David malgré son sentiment de forcer la main à ce solitaire, il n'était pas fâché d'allonger lourdement ses longues jambes sous la table :

— C'est la chasse aux trésors de ce soir qui bonde la salle, vous croyez pas qu'ils ont fait de la surréservation ? C'est encore plus fréquenté que l'année dernière, dit David pour nouer le contact.

Gaspard se beurrerait une tartine, avec un œil clos et l'autre à demi ouvert :

— V's'étiez là l'année dernière ?

David enleva son bonnet qu'il posa à côté de sa tasse, il avait un cheveu blond plus doux et terne que celui de Gaspard :

— Bien là, ils savent qui on est ma femme et moi, on a déniché les trois plus gros lots de l'édition précédente.

— Ah ? Vous êtes donc les têtes de série de la chasse aux trésors, bravo, affecta Gaspard.

— Merci, prit pour argent comptant David, la majorité des participants s'engage avec trop d'impréparation pour nous causer des difficultés, on profite donc encore de cet effet d'aubaine, peut-être que ce sera plus dur à l'avenir.

— Si le niveau moyen des candidats égale le mien, vous êtes en effet tranquille.

— Vous n'allez pas me dire que vous avez payé deux cents euros pour le plaisir de les perdre ?

— Faut poser la question à ma moitié, j'ai été embarqué dans cette histoire, et ça m'emballe moyen pour ne rien vous cacher.

— Moi, je suis serrurier à Gravelines, j'abats des journées de dix heures et mon ange en a marre de me voir me tuer à la tâche, elle voudrait que je ralentisse, elle voudrait qu'on passe plus de temps ensemble. Alors, quand on a appris que cette année le gros lot serait un bois de deux hectares, on s'est dit qu'il serait génial de construire un complexe de gîtes-cabanes dans les arbres ! On veut se reconverter, changer de vie.

— Beau projet, le félicita Gaspard, guère enclin à tenir le crachoir.

David, d'un naturel bavard, ne vit pas que Gaspard comptait limiter la parlote au beau temps et au charme du site castral, il se livra sur ses rêves de promoteur en tourisme vert :

— Mon ange veut au moins dix cabanes pour rentabiliser l'opération de notre structure hôtelière de plein air, moi je suis d'avis d'y aller mollo. Commencer par cinq cabanes, c'est déjà pas mal pour voir si ça prend, qu'en pensez-vous ?

— Plus sage en effet, mais tout dépendra de votre business plan; il vous faudra des essences d'arbres adaptées pour construire vos cabanes, le comte ne vous offrira pas une haute futaie, ne rêvez pas.

— Tout est pensé, j'ai des alternatives à tous les obstacles. Dans le cas où je ne trouverais pas de bons chênes ou de bons hêtres en support, je bâtirai sur pilotis avec poutres de soutènement.

Gaspard s'étonna de la résolution de ce Nordiste au discours franc qui transpirait la compétence. Il ne put toutefois se retenir de le mettre en garde ou du moins de tempérer son optimisme :

— Très futé je vois, mais... excusez-moi d'avoir à vous le dire avec ces mots abrupts... ce premier lot est, il me semble, une arnaque, vous risquez d'avoir toutes les peines de monde à bâtir votre beau projet au milieu des bois.

David faillit avaler de travers sa tasse de café :

— Pourquoi ça ? Qu'en savez-vous ?

— Je suis bien renseigné. Votre parcelle ne sera pas commode d'accès, se montra catégorique Gaspard. Et l'accessibilité en matière de tourisme c'est primordial. Je ne serais pas étonné que vous ayez même à le tracer ou à le défricher cet accès.

— Qu'est-ce que vous racontez là, vous en savez quoi ? le regardait bizarrement David.

— Le comte de Faillime lui-même me l'a dit hier soir.

— Le comte ? Vous avez vos entrées dans ce château ?

— Je suis en cour à Ilandry, ce comte m'a pris en affection dès mon arrivée; ce n'est pas réciproque je tiens à vous le dire. J'ai dîné hier soir avec le comte, bu aussi un rhum dans ses appartements privés, je ne vous raconte pas d'histoire même si ça vous paraît difficile à croire.

— Mais vous êtes qui pour manger à la table du comte ?

— Un ci-devant noble, comme le comte.

— Un quoi ?

— Un ancien noble si vous préférez.

— Je descends des La Rochejaquelein.

— De qui ? demanda David qui regardait Gaspard avec des yeux d'incompréhension comme s'il lui parlait dans une langue étrangère.

— Vous ne connaissez pas grand-chose en lignage je vois, essaya de plaisanter Gaspard.

L'effet de sa sortie fut inverse à la réaction attendue. David recula sa chaise, prit d'un soudain raidissement :

— Suis-je bête, s'offusqua calmement David, le vieux et indéboulonnable préjugé sur les gens du Nord, j'avais oublié qu'au sud de la Loire on prenait tous les Nordistes pour des débiles d'ouvriers abrutis d'alcool, que leurs loisirs préférés avaient de grandes chances d'osciller entre dévaler la pente d'un terril sans neige et le carnaval de Dunkerque. Nous dormons tous dans des coronas et mangeons du maroilles matin, midi et soir.

David outragé, allait se lever pour partir, Gaspard écarquilla les yeux :

— Si j'avais imaginé que vous réagiriez ainsi. À vous écouter, je suis le père de ces stéréotypes discriminants. Restons dans ce registre puisque vous semblez y être réceptif : aux antipodes, on dit aussi des Nordistes qu'ils ont grand cœur, et que lorsque saint Martin coupe en deux son manteau pour en donner une moitié à un pauvre, le Nordiste, lui, le donne en entier.

David ne s'attendait pas à pareille réponse, il réalisa qu'il avait surréagi :

— On dit aussi des choses sympas sur nous, ça arrive, reconnut David d'une voix distante.

— C'est sincère, je le suis d'autant plus que je n'ai pas votre cœur; au sud de la Loire il est plus lourd et sec que le vôtre, je vous envie.

David se calma, touché manifestement par ce compliment qu'il avait arraché par l'aveu involontaire de son complexe social. Il rapprocha sa chaise :

— J'habite pas un coron, mais à côté d'une centrale nucléaire; quand on échappe au terril, on inhale la fumée blanche. C'est moins facile de bien vivre dans le Nord que par ici, dit-il avec autodérision.

Ouf ! son hôte de table avait de l'humour, ce qui de prime abord n'avait pas sauté aux yeux de Gaspard.

— Est-il préférable de vivre en limite immédiate d'une centrale ou d'avoir trois centrales dans un rayon de moins de 200 km ? Discutez-en avec un Tourangeau pour vous consoler, lui proposa Gaspard.

— Si je gagne la parcelle, le comte sera dans l'obligation de prévoir une servitude de passage, c'est la loi.

— Et vous allez contraindre votre future clientèle à traîner ses valises sur un chemin forestier que vous aurez à rendre praticable toute l'année ? Bon courage à vous et vos clients aventureux, qui ne seront pas pressés de revenir à ce train-là. Je ne vous ai pas tout dit, figurez-vous que la dernière tempête a mis sens dessus dessous ses taillis et déraciné des arbres : c'est une autre confidence du comte entre la poire et le fromage. Le chanceux gagnant aura aussi le droit de bûcheronner ou de payer la coupe claire.

— Je tronçonnerai, rien ne me résiste, le bois de chauffage se revend bien. Je suis un manuel aguerri dans l'âme et le corps, et mes savoirs ne s'arrêtent pas là, je vais gagner cette édition, et comme votre... qui déjà ?

— Saint Martin, mâchonna Gaspard une tartine à la bouche.

— Comme saint Martin... je vous tends la main pour faire équipe, vous acceptez ?

— Vous ne me tendez pas la main comme saint Martin, vous me tendez la main fraternelle d'un Nordiste, assumez qui vous êtes, sourit Gaspard.

Gaspard se leva, son plateau dans les mains :

— C'est gentil de votre part. Je ne doute pas que cette nuit vous serez un candidat sérieux, en lice pour rafler la mise. Je vous remets en garde, cette parcelle sera une source d'emmerdes pour le gagnant. Quant à votre proposition de faire équipe, ce n'est pas une très bonne idée, imaginez si mon cœur sec venait à vous faire de l'ombre, à vous contester la découverte des trésors de valeur, j'ai pas envie de recevoir un pain de votre paluche, déclina Gaspard.

David le regarda partir, soufflé par ce qu'il vécut comme un camouflet. Qui était ce gars à la prétendue parenté aristocratique, avec ce ton de monsieur Je-sais-tout, qui le mettait en garde contre le gros lot de ce soir ?

Il n'avait pas dix ans, et pouvait très bien tout seul peser le pour et le contre d'avoir à exploiter une parcelle de forêt. Le chaud-froid suspect de cet aristo autodéclaré, qui compliquait ses mots, ne lui revenait pas - « Communément, pensait-il, les aristocrates circulent en survêtement et baskets, c'est bien connu ! »

Son plateau débarrassé, Gaspard hésita à revenir à la chambre réveiller Élise. Neuf heures, c'était encore trop de bonheur pour qu'elle soit de bonne humeur. Comme il faisait aussi beau qu'hier, il irait courir dans les allées du domaine. En refaisant son lacet de chaussure, il vit au niveau des communs du château une noria d'intermittents du spectacle - machinistes, ingénieurs du son – charger, à l'arrière d'estafettes tout-terrain, un impressionnant matériel de scène et d'animation de spectacle.

Sous ses dehors « vieille France », le comte avait compris l'engouement des générations d'aujourd'hui pour l'aventure spectacle. Cette soif égotique des jeunes adultes pour les loisirs récréatifs dans lesquels l'individu ne serait plus cet anonyme fade à qui on interdit le statut de héros comme on l'avait longtemps fait. Ça lui coûtait de l'admettre, mais le comte le surprenait à pouvoir

faire aussi aisément le pont entre les deux univers antagonistes de son esprit : chez lui, l'exaltation du royalisme composait avec une intuition redoutable des affaires commerciales.

Sa séance de course à pied fut sans plaisir, il avait sans cesse l'impression de déranger ces professionnels du spectacle en transit. Tantôt, il avait à se ranger pour laisser passer l'acheminement de matériel, tantôt il trouvait barré un chemin pour cause de chasse aux trésors. Il en eut vite marre, il rentra à la chambre.

Élise était sur la terrasse, à l'abri du soleil sous son large chapeau de paille à larges bords, elle écoutait le gazouillis des oiseaux et regardait le vol des premières abeilles.

— Ah ! malin, tu t'es commandé un service en chambre ? Tu as bien fait, c'était infernal au restaurant, il y avait un monde, lui dit Gaspard en l'embrassant.

— Crois-tu, intuition féminine. C'était bien ta course ?

— Bof, pas fameux, tu verrais le chantier dehors; je zigzaguais entre les colonnes d'une fourmilière, c'est une grosse logistique la chasse aux trésors du comte.

— Eh oui, c'est la bonne année pour tenter l'expérience, ce sera moins drôle si l'événement grossit encore plus l'année prochaine, il ne compte pas s'arrêter là nous a-t-il dit.

— Le château déborde déjà à tous les étages, j'ai cru ce matin que j'allais renoncer à mon petit-déjeuner, comment fera-t-il pour ne pas asphyxier son château si l'année prochaine il voit encore plus grand ?

— Pas notre affaire Gaspard. Cet après-midi, j'ai réservé manucure et massage, je me suis dit qu'il ne servait à rien de te compter.

— Impeccable, j'irai faire la sieste pendant ce temps-là. T'es-tu seulement aperçue que je n'avais pas dormi dans le lit pour ne pas te réveiller ?

— À ce genre d'attention que je reconnais mon cher et tendre. Pour t'exprimer ma gratitude, je te laisse à ton programme cet après-midi; tu m'accompagneras en revanche à la bibliothèque du comte demain ?

— De qui ? Connais pas. On est d'accord que ce séjour est mon cadeau d'anniversaire ?

— On est d'accord, se retint de rire Élise qui le voyait entrer dans son numéro de persécuté.

— Serait-ce trop te demander que tu t'en tiennes au contrat tacite qu'on avait passé : un dîner avec le comte et point barre, je ne veux plus entendre parler de lui de la fin du séjour. Mon cadeau d'anniversaire me doit bien ça ?

— Ce n'est jamais que sa bibliothèque, le comte n'y sera pas; sa sœur m'a dit qu'il s'octroyait que deux moments dans l'année pour la fréquenter, t'es pas curieux de savoir ce qu'elle renferme ? se risqua d'insister Élise.

— Des livres délirants de sociétés secrètes, révisionnistes et conspirationnistes, à l'image de leur proprio, trancha Gaspard. Cette bibliothèque et sa sorcière de sœur me foutent le cafard, je me décommande, j'en ai fait assez comme ça pour te faire plaisir !

— Ne dis pas ça d'elle, j'ai parlé avec Sylvine, elle est cool.

— Dans un film d'horreur, elle n'aurait pas besoin de déguisement, ça c'est cool pour elle.

— Pas le physique Gaspard.

— Pas le physique, pas le physique, ne me chauffe pas si tu ne veux pas que je sois cynique !

— Va donc plonger une tête dans la piscine, parce qu'en matière de délire, tu vas bientôt rejoindre le comte, ne me dis pas que tu as mal mangé hier soir !

— Là-dessus OK, mais cher payé avec le digestif !

— Va donc nager Gaspard...

Élise s'interrompit en voyant Gaspard, qui cramait au soleil, tirer à soi l'ombre du parasol ; seulement, il découvrit la toile du visage d'Élise.

— Pourquoi touches-tu au parasol ? c'est malin je n'ai plus mon ombre, il était bien en place avant que t'y touches !

— Tu portes un chapeau, doublé d'un parasol, je te fais venir un barnum pour de l'écran total ? lui répondit Gaspard.

— Gaspard, remets mon parasol en place, please !

Entre avoir la tête toute la matinée et céder au caprice d'Élise, Gaspard choisit la première option. Mauvaise pioche : le fût du parasol, qu'il extrayait de l'orifice central de la table, s'écroula de tout son poids sur la clôture, il avait essayé de le rattraper, mais la corolle du parasol avait réagi comme le plateau d'un trébuchet qui bascule sous le poids du laiton.

— Rattrape-le avant qu'il ne termine dans la piscine Gaspard !

Le parasol, à cheval sur la clôture, tout près de faire le plongeon, fut récupéré *in extremis*. Gaspard et Élise s'embrouillèrent une nouvelle fois : « T'avais pas à y toucher, tu n'es qu'un brise-fer ! » « Et toi ? une princesse Sarah ! Je veux un cheval daddy ! » « T'as pas plus relevé dans ton escarcelle à répliques ? le cul-de-basse-fosse des tacles ! » « ton parasol ?! le summum du caprice frivole ! » Les noms d'oiseaux d'un couple en symbiose volèrent quelques minutes puis, sur les matelas flottants de la piscine de l'hôtel, ils finirent par passer à autre chose.

— Tu me conseilles d'aller courir où Gaspard ? j'irais bien me défouler, le programme bibliothèque et massage va m'encroûter.

— Nulle part, partout c'est le bazar, va voir derrière les terrasses du château : que des éléments d'échafaudage éparpillés en tas qu'ils baladent sans arrêt, tu vas te faire suer, le bon horaire c'était sept heures.

— Tu te rends compte, ça veut dire qu'ils montent une scène pour ça, génial ! si la chasse aux trésors est un ratage, je mange mon chapeau !

— Fais pas ça, tu vas manquer d'ombre.

Élise grinça des dents :

— Marrant !

— Merci chérie, tu sonnes si t'en veux une autre.

Ils déjeunerent en décalé comme à leur habitude; Gaspard alla se recoucher pour refaire sa nuit, Élise se rendit au petit salon de massage de l'hôtel.

Le petit salon de massage et de relaxation avait été aménagé dans le vieux pigeonnier d'Ilandry, tout à proximité du grand portail de l'enceinte du château.

Un rendez-vous précédait le sien, Élise était invitée à patienter avec un thé à l'espace détente.

L'esthéticienne était en train de s'excuser pour le contretemps que subissait sa cliente sur la table de massage. Cette cliente devait attendre, sous sa serviette, qu'elle revînt avec la bonne huile de massage ; sa collègue avait mal noté la référence, elle devait rapidement retourner à l'hôtel pour retirer la bonne commande.

— Ouais David, je vais être plus longue que prévu, la masseuse n'a pas bien lu le bon de commande, gentille, mais gourdasse ! On se trompe nous dans nos commandes !? Elle est retournée à

l'hôtel chercher la bonne huile. Et puis lente, amortie avec ça, on a envie de lui sortir à deux mains les mots de sa grosse bouche... Mais... non... je m'énerve pas, j'aimerais qu'on lise bien l'huile que je commande ! c'est un monde ! c'est du quatre étoiles ou un bouge ici mon ange !? T'es pas d'accord ? (*un temps*) Une huile de massage c'est une huile de massage, tu crois ça toi ? Désolé non, mon ange, tu veux que je sois visqueuse en rentrant et que je pue l'huile d'olive ? L'argan, ça n'en est pas ? oui merci je sais, mais l'effet est le même, j'ai demandé bois de santal, pas huile d'argan. (*Un temps*) J'aime pas choir c'est comme ça, oui... oui... oui... ah ?... OK. Allons-y, bonne idée mon ange, checkons l'équipement de ce soir, ça m'occupera. Commence, je t'écoute... on a... rangers, on a... on a...OK... Rangement E panier 15 David, non ! je suis sûre de moi... On verra tout à l'heure, mais je les ai pris, pas de souci à se faire, c'est bon pour toi ? Bisous.

Malory raccrocha et soupira d'impatience sur sa table de massage. « Mais qu'est-ce qu'elle fout ! J'aurais dû faire la course à sa place », se disait-elle à elle-même.

— Excusez-moi de vous déranger madame, mais je vous entendais parler d'équipement ? C'est pour la chasse aux trésors de ce soir ? se manifesta Élise qui n'avait pas lu une ligne de son magazine.

Malory, volubile, un cran plus nerveuse qu'Élise, tourna sa tête vers l'espace détente, elle n'avait pas fait attention à sa présence :

— Euh... oui, vous m'avez appelé « madame », ça me déprime, j'ai 26 ans et vous n'en avez guère plus, moi c'est Malory.

— Vous me flattez, je suis plus vieille que vous.

— Tu participes à la chasse aux trésors de ce soir ? se détendit un peu Malory.

Élise reposa sa tasse dans sa coupelle, rangea les magazines et s'avança vers Malory pour mieux l'entendre :

— C'est ça, et quand je vous entendais parler de chaussures montantes, de carte IGN, de lampe torche, je rapportais votre équipement au mien et je me dis qu'il y a comme un problème.

— Tu n'as pas bien lu les conditions générales de vente je parie ?

— Si, euh... enfin ...p'tre pas tout, survêtement, baskets, manteau, ça convient ?

— Tout dépend de tes ambitions dans le jeu, tu t'appelles ?

— Élise.

— Malory, enchantée. L'année dernière, c'était pareil, on avait au moins les trois quarts des participants sous-équipés.

— Ils ne fournissent rien du tout ? Hier, je faisais du cheval avec la guide du château, c'est gonflé, elle aurait pu me le dire qu'il y avait un minimum de matériel requis, mince ! s'exaspérait Élise.

— Alors ils te fournissent ce qu'ils appellent « le kit de l'explorateur », insuffisant si tu veux mon avis pour être performant. Dedans, tu trouveras une lampe torche qui n'éclaire pas à plus d'un mètre devant soi, une boussole *Kinder* surprise et une carte IGN, mais pas l'échelle la plus utile pour ce genre de surface, il faut de la 1/125000, qui sert à faire des recoupements avec la leur, à localiser avec précision les repères topographiques comme les lieux remarquables, les talus, les petites dépressions de terrain etc...

— Sur le net, je peux en télécharger une..., protesta Élise.

— Interdit par le règlement, on dépose nos téléphones sur zone dans un coffre.

— Mais ce n'est pas équitable si des gens ont un équipement plus sophistiqué que d'autres ?

— Les CGV Élise, tu n'as pas dû bien les lire ou les passer trop vite. Il est laissé à chacun la liberté d'emporter des cartes IGN pliables à toutes les échelles. De bonnes grolles, une lampe torche

professionnelle, font la différence entre les candidats vraiment équipés et les autres réduits au rôle de figurants.

Malory appuya sa tête contre sa main et remonta sa serviette de bain pour ne pas avoir froid.

— C'est si pénalisant de ne pas avoir tout l'équipement ? se désolait Élise.

— L'année dernière, avec David, on a beaucoup gagné parce qu'on était bien préparés. Le sud-ouest de l'espace de jeu se compose d'une tourbière et d'étangs, c'est très humide, faut bien regarder où tu marches dans les eaux boueuses, et, à moins d'aimer macérer dans l'humidité tu ne t'y aventures pas sans un bon équipement. L'ironie, c'est que les plus beaux lots s'y nichent, ce ne serait pas drôle sinon !

— Les eaux boueuses ?

— Les berges d'étangs, oui ; les chemins dans la tourbière sont boueux, on n'en est pas à sonder au scaphandre les étangs, mais c'est dur, vachement dur de trouver leurs trésors. Ils existent, on reçoit des indices, mais clairement leur but ce n'est pas de nous aider à les trouver, c'est un business rodé comme la machine à pince de la fête foraine.

— Alors moi... sans équipement avancé...

— Peu de chances, adieu « *veaux, vaches, cochons !* »

— Bah merci Malory, je tombe de haut, l'important ...

— C'est de gagner en effet. Console-toi, des lots plus standard sont cachés dans les zones accessibles, mais si tu les trouves, tu sauteras pas au plafond, crois-moi.

La porte automatique laissa passer un rafraîchissant courant d'air, la masseuse revenait de l'hôtel avec un sac de lotions et d'huiles de massage.

— J'ai été longue ? Je vous présente une nouvelle fois mes excuses.

— Pensez donc, on discutait avec mademoiselle, lui répondit Malory qui, allongée sur le ventre, dégageait ses longs cheveux bruns de sa nuque.

Élise remercia Malory puis retourna à l'espace détente pour attendre son tour. Dans sa réflexion, elle pensait que Gaspard la maudirait de ne pas avoir été assez vigilante sur les CGV.

Mais non, se ravisa-t-elle, Gaspard se fichait bien des lots, il avait même dit qu'il aurait vite sa dose. C'est elle qui aurait bien voulu défendre ses chances.

Tout le temps de sa séance de massage, Élise se tracassa avec cette chasse aux trésors : pourquoi n'avait-elle pas simplement pris la formule pension complète, l'option du jeu dans leur séjour était-elle vraiment indispensable ? Dès lors qu'on n'avait pas l'équipement adapté, cette jeune femme avait assez appuyé sur ça, chasser les trésors de valeur relevait de la mission impossible. Gaspard avait raison. On ne l'y reprendrait plus.

L'onduleux va-et-vient de la masseuse la transporta vers d'autres pensées : elle trouvait sympa d'avoir reçu la mission d'évaluer l'état des livres du comte, cela lui rappellerait l'École nationale des chartes, la nostalgie de ses rêves d'archiviste, mais de regrets elle n'en avait plus.

## V

— Gaspard qu'est-ce que tu glandes encore ? Il est 17 h, tu l'as rattrapée trois fois ta nuit ! La réunion du briefing va commencer... où ?... Au restaurant, t'as pas de tête !

Gaspard s'était changé, sa chemise à fleurs se mariait avec la saison.

Dans le restaurant changé provisoirement en salle de conférence, des chaises au fond restaient libres, mais ils ne voyaient rien... c'était plein de monde.

Sortis de la réunion, Gaspard ramena ses mèches, Élise ne disait rien. Élise sentait la peau de ses mains comme un petit chiot en se demandant si l'argan n'avait pas été un mauvais choix :

— T'aimes bien l'argan Gaspard ? lui demanda-t-elle en plein doute.

— Pas ouf, huma Gaspard.

— Ouais... pas ouf du tout, je vais faire une douche avant qu'on y aille...

— Je n'ai rien compris Élise à leur jeu, c'est trop complexe. Le bon point c'est qu'ils nous préparent un buffet soigné et qu'ils fournissent des kits d'exploration, cool.

— Cool, lui répondit sans conviction Élise.

— Tu as compris toi la phase II, durant laquelle on devra se rapprocher d'une tour pour entendre un message diffusé par haut-parleurs ?

— Nan, j'ai décroché du jeu, se décourageait Élise.

— Pas toi Élise ! tu me déçois, simula un Gaspard guère mécontent de voir sa compagne se mollir. Faut avoir sur soi des vêtements chauds, ont-ils insisté, on a pris des pulls ? la relança Gaspard pour faire croire à son regain de motivation.

— J'ai pris des pulls, ânonna Élise.

L'heure du départ avait été fixée à 19 h. Des voiturettes cahotantes convoaient les quatre-vingts participants au camp de base de la chasse aux trésors.

Le temps était de la partie, il ne pleuvrait pas ce soir, la température ne baisserait pas au-dessous de dix degrés.

Le camp de base s'était établi en lisière de la grande zone de jeu, tout près des portes de la clôture barbelée du domaine.

Au pied de la scène, le buffet gastronomique et son petit apéritif étaient appréciés des participants.

Élise faisait ce qu'elle pouvait pour se remettre dans le coup, cependant cette Malory lui avait inoculé le virus d'une frustration sourde qui s'attaquait à son énergie de compétitrice... Quelle fourberie de ne pas mettre tous les candidats sur un pied d'égalité au motif que les CGV devaient être lues ! Sérieusement, qui à l'achat des billets d'un jeu consacrait du temps à déchiffrer avec une loupe les traîtrises des CGV ?

La démarche n'était pas honnête, indigne d'un comte attaché aux valeurs aristocratiques; la probité en tout état de cause, ne l'étouffait pas, bravo le code d'honneur.

Pas de doute, Gaspard allait tirer argument de tout ça pour écarter « la plaisanterie », elle était très déçue.

Dans un train régulier de rotations, les aventuriers de la chasse étaient déposés par grappes sur le camp de base. La taille de la scène, ses rampes, ses lumières, frappa les La Rochejaquelein.

Sans parler de ce petit carré d'animateurs de webradios locales, de chaînes de youtubeurs naissantes et de journalistes locaux qui donnaient l'illusion que la chasse aux trésors du comte était un événement de renommée nationale.

Tout était pensé et redoutablement organisé. Madame Naudin veillait au feu de toutes les tâches; on voyait à l'œuvre son ubiquité : un coup elle était au buffet pour reprendre un serveur gauche qui n'avait pas disposé certains plats aux endroits indiqués, un autre au stand de distribution des kits pour s'assurer que tout le monde en aurait un.

— Pas mal du tout en fait, tu vois Élise, je me mets progressivement dans l'ambiance, moi j'ai besoin d'être à l'heure H pour me mettre dans le bain, dit Gaspard sur un ton libéré.

Une programmation musicale testostéronée rebattait les oreilles du camp. L'animateur officiel de la chasse aux trésors faisait monter la tension en égrenant le décompte toutes les quinze minutes.

Pour l'heure, les candidats se ravitaillaient au buffet, Gaspard s'adonnait sans vergogne au jeu du pique-assiette qui déploie ses bras pour piocher dans les délices de la table.

— Je reviens Gaspard, je vais retirer nos kits, l'informa Élise.

— Pas de problème, lui répondit-il la bouche pleine, une coupe à la main.

Dix minutes plus tard, Élise revint avec deux sacs en papier recyclé :

— V'là le tien.

Gaspard s'essuya les mains et déballa le contenu sur une table. Il retira du sac une petite lampe torche qu'il trouva bien légère, une petite boussole en plastique, une carte IGN et deux petites bouteilles d'eau.

— Maignolet l'équipement, jugea-t-il.

Gaspard manipula la lampe torche, la soupesa... dubitatif :

— C'est quoi cette merde ! regarde, elle n'éclaire qu'une fois sur deux !

— La mienne marche, relativisa Élise.

— La tienne marche, mais n'éclaire rien, ce sont des gadgets qu'ils nous ont refilés. Je vais en changer et dire deux mots à madame Naudin. Regarde, j'en vois qu'ont eu des lampes torches de compétition, ce n'est pas normal.

— Pas la peine Gaspard, on composera avec, on s'en fiche, on est là pour s'amuser.

— Ah non ! J'y suis Élise, je veux jouer avec les mêmes chances que les autres ! Au nom de quoi on partirait avec des pénalités ! se métamorphosait Gaspard contre toute attente. Ne t'inquiète pas, je m'en occupe, ferma la discussion Gaspard.

— Gaspard...

— Quoi ? lui demanda-t-il en se retournant alors que son pas décidé l'entraînait vers l'avant-scène.

— Bah... je ne t'ai pas tout dit, s'aplatissait Élise.

— Explique-toi, ne prends pas cette tête, ce n'est pas grave, lui dit-il.

Élise baissa les yeux :

— Je n'ai pas bien lu les CGV.

— Les CGV ?... Ah, les conditions générales de vente, tu as découvert un os ?

— Pas moi, j'ai rencontré une fille au salon de massage qu'était là l'année dernière, le genre super woman qui calcule tout, Elle m'a mis au courant de la médiocre qualité du kit, je n'ai pas osé te le dire.

Ceux qui ont des bonnes lampes et des grosses chaussures ont épluché les clauses du jeu, ce que je n'ai pas fait. D'après cette fille, sans un bon équipement, tu ne t'aventures pas dans les zones reculées du terrain de jeu vu qu'on y marche dans la boue. Je te le donne en mille : les lots importants s'y trouvent, comme ça, des figurants comme nous n'ont même pas un commencement de chance de les trouver.

— L'enfarineur ! Je ne suis pas surpris en vérité. Ne t'en veux pas, j'aurais pu les lire aussi. On a eu la flemme, on n'est pas les seuls à ne pas avoir tout compris a priori, doit-on s'attendre à voir des gens portés des casques à vision nocturne tant qu'on y est ?

— Ça, t'as pas le droit, les CGV détaillaient le matériel autorisé, il aurait fallu tout lire. Vrai, tu ne m'en veux pas ?

— Vrai, on n'est pas là pour se prendre la tête. Chasser le trésor, écouter le brame du cerf, admirer le clair de lune ou juste marcher dans les bois la nuit, c'est du pareil au même, on passe un bon moment ensemble.

Et il l'embrassa sur le front.

— Je vais quand même faire changer cette daube à piles, ce sera toujours mieux que rien, tu m'attends ? demanda Gaspard.

— OK, on se retrouve ici, je vais de mon côté réclamer deux bouteilles supplémentaires par précaution au stand des boissons.

Au stand des boissons, Élise retomba sur Malory, elle avait cherché à l'éviter, mais cette brune à queue de cheval la repéra toute de suite dans la masse :

— Comme on se retrouve, tu as retiré ton kit ?

Élise faisait la tête et ne masquait pas son indifférence pour le jeu depuis que Malory l'avait instruite sur ses dessous mesquins.

— Fais pas cette tête, j'en ai parlé à David, je crois que j'ai une solution pour toi. Mon David conduit une caverne d'Ali Baba, son utilitaire est un atelier ambulancier. Ses sœurs et frères auraient dû être de la partie, mais ils préféreraient la cousinade qu'ils font tous les ans du côté de sa mère. Par conséquent, on peut te prêter leurs affaires qui sont en dépôt dans notre coffre; pas de gêne à avoir ce sont un peu les nôtres, qu'en dis-tu ? si ça peut te redonner le sourire... ton prénom c'est bien Élise ?

Élise lui prit les mains pour la remercier; Malory lui sourit, heureuse de lui faire plaisir :

— On peut aussi faire équipe un bout tu sais ? Mais je te préviens notre générosité s'arrête au gain. On ne partagera pas et quand on sera sur la piste de la parcelle forestière, on roulera pour nous.

— C'est super sympa, mais tu sais, je ne suis pas toute seule, j'ai mon compagnon qu'est venu avec moi.

— Ah !? On en a deux à chausser, tant pis, ce sera deux fois plus cher, plaisanta Malory.

Elle reprit : pour toi c'est bon, quelle pointure ton compagnon ? pour les gants, S, L, XL ?

— 45 et XL Malory

— OK, des mensurations courantes dans la fratrie de David, il va aller vous chercher ça, on a encore du temps devant nous, l'animateur n'a pas encore fait son show, il va déblatérer facile encore trois quarts d'heure : le bilan de l'édition précédente, le rappel des règles de sécurité et blablabla. Bon, on se fixe rendez-vous ici dans une demi-heure; il va y aller en courant, ça lui fera son échauffement.

— Merci Malory t'es une perle, c'est rare de tomber sur des gens comme toi.

— Le cœur des gens du Nord, la maison est toujours ouverte chez nous, des fois je ne suis plus trop sûre qu'elle m'appartienne, comme la fois où l'amie que j'hébergeais avait préparé le repas à notre place

— Et laisse-moi deviner, elle a aussi dormi dans ton lit ? plaisanta Élise ?

— Non, dommage, cela ne m'aurait pas déplu, se mit à rire Malory.

Quand Élise revint retrouver Gaspard à leur table, une joie radieuse illuminait ses joues rebondies de séductrice, cela surprit Gaspard :

— Tu vas beaucoup mieux on dirait Élise. J'ai fait changer la lampe torche, maintenant elle marche, mais je ne percerai pas la nuit avec.

— Ah ça oui je vais mieux, on va avoir du matos de pros comme les meilleurs ! On peut leur rendre leur quincaillerie !

— Super, comment t'as fait ton coup ? s'interrogeait Gaspard en prenant une lampée d'eau à la bouteille.

— La fille du salon de massage dont je t'ai parlé, je l'ai revue aux boissons, elle va nous prêter tout ce qu'il nous faut, elle est très forte à ce qu'elle m'a dit.

Gaspard revissa son bouchon de bouteille :

— Bah cool, mais elle portait un barda en trop sur elle pour te proposer des équipements ? Comment peut-elle nous fournir ce dont on a besoin comme ça ? Tu viens de lui en faire la demande...

— Oui, oui, c'est que son mec est d'accord de faire l'aller-retour pour nous aider.

— Ah ? Très bien, cool, en effet, c'est juste un peu gênant ; pour qui on passe ?

— Pour des baltringues, éternua Élise en riant.

— On prendra leur adresse et on leur fera un cadeau de remerciement, tu crois pas ?

— Ouais, on fera ça Gaspard.

Les participants furent invités à se regrouper près de la scène. L'animateur en costume paillettes avait un faux air de monsieur Loyal. Toutes les deux minutes, il survendait l'événement. Des extraits musicaux d'*Eye of the Tiger* entrecoupaient ses hyperboles de camelot de foire.

Gaspard et Élise ne l'écoutaient pas, ils continuaient de papoter.

— Attention mesdames et messieurs ! Attention ! J'en arrive au rappel des règles de sécurité. Comme on ne badine pas avec l'amour, on ne badine pas non plus avec la sécurité !

Les tours de guet veilleront sur vous, n'oubliez pas qu'elles sont vos balises de détresse en cas de problème. S'il y a un guetteur là-haut, signalez-lui votre présence, il fera venir l'équipe médicale, s'il n'y a personne, les patrouilles vous repêcheront tôt ou tard, elles seront régulières. La zone est vaste, on vous l'a dit à la réunion de briefing, c'est pourquoi prenez vos précautions : si vous grimpez aux arbres, n'allez pas jusqu'à la cime, le règlement limite la hauteur des caches à deux mètres, alors n'allez pas vous cassez inutilement une jambe. Perso je suis nul en emplâtres, je ferai pas grand-chose pour vous.

L'excitation collective suscita un rire d'auditoire bon enfant. L'animateur poursuivit son discours en gesticulant à droite, à gauche, pour faire monter la fièvre de l'événement :

— On rigole, on rigole, mais je ne crois pas que monsieur Rabel, ici présent, abordera la nouvelle édition avec la même légèreté imprudente que l'année dernière.

Miracle, il ne semble pas nous en vouloir à mort puisque qu'il a décidé de rempiler. Que Dieu le garde de retomber dans la chausse-trappe qui lui a valu des blessures bénignes à l'édition 2011, mais des blessures quand même.

Et là, je veux redevenir sérieux, ne prenez pas le chemin de la tourbière et des étangs si vous ne vous en sentez pas capables. La sécurité du jeu patrouillera de temps à autre, mais elle ne remplacera jamais votre vigilance personnelle.

Je ne vous rappellerai pas ici la conduite à tenir face à un sanglier dont vous croiseriez la route, cela vous a été également expliqué tout à l'heure. Prenez du plaisir et couvrez-vous d'or, soyez attentifs au démarrage des différentes séquences du jeu pour ne pas vous faire prendre de vitesse. Dans quelques minutes, nous allons lancer le décompte final !

Élise guettait anxieuse le retour de sa nouvelle amie au stand de boissons, cependant que l'histrion de la scène faisait la liste des lots à trouver, histoire de mettre un peu de ses paillettes dans les yeux des joueurs.

— C'est elle et son compagnon Gaspard, viens !

Sur sa chaise, Gaspard vira de bord à 45 degrés, il reconnut tout de suite le Nordiste du matin.

Gros soupirs, il comprit alors que les ennuis ne faisaient que commencer, il n'existait donc nulle part où être tranquille, il était ce poissard contre lequel on aimait se coller. Bordel, il allait être l'obligé d'un mec qu'il avait envoyé paître au petit-déjeuner, il était mal.

Élise sauta dans les bras de Malory en remerciement de ce service salvateur qui allait leur permettre de concourir sans pénalité.

Gaspard ne se pressait pas pour rejoindre le groupe.

Élise se lança dans les présentations :

— Gaspard, mon mari.

David lui répondit :

— On se connaît déjà.

— Ah bon ? s'étonna Élise.

David détacha de son sac à dos les rangers qu'il avait attachés par les lacets aux poches latérales :

— Tiens, dit David en lançant une ranger à Gaspard, saint Martin te livre la première, le Nordiste te prête la deuxième. Notre dépannage ne t'oblige toujours pas à faire équipe.

— Comment ça ? s'en mêla Élise.

Gaspard ne savait pas quoi dire ni quoi faire avec les rangers, il prenait un air coupable en recoiffant ses cheveux en désordre. Élise était partie pour lui pourrir la tête :

— Tu ne m'as pas parlé de ça Gaspard, j'adore quand tu me fais des cachotteries ! lui reprocha Élise qui ne comprenait pas la fermeture d'esprit de son mari.

— Ton mari déplore son cœur sec, il considère qu'un Nordiste mérite une compagnie plus joyeuse que la sienne.

— Ah ouais ! je me propose de presser à deux mains ton petit cœur atrophié pour le regonfler, lui redonner du jus afin de le rendre plus tendre, qu'en penses-tu ?

— Je ne voulais pas m'imposer, se défendit Gaspard qui agitait ses bras, il s'est présenté comme le champion de l'année dernière, motivé pour gagner le premier lot, je ne voulais pas être un poids c'est tout, rétropédalait Gaspard.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire de cœur sec Gaspard ? On n'a aucune expérience de ce jeu, on ne comprend rien aux règles, notre intérêt est de faire équipe, statua Élise.

— Faire équipe, mais jusqu'à la dernière séquence du jeu. Pour le bois, c'est chacun pour soi, n'oublie pas, précisa Malory.

David ne souhaitait pas ajouter davantage de malaise chez Gaspard qui, par sa faute, avait des comptes à rendre à Élise, de sorte qu'il lui tendit sa main pour se réconcilier, Gaspard la lui serra pour passer à autre chose.

— Tout rentre dans l'ordre, faisons équipe à vos conditions, décréta Élise.

Le décompte se fit au son d'un tir de feux d'artifice. Les participants s'élançèrent d'une ligne de départ composée de pierres lumineuses.

Au signal de l'animateur, le contingent des participants se mit à courir vers une destination inconnue, se répandit en tous sens sur un terrain de parcours accidenté de trous, envahi de fougères, de ronces et de carex qui enlaçaient leurs feuilles aux pieds des candidats.

— Laissons-les se piquer dans les herbes coupantes et se tordre la cheville, il vaut mieux marcher que courir ici, on n'en est qu'au pistage à l'aveugle, il ne va rien se passer d'incroyable dans l'heure qui suit, se positionna David.

— Le pistage à l'aveugle, c'est la « chasse intuitive » dont ils ont parlé au briefing ? interrogea Élise.

— Affirmatif, une chasse sans indices, confirma Malory. On est livrés à nous-mêmes, toutes les balises qu'on trouvera au hasard de notre marche sont à relever; David en notera les coordonnées sur nos cartes, sur les vôtres aussi si vous n'y arrivez pas.

— Et si des petits malins planquent les balises qu'ils découvrent après leur passage ? titillait le groupe Gaspard

— T'as pas écouté Gaspard, les balises de couleur sont des petits poteaux en bois solidement ancrés dans le sol, ils ont bien prévenu que quiconque était surpris à en déterrer une ou plusieurs par les patrouilleurs et les vigies serait éliminé.

— Élise, on n'a plus rien à t'apprendre, la félicita Malory.

— Détrompe-toi Malory, j'ai compris les grandes lignes, pas le détail des phases, lui répondit-elle. Gaspard leva les yeux au ciel et, blasé, se régla sur le pas de son groupe.

— On va vous montrer comment faire un usage optimal de la lampe torche et prendre ensuite la direction du sous-bois, décida David.

David posa son sac à dos à terre et expliqua les fonctionnalités basiques de la lampe torche. Capable de projeter son faisceau de lumière à 350 mètres, le réflecteur avait aussi la faculté de changer de couleur :

— Si on passe au vert, professa David, c'est qu'on demande au groupe de se réunifier, OK pour vous ? Un clignotement de trois signaux lumineux c'est qu'on a trouvé quelque chose... simple, efficace.

Tout le monde était d'accord, on reprit la marche vers le sous-bois, il était à vue à une centaine de mètres environ. David marchait avec Élise à quelques mètres en arrière de Gaspard et Malory, il lui posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis ce matin :

— Élise, Gaspard est vraiment apparenté à une grande famille noble ? La Rochejaquelein m'a-t-il dit ?

— Prends-moi pour un menteur, j'entends tout David.

— Je vérifie auprès d'une source fiable, lui dit-il.

— Regarde donc où tu marches Gaspard !... Oui... il ne t'a pas menti.

— Et vous avez mangé avec le comte aussi hier soir ?

— Absolument, délicieux repas, compagnie dispensable en revanche.

— C'est qui les La Rochejaquelein, jamais entendu parlé ? insista-t-il.

— David, je ne vais pas pouvoir et chasser les trésors et te narrer les hauts faits des La Rochejaquelein. Demain si tu veux...

— Non, non, t'embête pas, je ferai une recherche *Wikipédia*, dit-il en secouant la tête.

- Retiens malgré tout que Henri de La Rochejaquelein a été sous la Révolution l'un des grands chefs de l'Armée catholique, un héros de guerre, mort au combat pour le roi et la contre-Révolution.
- Connais pas trop la période, l'histoire n'est pas mon fort.
- Alors arrêtons-nous là, je vais te perdre encore plus si je continue, estima Élise.

En lisière du sous-bois, David redonna des consignes aux La Rochejaquelein :

— L'année dernière, deux des quarante balises se trouvaient dans ce sous-bois, ce serait idiot de ne pas le fouiller avant que la phase des chaînes de balises commence.

— Chaîne de balises ? plissa les yeux Gaspard qui ne comprenait rien à rien.

— Chaîne de balises, tu ne comprends décidément pas grand-chose aux jeux d'exploration, se vengeait David.

Je vous rappelle que les balises appartiennent à cinq familles de couleur, huit par couleur. La première balise est toujours au sud-ouest de la chaîne et la dernière au nord-est. Par ordre croissant, on remonte la chaîne en direction du nord-est en comptant des intervalles de 200 mètres entre les balises, par ordre décroissant, on la descend par le sud-ouest en observant le même intervalle. Plus on découvre de balises avant le commencement de la phase II, moins ce sera dur ensuite de tomber sur la balise qui renseignera l'emplacement du palet à trésor, relisez le memento du kit.

— Cette deuxième phase du jeu fait intervenir la boussole, si tu t'orientes mal, logique, tu perds le fil de la chaîne, compléta Malory.

— Maillon par maillon donc. Faut juste croiser les doigts qu'à la phase II on annoncera au micro la ou les balises qu'on aura trouvée(s), ou qu'on n'ait pas beaucoup de balises à remonter ou descendre si j'ai tout compris ? reprenait Élise.

— Oui, c'est ça, mais les balises qui signalent un palet à trésor impliquent que tu ratisses en plus de tout ce qu'on a dit précédemment une zone de soixante mètres de rayon, tu prends la mesure du challenge ? faut donc s'économiser, conseilla Malory.

— Vous entendez ces bruits rauques et sourds ? demanda Gaspard.

— Faudrait être sourd pour ne pas les entendre Gaspard, lui répondit Élise.

— Ce sont des gens qui soufflent dans des cors de chasse, précisa à son tour Malory.

— Le règlement les y autorise, les informa David, concentré à dégager au sol les feuilles avec son bâton.

— Ils vont sonner du cor toute la nuit ? on va avoir les oreilles en choux-fleurs, se plaignit Gaspard.

— Non, c'est l'excitation des débuts, ils vont se lasser. En fin de nuit, ils sont beaucoup moins gaillards pour souffler dedans, crois-moi, le rassura David.

Le crépuscule reculait petit à petit pour laisser place à une nuit profonde qui hululait dans les bois.

Gaspard, en dilettante, remuait avec la pointe de son bâton la litière forestière; son intérêt pour le jeu s'effritait de nouveau.

Au bout d'un quart d'heure, dans ce sous-bois de jonquilles, de crocus mauves et de jacinthes digne de la *Belle aux bois dormants*, Malory releva la présence d'une balise orange dissimulée sous un fagot de bois, elle fit donc le signal lumineux convenu pour rappeler ses compagnons de jeu.

— Et d'une, bien joué Malo. Cachée sous un petit fagot de bois, les malins. C'est la trois de la chaîne orange, révéla David aux La Rochejaquelein qui admiraient l'œil de lynx de Malory.

La balise n°3 affleurait de quelques centimètres d'un discret et vulgaire amoncellement de bois tapissé de mousse.

— Partez en direction du sud-ouest pour la deux et nous on part vers le nord-est pour la quatre, on va pouvoir reconstituer la chaîne des balises orange, les encouragea David.

Selon Gaspard, mettre au jour ces chaînes de couleur prendrait des plombes ; ne serait-ce qu'un segment d'une chaîne, il y en avait pour la nuit. Et dire que deux autres phases de jeu suivaient. Qui avait inventé un truc pareil ? Et pour peu qu'on eût la déveine d'avoir repéré les mauvaises balises, d'être passé à côté de celles qui conduisent aux palets à trésor, toutes ces heures à fouiller les souches, à retourner les pierres, à balayer les feuilles... tout ça pour rien ! Gaspard n'était pas pressé que les haut-parleurs des tours dévoilent les balises des palets à trésor; à tous les coups ils en seraient loin, à tous les coups ils seraient largués.

Les deux groupes s'étaient donné une large demi-heure pour découvrir leur balise orange dans leur orientation cardinale respective.

Les La Rochejaquelein revinrent bredouille au point de rendez-vous, au contraire des Lennoy qui ne faillirent pas à leur réputation de détrousseurs de trésors : ils avaient trouvé les balises n°4 et n°5 orange.

Gaspard rentra finement sa mauvaise humeur. Il connaissait Élise. En public, son intransigeance sur ses écarts de comportement montaient d'un cran; son passif de râleur, depuis le début du séjour, avait suffisamment grossi. Après tout, se dit-il, quel mal y avait-il à chercher la baballe ? dans une prochaine vie, il se verrait bien chien truffier.

— Les gens ne sont quand même pas obligés de piétiner les crocus et les jacinthes, c'est dingue ! L'endroit a été littéralement fauché ! s'indignait Malory.

— Du pur saccage, nul besoin de faire ça pour voir qu'il n'y a pas de balise ici, se joignit Élise à l'indignation de sa nouvelle amie.

— Notre comte écoresponsable n'a plus qu'à sanctuariser son sous-bois l'année prochaine s'il veut que l'herbe repousse, au prochain déferlement de Huns il sera trop tard, ajouta Gaspard.

Vers 22 h, les haut-parleurs firent retentir des sirènes, relayées par des messages sonores en continu, qui divulguaient les balises de chaîne à proximité desquelles on avait caché les palets gagnants.

Ce Cassandre de Gaspard n'avait pas complètement tort : parmi la chaîne de balises orange, la balise n°7 était de sortie, il fallait en remonter encore deux pour avoir une chance de capturer le palet à trésor de la chaîne orange.

Sans compter que des joueurs étaient peut-être plus en avance qu'eux sur le chemin. Et la chaîne orange se noyait dans les autres chaînes; huit numéros de balises avaient été annoncés, dont deux dans la seule chaîne bleue, laquelle n'avait pas été pistée par le groupe de David, tout comme les autres d'ailleurs.

— Pas de panique, on dispose de trois balises, la plupart n'en ont pas trouvé, allez, faut rallier la septième balise orange au plus vite, somma David qui dirigeait d'une main de fer son équipe.

Le froid et l'humidité de la forêt grandissaient. Au vrai, les dix degrés de la prévision météo se ressentaient trois degrés en dessous. Ils avaient beau courir tous les quatre, être bien couverts, le froid commençait à leur geler le bout des membres.

Les Lennoy se démarquaient des La Rochejaquelein en vitesse et vivacité d'esprit, tant et si bien que les Lennoy s'excusèrent auprès de leurs associés d'avoir à les distancer pour ne pas se faire coiffer au poteau; le palet était presque à une portée de fusil, ce serait trop bête. Il n'y eut aucune protestation des La Rochejaquelein qui mesuraient bien le fardeau qu'ils représentaient pour ces Nordistes aguerris.

Élise et Gaspard les regardaient pleins d'admiration, c'était comme si le jeu avait commencé depuis cinq minutes pour les Lennoy, tandis qu'eux étaient rincés, laminés, décomposés à pister les richesses chimériques du jeu.

— J'en ai marre Gaspard, je croyais que je m'amuserais plus que ça, mais c'est chiant en fait de chercher ces balises et puis j'ai peur de tomber sur des sangliers.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit, s'en félicita Gaspard. OK, je te propose qu'on s'éclipse en douceur après la phase III, comme ça, ils seront tranquilles pour trouver le gros lot.

— On fait comme ça, lui répondit-elle en se blottissant dans ses bras.

À contre-courant de leur capitulation, des groupes de participants s'ébrouaient un peu partout autour d'eux. Des intrépides montaient aux arbres, soit pour prendre un peu de hauteur, soit parce qu'ils avaient l'instinct d'y trouver quelque chose; de temps en temps, un cri de victoire déchirait la nuit forestière, le genre de cri qui mettait en rage les plus avides compétiteurs.

Postée à cinq mètres d'une tour relais du jeu, l'équipe des La Rochejaquelein-Lennoy prit note des indications topographiques que l'on diffusait à haut volume.

La phase III commençait : « Repérez à 500 mètres au nord-ouest d'une courbe de niveau de 80 mètres une équidistance de 20 mètres. Sur cette ligne d'équidistance, vous devrez trouver un bloc rocheux près d'un talus et d'une ruine. Tracer de ce point géographique un rayon de 200 mètres sur votre carte IGN. Puis localisez un deuxième point géographique grâce aux indices suivants : « *Je suis une onde qui file et j'aimerais qu'on m'en tire. Courage, vous avez « du grain à moudre.* » De ce point géographique, tracer une nouvelle fois un cercle de 150 mètres de rayon. Se rendre à la jonction des deux cercles. »

Ce message fut diffusé en boucle pendant cinq minutes par les tours de guet.

— Tu vois Gaspard, c'est à la phase II et III que le matériel de pro fait vraiment la différence. Si on vous avait laissés avec les boussoles du kit, tu aurais calculé tes positions géographiques à partir du nord magnétique, or tu sais sans doute que le nord géographique en diffère légèrement; cet écart qu'on appelle déclinaison, ma boussole *Kestrel* la corrige automatiquement, ainsi je suis certain de ne pas me tromper dans mon calcul de coordonnées.

David avait déplié sa carte au sol, il alignait sa boussole sur un méridien pour localiser le nord.

— Je t'arrête tout de suite David, mauvaise ou bonne boussole je ne me serais jamais lancé dans ce calcul. Vous êtes trop forts pour nous, on ne vous est d'aucun recours, Élise et moi allons rentrer, on a eu notre dose.

— Vous ne voulez pas essayer de trouver la balise n° 4 de la chaîne violette, nous on se consacre au trésor de la phase III ? insista Malory.

— On n'en peut plus d'entendre parler de balises, regarde les valises que j'ai à cause d'elles, se lamentait Élise.

Les La Rochejaquelein s'en furent, libérés du poids de ne plus être des poids pour leurs camarades, enchantés de ne pas avoir à s'enliser dans la boue tourbeuse de la phase IV du jeu. Clap de fin, baisser de rideau sur la chasse aux trésors.

Sur le chemin du retour, l'angoisse d'Élise se fixait sur le sanglier et sa meute, elle croyait en voir ou en entendre dans tous les coins, tous les fourrés, elle se cramponnait au blouson de Gaspard.

— Lâche-le ! Tu vas le déchirer ! Y a pas de sanglier à la fin, arrête ton char Élise ! Si on en voit un, surtout tu ne t'affoles pas, on l'évitera c'est tout. Faudra pas qu'on l'effraie.

— Et s'il nous charge ?

— Si un sanglier nous charge, il ne faudra pas courir en ligne droite, tu entends ? Sa vitesse nous écraserait en moins de deux. On fera les statues de sel, on se fera tout petits.

— S'il charge quand même ? s'angoissait Élise.

— Il faudra alors slalomer entre les arbres comme on peut. Ne t'inquiète pas, dans une demi-heure on sera de retour au camp. Reste dans mes pas, sans non plus t'accrocher à moi comme si j'étais une bouée de sauvetage, tu vois bien que tout va bien.

Élise n'aurait pas à crier ni à courir entre les arbres pour décourager la course d'un sanglier, ils rentrèrent au camp sans la moindre péripétie.

À leur retour, le caractère festif de la scène avait disparu, il était minuit et quelques-uns des intermittents du spectacle commençaient à démonter l'avant-scène et les blocs d'enceintes. Le comte se renseignait auprès d'un chef opérateur sur les opérations de démontage et de réacheminement des pièces de la scène; il portait sa main à son menton comme si ce qu'on lui disait était de la plus grande importance, d'une telle importance qu'il quitta subitement son interlocuteur dès qu'il vit les La Rochejaquelein rentrer au camp de base.

— Que vous arrive-t-il donc les La Rochejaquelein, vous abdiquez au milieu de la nuit ? Seriez-vous des petits joueurs ? les taquina le comte qui leur barrait la route.

— Petits joueurs en effet monsieur le comte, votre jeu est trop complexe pour nous. Mal nous en a pris, nous n'avions pas lu les CGV. Et vous, comme madame Naudin, vous vous êtes bien gardé de nous en avertir, lui riva son clou Élise.

Le comte se mit à rire :

— Je vous aime bien, je vous invite à ma table, mais je préserve mon business. Petits joueurs vous êtes, et bons joueurs, l'êtes-vous aussi ?

— Si votre dîner n'avait pas été aussi remarquable on vous maudirait monsieur le comte, lui souriait Gaspard.

Le comte était guilleret, à telle enseigne qu'il recommençait à parler pour ne rien dire alors que les La Rochejaquelein voulaient mettre les voiles.

Tandis que le comte monologuait, madame Naudin vint à sa rencontre, lui coupa la parole dans son urgence :

— Faut venir monsieur le comte !

— Quoi encore ? Vous voyez bien que je suis occupé avec mes amis ! s'émut le comte.

— On a un problème au poste de secours, une dame fait un malaise, son compagnon s'est perdu dans la tourbière.

— Quoi ?! s'affola le comte, ça ne va pas recommencer !

Dans son affolement, le comte ne prit même pas la peine de formuler quelques excuses aux La Rochejaquelein pour cette fuite cavalière, ses grandes jambes se ruèrent au poste de secours.

— Qu'il fait bien de nous planter celui-là, on rentre à l'hôtel Gaspard, grelottait Élise malgré sa doublure en fausse fourrure après toutes ces heures en forêt.

— Oui Élise, je peux juste écouter ce qu'il se dit là-bas avant ?

— Comme tu veux, tu me trouveras aux voiturettes, fais vite, j'en ai marre d'être ici, j'ai froid.

Gaspard fit son curieux, il s'approcha du poste de la Protection civile où des bénévoles de la Croix-Rouge prenaient en charge une femme de quarante ans au bord de l'évanouissement. Elle pleurait, délirait de chagrin et perdait ses forces à mesure qu'elle cherchait à exprimer son incompréhension face à la disparition de son mari. Elle fut placée en position latérale de sécurité, les secouristes cherchaient le meilleur moyen de l'évacuer jusqu'à l'ambulance qui les attendait au pied de la butte du château.

— Prenez donc ma voiturette personnelle pour la transporter, elle est plus spacieuse, s'adressait le comte aux secouristes.

Surpris, Gaspard observait en retrait la scène. Le comte, en dépit de la gravité de la situation, gardait son calme, il fixait un cadre de recherche à madame Naudin et aux deux superviseurs du jeu :

— Ça vaut bien la peine de faire des recommandations sur les étangs et la tourbière si personne ne nous écoute ! Je vous préviens madame Naudin, l'année prochaine j'y mets fin; deux années de suite des incidents, ma police d'assurance va monter en flèche !

Mobilisez tous les patrouilleurs du jeu sur cette zone, il a dû s'égarer, il n'a pas escaladé la clôture tout de même, on va finir par le retrouver !

Dans une voix comprimée par l'émotion, madame Naudin se risqua à préciser l'état du disparu au départ du jeu :

— Monsieur le comte, ce M. Ruily était un peu éméché quand il a pris le départ ?

— On a servi du vin au buffet ?! s'emporta le comte.

— Pas du tout monsieur le comte ! s'en défendit madame Naudin, conformément à vos instructions, seulement il boit sa consommation de poche selon sa femme.

— De mieux en mieux, pourvu qu'on ne le repêche pas dans un étang, c'en serait fini de nos chasses aux trésors, se désolait plus calmement le comte.

— On appelle les gendarmes ? demanda inquiète madame Naudin.

— Laissons-nous encore deux heures, on ne va pas semer la panique chez les joueurs. Imaginez que l'année dernière nous eussions cédé à nos peurs, nous ne serions pas là à conduire la nouvelle édition, tout s'était bien terminé, restons positifs voulez-vous...

— Très bien monsieur le comte, je me rends sur place, déclara une madame Naudin harassée.

— Je vous accompagne.

Gaspard était dans la tristesse de voir la compagne du disparu dévorée par l'inquiétude de ne jamais revoir son mari, que lui était-il arrivé ? Il espérait comme tout le monde que son compagnon s'était égaré ou endormi quelque part.

S'il n'aimait pas le comte, il compatissait avec son revers de fortune. Cet homme se donnait corps et âme pour son événementiel et, la dernière chose dont on pouvait l'accuser, c'était de négliger les règles de sécurité.

Gaspard retourna aux voitures où Élise l'attendait :

— Tu as été long Gaspard, qu'est-ce qui se passe au poste de secours ?

— Un mec dont on a perdu la trace dans la zone des étangs, lui répondit-il d'une voix laconique et pensif.

— Manquait plus que ça, ce n'est pas David rassure-moi ?

— Non, non, un mec un peu bourré ou complètement, le gars se sera endormi contre un tronc, je ne sais pas, peut-être qu'il a fait une chute et qu'il est inconscient à l'heure qu'il est. Ils ont déployé tous leurs moyens de recherche, ils avertiront les gendarmes a priori dans deux heures si les recherches n'aboutissent pas.

— On a eu la bonne intuition de partir, elle n'a pas l'air fine leur zone d'étangs.

— Ça oui, l'année dernière ils ont rencontré un problème similaire, ils en parlaient à l'instant.

— On verra demain, faisons confiance aux équipes de recherche.

Les gens avec lesquels ils rentraient avaient aussi déclaré forfait; ils présentaient tous, sur leurs sièges de voiturette, les mêmes signes de défaite : aucun palet en main, visage hirsute, fatigué et fermé. Ils étaient tous déçus d'avoir lâché une blinde pour un miroir aux alouettes. L'hôtel était silencieux à leur retour. Ils firent l'amour et ne tardèrent pas à s'endormir.

*Dans leur chambre d'hôtel, vers deux heures du matin :*

— Gaspard ! tu dors ? J'ai froid, tu entends les bruits ? le réveilla Élise.

Gaspard, vaseux, chercha à remettre en ordre son cerveau :

— Quoi ? qu'est-ce que tu veux ? Je venais de m'endormir, bravo, merci !

— T'entends pas ?

— Entendre quoi ?! demanda-t-il en s'accoudant sur le lit, main sur la hanche.

Tu as vu l'heure purée ! Deux nuits dans un quatre étoiles pour passer mes pires nuits de l'année ! J'ai le chic pour décrocher les bons plans, merci Élise, un cadeau d'anniversaire comme ça ne s'oublie pas ! râla-t-il.

— Tais-toi ! Écoute ! ordonna Élise.

Gaspard écoutait en grognant, il fit une moue des lèvres et roula des yeux vitreux :

— Un bruit de chasse d'eau ? De l'eau qui passe dans les canalisations, ça fait glouglou quoi ! Bon ! tu me fais chier ! bonne nuit ! et il ramena la couette sur lui telle une tortue qui rétracte son cou dans sa carapace.

— J'ai froid aussi Gaspard, c'est mal isolé ici, cherchait à se faire plaindre Élise.

De dessous sa couette, Gaspard lui enjoignit d'allumer les trois radiateurs et de le laisser en paix.

## VI

Il était neuf heures quand ils se réveillèrent. Gaspard n'avait pas dormi pleinement son compte. Ceci dit, il ne se ressentait pas de la fatigue de la veille, les quelques heures grappillées sur la matinée avaient produit leur effet.

— J'ai faim Élise, on va prendre le petit-déjeuner ?

— Deux minutes, je me prépare et on y va, décida Élise.

Resté dans le lit à rêvasser, Gaspard demanda à Élise pourquoi elle l'avait réveillé alors qu'il venait de s'endormir.

Élise éteignit le sèche-cheveux dans la salle de bain :

— Cette histoire de disparition m'a angoissée juste avant de m'endormir, tu me connais, je me suis montée le bourrichon, j'ai pensé à une noyade, à un enlèvement, à un meurtre. Je me suis dit plein de choses et à la fin j'entendais des gémissements dans les murs. Parfois, je me dis que je devrais consulter. C'est comme avec la sœur du comte, figure-toi que lorsque j'étais seule avec elle dans la bibliothèque du comte, je l'ai imaginée un instant en tueuse, j'ai cru qu'elle brandissait un fuseau pour m'assassiner sans mobile, j'ai crié et elle a sursauté de peur. En fait, elle ramenait une inoffensive pince rétractable pour extraire des livres rangés en hauteur.

— Tu pourrais consulter en même temps pour tes emportements acariâtres, qu'en dis-tu ?

— Gaspard ! Tu as fini ? Il n'empêche qu'on n'a pas avoir froid dans un hôtel de ce standing, faut s'en plaindre à la réception.

— Y a plus grave, le reste de la journée tu n'as pas froid. On y va Élise ?

Les bras croisés, Élise reluquait son mari avec un air de reproche :

— Gaspard, tu te fiches de moi !?

Élise poursuivit :

— Tu sais que je suis nostalgique de Gaspard l'élégant, certes un brin pittoresque et rétro, mais ce Gaspard-ci avait le souci de sortir en élégant, ce Gaspard-là s' imagine qu'il est bien mis avec du synthétique flottant mal coupé, il va me faire honte au restaurant !

Gaspard haussa les épaules :

— Tu ne m'as rien dit hier, aujourd'hui tu dresses ton veto, s'étonnait Gaspard.

— Hier, tu as pris ton petit-déjeuner en survêtement sans moi, je te le rappelle. Mets un pantalon, change-toi s'il te plaît. Tu ne t'aimais pas mieux avant ?

— Non, j'ai jamais été plus faux qu'à cette époque, esquiva Gaspard qui sortit un pantalon de la penderie.

— T'es pas obligé d'être plus authentique aux dépens de tes fringues, tu te banalises trop à mon goût.

Gaspard ne lui répondit pas, il obéit.

Dans les couloirs, Élise se remit à penser au pauvre disparu d' hier soir :

— Au fait Gaspard, faut qu'on prenne des nouvelles de ce pauvre disparu, on fait un crochet par la réception ?

— Ça marche, on se plaindra tant qu'on y est de ton problème d'isolation.

— Qui est le nôtre Gaspard.

L'hôtel n'avait pas l'air affecté par quoi que ce fût, les employés de ménage circulaient comme à l'ordinaire dans une routine réglée, qui ne trahissait aucun chamboulement dramatique.

L'attitude du réceptionniste, occupé à mettre à jour son planning de réservation devant son écran, n'était d'ailleurs pas là pour le démentir :

— Madame, monsieur, que puis-je faire pour vous ? zézaya-t-il .

Élise, appuyée au comptoir, prit la parole :

— On vient prendre des nouvelles de la personne qui s'est perdue à la chasse aux trésors ?

Le réceptionniste se leva, son problème de hanche le désarticulait dans une gesticulation pathétique qui le faisait se pencher en avant et en arrière, il ne parvenait que difficilement à fixer son centre de gravité :

— Oh ! plus de peur que de mal, dit-il avec des yeux globuleux, les patrouilleurs ont fini par le localiser dans les confins du périmètre du jeu, il gisait ivre mort dans une roselière, sur la berge d'un étang, les jambes dans l'eau, il aurait pu se noyer. Mais il va bien, il se repose dans sa chambre, un médecin est repassé le voir et n'a pas jugé son état trop alarmant. Il frayait comme les poissons quand nous autres on s'effrayait de l'avoir perdu, plaisanta le réceptionniste sur un ton maniéré.

— Cela n'a rien de drôle monsieur, se crispa Élise.

— Oh ! Euh... je fais juste un peu d'humour pour décompresser, on a été sur les nerfs une bonne partie de la nuit.

— L'hôtel n'a pas appelé la gendarmerie ? questionna Gaspard.

— On était sur le point de s'y résoudre quand la bonne nouvelle est tombée. Le comte a promis de revoir toute la sécurité et d'interdire les étangs pour l'année prochaine. Mais, de mon point de vue, le mal est fait. La mauvaise pub se lit déjà dans les colonnes des journaux ce matin, détailla le réceptionniste en caressant son sourcil droit.

Les La Rochejaquelein étaient soulagés, il eût été stupide pour cet homme de se noyer pour une chasse aux trésors. Madame Naudin, qui passait par là au même moment, rassura une deuxième fois les La Rochejaquelein sur l'état de santé du disparu, elle allait voir aussi ce qu'elle pouvait faire pour l'isolation défaillante de leur chambre, ce sujet la contrariait vivement.

Dans la salle du restaurant, bien moins fréquentée que la veille, les Lennoy agitèrent leurs bras pour inviter les La Rochejaquelein à leur table.

Élise était enchantée de les revoir, elle espérait de tout son cœur que la parcelle leur appartînt à cette heure !

— Alors ? leur demanda-t-elle tout sourire, vous avez gagné le bois ? racontez-nous !

Les Lennoy se levèrent de leurs chaises pour les accueillir :

— Bah non, on a tout fait pour ça, mais on n'a pas su comprendre la dernière énigme. Notre consolation est d'avoir découvert quatre palets. Ce soir, à la remise des prix, on saura si ce sont des palets de valeur, y en a forcément. Moi, je juge ce bilan positif, mais David est très déçu, n'est-ce pas ?

— Contre mauvaise fortune bon cœur; pour une année de plus encore nous serons l'un pour l'autre des courants d'air, se résignait David.

— Dis pas ça mon ange, je t'aime en courant d'air, en serrurier et en chasseur de trésor.

Les La Rochejaquelein déposèrent leurs plateaux et s'assirent à leur table.

— On vient d'apprendre que l'hôtel est passé tout près de la catastrophe avec ce gars qu'on a retrouvé sur une berge d'étang, commença par dire Élise.

— Ne nous en parlez pas, on comprenait pas ce qui se passe ! s'en désolait encore Malory.

Ils nous ont bloqués pendant un long moment aux limites de la tourbière en nous disant que le jeu risquait de s'arrêter sans nous en donner la raison. Ils nous ont rabattus dans un premier temps sur la zone des chaînes de balises, puis les haut-parleurs des tours ont fini par faire plaisir à tout le monde : l'incident était réglé, le jeu reprenait. On a vu des pompiers rapatrier sur une civière un gars enveloppé dans une couverture de survie, il était encore au camp de base à notre retour. Quelle histoire, c'est la deuxième fois !

— J'adore leur formule de jeu, je serais vraiment déçu qu'il n'y ait pas de prochaine édition, s'attristait David.

— Original en effet pour qui aime le challenge, mais oui, cet incident de plus risque de porter le coup de grâce au jeu du comte, les journaux en parlent ce matin, et c'est pas bon. Il aurait dû exclure depuis longtemps sa tourbière du périmètre de jeu, estima Gaspard.

— T'as rien compris Gaspard, cette tourbière est le challenge : on s'embourbe, on lutte contre l'environnement, c'est ce qu'on aime ! le contredit David. Il devrait surtout interdire ce jeu aux amateurs !

— Faut dire ça aux deux infortunés, s'agaça Gaspard.

— Le monsieur qui s'était blessé avec des branchages l'année dernière ? Je ne l'ai pas trouvé traumatisé au départ du jeu. Il s'est réinscrit cette année et avait l'air joyeux au camp de base, continuait de le contredire David.

— Il s'appelle comment ?

— Pfff ! Je sais pas, mâchait à grand bruit David. Tu t'en souviens Malo ?

— Rabel je crois, ils ont redonné son nom au camp de base hier soir.

— En tout cas c'est le monsieur frisé, aux tempes dégarnies, là... oui, sur ta droite, la chemise verte avec des motifs criards de voitures américaines, une bête de séduction.

— Parce que tu te crois plus séduisant peut-être avec ton survêtement David ? le regarda moqueuse Malory.

— Que lui reproches-tu ? c'est de la marque, il est bien coupé.

Gaspard l'inspectait d'un air envieux, créant le malentendu chez David :

— Quoi ? Pourquoi tu le regardes comme ça mon survêt, il te plaît pas non plus ?

— Au contraire, je t'envie.

Les filles étaient dans leur discussion, les gars dans la leur.

— Tu m'envies, tu veux le même ? le nargua amusé David.

— Je voudrais avoir le droit d'en porter un, ce matin je n'ai pas pu enfiler le mien...

David s'esclaffa :

— Tu dois demander la permission à ta seconde maman c'est ça ? La bonne blague !

Il tapota l'épaule de Malory pour l'extraire un instant de sa conversation :

— Dis-lui donc Malo : aux maux conjugaux les bons remèdes, j'administre bien des bonnes roustes pour que tu refiles droit quand tu me désobéis ?

— Si tu veux mon ange, mais si tu pouvais arrêter de renifler bruyamment quand tu manges, on dirait que tu broutes comme une tondeuse à gazon... bisous ?

— Bi...bisous, se vexa David.

Malory embrassa son cou de girafe, David ses cheveux.

- Tu disais ?...Tu as autant d'autorité que moi, je suis rassuré, lui souriait Gaspard.
- Que veux-tu ! elles ont pris le pouvoir, elles sont plus intelligentes, elles nous gouvernent.
- Je pars courir, ça te dit de venir ? demanda David à Gaspard.
- Une seconde, je demande à maman si je peux remettre mon survêtement...
- Ça va Gaspard ! Fais pas ton cocker, pour courir tu peux... naturellement...
- On y va alors Gaspard ?

David marchait devant Gaspard, ils doublèrent la table de M. Rabel; c'est alors que Gaspard se retourna, assailli par une série de questions autour de ce candidat malheureux de l'édition passée.

Il savait, depuis l'affaire du carrelet, que les opportunités d'interroger les bonnes personnes au bon moment ne se présentaient pas toujours deux fois et qu'elles pouvaient tout changer. Ces deux incidents, survenus deux années de suite dans cette tourbière d'étangs, lui paraissaient bizarres; il suffisait d'ailleurs de les corrélérer avec la bizarrerie du propriétaire de cette tourbière pour trouver le tout indubitablement bizarre. Oui, personne n'avait été tué, personne n'était en danger de mort, mais quelque chose le turlupinait, il ne savait pas quoi. Ce M. Rabel, très en appétit à sa table, avait réveillé son naturel fouineur :

- David ?
- Mmh ?
- Tu veux bien m'attendre cinq minutes sur les marches des terrasses du château ? J'arrive...
- Très bien, cinq minutes ? je vais m'échauffer, à tout de suite...

M. Rabel, trente-cinq ans, au physique insignifiant, mangeait goulûment ses œufs brouillés au lard entouré de sa femme et de ses enfants. Ses lunettes, ses yeux broussailleux, lui donnaient un air peu commode, Gaspard ne le sentait pas trop :

- Monsieur Rabel ? Excusez-moi de vous déranger, s'adressa à lui poliment Gaspard.

M. Rabel reposa dans un tintement sonore sa fourchette et son couteau :

— Vous ne voyez pas que je mange monsieur ? Je ne vous connais pas, je suis en vacances, j'aime manger en paix comme le dit la chanson, ça attendra, merci.

Pourquoi Gaspard insista-t-il ? Peut-être pour le faire sortir de ses gonds et voir à quel point ce monsieur Rabel pouvait être désagréable et agressif sans raison :

— Je voudrais simplement savoir ce qui vous est arrivé l'année dernière à la chasse aux trésors ? Pourrions-nous en parler un peu après votre petit-déjeuner ?

— En quoi cela vous regarde-t-il ? Qui êtes-vous monsieur ? vous travaillez au Politburo ? je ne vous connais pas, je crois vous l'avoir déjà dit. Est-ce que je vous demande comment votre mère vous torchait le cul monsieur ?

Gaspard resta stoïque, la vulgarité de cet homme allait de pair avec sa chemise, aussi étira-t-il des lèvres fermées pour dire qu'il avait compris le message. Il n'y avait rien d'autre à faire que de tourner les talons pour digérer la rebuffade. Il eut une pensée pour les jeunes enfants de cet homme qui entendaient une horreur pareille de la bouche de leur propre père.

Il sortit d'un pas très contrarié du restaurant. Il n'avait pas pensé que ce petit dérangement pût mettre dans tous ses états ce père de famille, lors même que le moment choisi n'eût pas été le plus approprié pour lui parler.

Ce Rabel lui répugnait ; mais dans cet échange à vif, il ne lui avait pas échappé que l'homme avait conservé deux cicatrices voyantes de son accident. Enfin, il y avait lieu de présumer que ces marques

de peau recousues sous le menton et à la base du cou provenaient bel et bien de sa mésaventure de l'année dernière.

Sur les marches des terrasses, David faisait quasiment le grand écart en touchant de la pointe des doigts ses pieds :

- Ça fait moins d'une minute, pas cinq minutes...
- Je n'allais pas te faire attendre, je me change et on y va.

Ils réglèrent très vite leurs foulées l'un sur l'autre.

Pendant la course, David chercha à mieux connaître Gaspard :

- Tu bosses dans quoi Gaspard ?
- Je suis journaliste, j'ai monté mon journal à Pornic.
- Un métier que je n'aurais jamais pu faire.
- Comme je n'aurais jamais pu faire le tien, le monde a besoin de complémentarités, lui répondit en soufflant Gaspard.

— Et ça marche, tu es content ?

— Des fois oui des fois non, en ce moment les comptes du journal sont redressés, j'écris un peu plus pour mon plaisir qu'avant, on recrute, je me plains moins, mais les journées ne sont pas toujours drôles pour être honnête, resta évasif Gaspard.

— Ton journal emploie combien de personnes ?

— On était deux au début, maintenant on gère une petite équipe de deux journalistes à plein temps et un roulement de stagiaires.

— Toi aussi tu tournes avec des stagiaires ?

— Pas le choix, mais j'ai du mal à les former, c'est pas trop mon truc... je délègue à Élise désormais, elle s'y prend mieux que moi, elle est carrée.

— J'ai vu ça. Moi, je forme des apprentis... je ne savais pas qu'en vieillissant on comprenait de moins en moins les jeunes. Je passe mon temps à leur demander d'articuler leurs phrases, à reprendre par derrière un travail ni fait ni à faire, je finirai par laisser tomber. C'est con d'avoir trouvé quatre palets, mais pas celui qui m'aurait permis de tout plaquer.

— Pour faire du contreplaqué avec ton bois en remplacement des serrures ?

— Je vais te resserrer les boulons, tu vas comprendre, souriait David.

À bonne allure, ils s'approchèrent de l'aire de jeu clôturée.

— On fait demi-tour Gaspard ? on arrive bientôt à l'espace de jeu.

— On peut déjà faire une pause, qu'en dis-tu ?

— Que du bien.

Ils burent de l'eau, Gaspard s'accroupit, David se coucha dans l'herbe.

— Dis David, tu connais l'endroit précis où le gars d'hier soir a été retrouvé ?

— Pas plus que toi, les étangs, tout au fond, mais lequel, j'en sais rien, s'assoupissait David, à peine remis de sa nuit d'exploration.

— Tu pourrais me conduire dans la zone ?

— Ah non ! Lourd, je suis posé, tu vois pas ? se lamentait David. Tout est enclos, on ne passe pas, qu'est-ce que tu veux y faire ? Tu verras rien.

— OK je vais y aller seul, tu ne m'en veux pas si on arrête là le footing ?

— On en reparle dans vingt minutes, bonne nuit.

Et David posa sa tête sur son avant-bras pour piquer un somme.

Une demi-heure s'écoula quand David émergea d'une sieste cotonneuse :

— Ah ?... tu m'attendais, j'arrive, dit-il à Gaspard en peinant à se remettre debout.

Ils reprirent la route pour le camp de base du jeu. Sur l'horizon, le portail de la clôture leur servit de point de repère. Au loin, des machinistes transportaient avec eux, dans le sens opposé au leur, les derniers accessoires de la soirée. À trente mètres de la clôture ils se croisèrent, ce furent les machinistes en voiturette qui les interpellèrent :

— C'est fermé, tout a été emballé, vous n'avez rien à faire par là messieurs, leur intima le chef de l'équipe, un homme gras à l'autorité trempée. Vous êtes des clients de l'hôtel ?

— C'est ça monsieur, lui sourit aimablement David. En fait, je suis gêné d'avoir à vous raconter ça, mais je cherche ma montre. Je me souviens pendant une pause l'avoir posée sur une grosse pierre, et je me suis aperçu ce matin qu'elle n'était plus à mon poignet. À cinq heures du matin, on n'a plus les idées très claires...

— Embêtant pour vous, vous vous rappelez de l'endroit ?

— Je serai incapable de l'expliquer, mais retrouver l'endroit je m'en sens capable; s'il vous plaît, vous ne pourriez pas ouvrir le portail ?

— Négatif, je n'ai pas reçu cette consigne, refusa avec intransigeance le chef d'équipe.

Le plus jeune de ses subordonnés, un jeune émâcié, clope aux lèvres, s'en mêla :

— Ouvre-leur Jean-Louis, ou passe-moi les clés si tu veux, je repasse prendre les poubelles en voiturette avec Pierre tout à l'heure. Vous n'aurez qu'une heure on vous prévient pour la retrouver les gars. Une montre c'est sentimental, faut en prendre soin.

— Si y a un problème, c'est toi qui mangeras Steve, je veux pas le savoir ! lui lança les clés son chef.

Par-dessus son dos, le jeune machiniste invitait David et Gaspard à ne pas écouter le sermon de son chef.

Une fois sur site, ils remercièrent chaleureusement cet obligeant machiniste.

— Tu sais t'y prendre David, tu m'épates !

— Sinon c'était coup de boule, plaisanta David. Je peux toujours pas savoir pourquoi tu veux absolument voir l'étang de l'accident ?

— J'ai envie de comprendre ce qu'il s'est passé, me faire une idée de la tourbière, c'est tout.

— Va donc voir à l'hôtel le rescapé, t'en sauras plus par l'intéressé. On en fait des caisses avec cette tourbière je trouve. On y marche dans quinze pauvres centimètres de boue, c'est pas la fin du monde ! Si tu es équipé de bottes, les étangs et les canaux se parcourent sans mal. À moins qu'on t'y pousse, aucune raison d'y faire le grand plongeon.

— Je compte bien parler au malheureux de l'édition 2012, j'espère que ce monsieur sera plus coopérant que M. Rabel.

— Ah ! Ça y est ! je comprends mieux maintenant pourquoi j'ai attendu qu'une minute sur les terrasses, que dis-je, trente secondes ! Tu as voulu lui poser des questions et il t'a envoyé chier, hein ? Tu es un subtil enquêteur qui trouve toujours les bons mots pour toucher les gens, j'ai vu que tu avais un certain talent pour ça, le charria-t-il.

— Tu as fini ?

David fit un temps mort avec ses mains.

— Pour tenir l'horaire que le type nous a fixé, on a intérêt de courir, tu ne crois pas ? suggéra Gaspard.

— Si tu n'herborises pas dans la tourbière, une heure aller-retour c'est bon, estima David.

Ce dernier fraya le chemin, les lieux n'avaient plus de secret pour lui.

La tourbière s'étendait sur une dizaine d'hectares, elle était bien moins gorgée d'eau qu'en automne, des coins étaient même au sec. Ici et là s'élevaient des monticules de mottes de tourbe qui terminaient de sécher, elles chaufferaient l'hiver prochain quelques maisons alentour.

En bordure de cette zone humide, couverte d'un tapis de sphaigne et de jonc, Gaspard exprima son agréable étonnement :

— Ça n'a pas l'air si terrible en effet, constatait Gaspard.

— Qu'est-ce que je t'avais dit !? Non, vraiment pas de danger, faut faire gaffe un peu plus de nuit et s'équiper d'une lumière, nous, je t'assure qu'ici on n'a pas eu d'ennui avec Malo. Dis, je t'attends à ce gros tas de tourbe, je tiens à mes baskets.

Au fond de la tourbière, des bruits résonnaient comme si on plantait dans le sol des pieux au maillet. Vu qu'il ne savait quelle direction prendre, Gaspard se laissa guider par ce martèlement régulier.

Par endroits, il avançait en terrain sec, et puis d'un coup ses chaussettes aspiraient l'eau, on ne voyait plus le blanc et le vert de ses baskets recouvertes de vase.

Mais il ne cheminait pas, loin s'en faut, dans les marais de Grimpen; la tourbière d'Ilandry ne cachait pas le repaire d'un chien diabolique, et le comte n'ourdissait pas de captation d'héritage comme le malfaisant Stapleton<sup>4</sup>, pensait Gaspard.

Après une progression prudente et avisée au cœur de la tourbière, Gaspard se porta à la rencontre de deux paysans qui plantaient des panneaux de prévention autour d'une pièce d'eau bordée de joncs.

Ce ne fut pas sans appréhension qu'il s'adressa à eux, l'échange avec Rabel l'avait échaudé :

— Bonjour messieurs !

— Bonjour monsieur, que faites-vous là ? C'est une propriété privée ici, demanda avec calme et circonspection un homme en bleu de travail à la barbe foisonnante.

— Ce sont les techniciens de la scène qui m'ont autorisé à venir jusqu'ici, j'avais laissé une de mes affaires non loin d'ici, je vais repartir, ne vous inquiétez pas, ils m'ont fixé une heure, le temps pour eux de revenir refermer le portail.

— Ah ?... si vous avez vu avec les gars, dit le râblé en bleu de travail qui retournait à son ouvrage.

— Vous plantez ces panneaux rapport à l'incident de cette nuit ? leur demanda habilement Gaspard.

— Exact, quatre étangs à circonscrire, on en a pour la journée, pas vrai Patrick ?

Son collègue à lunettes opina du chef avec aucune envie d'entrer dans la discussion.

— C'est le comte qui vous a demandé de sécuriser les étangs ?

L'homme en bleu de travail maniait le maillet tout en répondant en même temps à ses questions :

— On le connaît pas nous le comte, nous, on reçoit nos instructions de M. Lafilay son régisseur. On fait de l'abattage d'arbres pour lui, de la réfection de clôture, de la taille et, en échange, on exploite la tourbe, c'est commode pour nos maisons, on n'a pas de frais de chauffage pour l'hiver. On nous a dit de planter des panneaux de prévention, on plante monsieur.

— Et vous êtes venus par le portail ?

— Vous rigolez, ce serait la corvée de venir par le portail, tout ce chemin à faire jusqu'ici. Non, il existe une autre entrée tout près, c'est par là qu'on arrive et c'est par là qu'on sort.

— Je ne voudrais pas abuser de votre temps, j'aurais bien une dernière question à vous poser ?

— Faites, c'est vrai que j'ai l'impression de passer un interrogatoire chez les flics, plaisanta-t-il l'humeur guillerette.

— Le gars qu'on a secouru cette nuit, on l'a trouvé au bord de quel étang, celui-ci ?

— Non, non, l'étang plus loin, vous le voyez à côté des bouleaux ?

— D'accord, vous savez quelle heure il était environ ?

— On nous a dit aux environs de trois heures et demie du matin. Dites, à chacune de votre question bourgeoise une nouvelle question, j'ai du boulot, rigolait-il, ou donnez-nous un coup de main...

— Je veux bien, mais suis pas très doué en travaux manuels, sympathisait Gaspard.

— Allez, terminez vos questions jeune homme...

— La dernière c'est promis. Les berges des étangs, vous les trouvez vraiment dangereuses de nuit ?

— Comme on dit par chez nous, les frangeants ne pardonnent pas : tu marches au bord tu as pied et, subitement, le sol se dérobe au milieu des joncs, tu t'enfonces dans plus d'un mètre de vase qui te piège jusqu'aux hanches. Après, on s'en tire toujours, comme le gars de cette nuit qui s'est cramponné aux roseaux du bord pour remonter, vous verrez, on voit le déchiquetage des roseaux et des joncs, les traces de sa traînée, des doigts qu'il a plantés dans la berge pour se libérer de la vase, il a eu chaud, il a bu la tasse, mais il vit encore.

— Je vais aller voir, merci pour vos informations, bonne journée.

Tout de suite, Gaspard repéra l'endroit du drame, les roseaux avaient été écrasés, leurs cimes duveteuses pendaient lamentablement comme des clochettes fanées, la traînée du corps en reptation et les marques de doigts rigidifiés par l'extrême tension du moment s'observaient sans erreur possible. Accroupi, Gaspard furetait au petit bonheur la chance, à la recherche d'indices. Sans succès.

En se penchant au-dessus des roseaux, il remarqua la découpe traître et dangereuse du bord de l'étang, on risquait en effet de couler à pic à trop vouloir croire que le talus immergé se prolongeait plus avant vers le centre.

Ce gars l'avait échappé belle, il s'était sans doute laissé griser par une trouvaille qui lui avait fait espérer le palet de la victoire, jusqu'à négliger les règles de sécurité élémentaires : ne pas s'aventurer tout seul dans la tourbière, tâter le terrain, bien l'éclairer, ne pas se précipiter... Il se souvint aussi que madame Naudin avait dit au comte que l'homme avait certainement un coup dans le nez, ce facteur avait dû compter pour que l'accident se produise.

Il s'apprêtait à repartir quand il voulut dégager de ses chaussures des morceaux de joncs épars, qui s'étaient collés avec la boue à ses semelles crantées. Il gratta au moyen d'un bâtonnet sa chaussure gauche pour retirer les tiges de joncs, et fit ensuite la même chose pour sa chaussure droite, lorsqu'il s'aperçut que ce qu'il avait pris au premier regard pour du jonc aplati n'était autre qu'une petite courroie de cuir brunâtre. Gaspard crut alors qu'il s'agissait de la ceinture de l'homme qui avait réchappé à la noyade. Cependant, l'absence de boucle à fermoir et sa courte longueur chassèrent tout de suite cette hypothèse de son esprit. Il la mit dans sa poche de veste de survêtement et repartit rejoindre David Lennoy.

— Alors monsieur le journaliste ? vous cherchez à rétablir la vérité, la thèse de l'accident ne vous a pas convaincu ? Vous subodorez une tentative de meurtre, le plaisanta David en le revoyant revenir par petits bonds pour éviter les trous d'eau.

— Moque-toi, il s'agit vraisemblablement d'un accident. Va savoir pourquoi mon œil aime fouiller là où il ne faut pas. Tiens, la preuve, regarde ce que je rapporte de la berge où était étalé le noyé. Tu pourrais peut-être me dire ce que c'est ?

— Une petite ceinture, une bandoulière peut-être ?

— Comme toi, j'ai pensé au départ à une ceinture, mais non, c'en a la largeur, pas la longueur, cette bande n'est pas perforée de trous et la boucle n'est pas là. Et si c'était une bandoulière, on verrait les attaches, ce n'est pas le cas.

— Mystère... abdiqua David qui souhaitait rentrer.

— Si je parviens à rencontrer le noyé, je lui demanderai si ce machin lui appartient, déclara Gaspard.

## VII

De retour au château, Gaspard se renseigna à l'accueil sur l'emplacement de la chambre des Ruily, elle était située dans l'aile ouest.

Il coupa par le péristyle et la piscine pour arriver plus vite. Ses chaussures et son bas de survêtement boueux faisaient mauvais genre, il avait eu la flemme d'aller se changer... tant pis.

À l'entrée du périmètre privatif des Ruily, une dame, habillée d'une élégante combinaison de jupe et de haut zippée, fumait au portillon. Sa façon de jeter ses mégots dans l'amphore décorative l'était un peu moins, c'était son cendrier géant. Madame Ruily coinçait sa main gauche sous son aisselle, elle n'avait pas l'air sympa du tout. Gaspard la reconnut à moins de deux mètres d'elle. Il la trouvait moins antipathique hier soir en pleureuse, sa grosse monture de lunettes noires qui fronçait ses traits abrupts n'arrangeait pas son abord sec.

Gaspard croyait savoir à quelle catégorie de personnes appartenait madame Ruily; il se lança dans un numéro de composition pour l'amadouer, avec l'espoir de ne pas aller dans le mur :

— Bonjour madame, je me présente M. de La Rochejaquelein, expert en assurances, dépêché et mandaté sur place en urgence par ma compagnie pour évaluer la valeur des préjudices physiques et moraux que votre mari et vous-même avez subis. Monsieur le comte de Faillime est l'un de nos plus éminents assurés. Nous aurions manqué à notre charte de qualité à l'égard de ce client d'exception, si nous n'avions pas procédé à l'expertise de l'accident dans les 24 heures.

— Vraiment ? Expert en assurances, dans cette tenue ? de qui vous moquez-vous monsieur ? se montra sceptique madame Ruily.

— Ah ! Cette tenue, madame, est le gage de mon professionnalisme, ne vous fiez pas au démodé costume-cravate des assureurs, je suis crotté parce que je reviens de la tourbière où j'ai pu constater de visu la dangerosité du terrain : a-t-on idée d'envoyer ses clients dans un pareil endroit, truffé de trous d'eau, de vases mouvantes qui ensevelissent le pauvre chercheur de trésor ! Croyez que ma compagnie d'assurance, en mon humble personne, est consternée de relever autant de manquements à la sécurité, votre mari sera indemnisé de manière exemplaire et nous reverrons à la hausse la police d'assurance du comte; il en est, hélas, bien conscient.

— On se laisse aller dans tous les métiers je vois, dans le courtage immobilier c'est la même chose. Vous avez simulé notre indemnisation ? changea de ton madame Ruily.

— Pas encore madame pour être tout à fait honnête, je suis à pied d'œuvre pour accélérer la procédure. Le comte me fournira les pièces des frais médicaux de sa société, je comptais, évidemment, inclure les frais du suivi médical et l'ITT afférente à votre mari le cas échéant. Nous vous verserons un supplément en sus de la prise en charge de votre mutuelle. Pour finir, il nous reste à apprécier le préjudice moral; à cette fin, il me faut m'entretenir avec votre mari, serait-il possible de le voir un instant, un court instant ?

— Un médecin finit de l'ausculter, vous pouvez entrer.

— Votre mari a un tempérament d'aventurier ?

— Oui, pour les guêpiers monsieur ! Cet âne bête a vu la vierge Marie la nuit dernière ! Il était comme l'année passée, persuadé d'avoir repéré l'emplacement d'un gros lot, il m'a dit de l'attendre et voilà le résultat, il a failli se noyer ! Week-end reposant, riche en émotions ! broyait du noir madame Ruily. Attendez une minute, qui me dit que vous êtes vraiment un agent d'assurances, je peux voir votre carte professionnelle ?

— Bien sûr madame, comme vous le voyez j'étais sur le terrain et, dans ce type de mission, je ne me munis que de ma carte professionnelle numérique, je crains toujours de la perdre quand j'arpente le terrain. Une seconde si vous permettez, le temps que je me connecte et que je valide mes identifiants sur mon téléphone.

Gaspard fit traîner en longueur son opération de connexion fictive.

— Bon, bon, je vous crois, après tout vous ne me réclamez pas d'argent, vous cherchez à nous en donner, je ne vois pas quel serait votre intérêt de me mentir.

— Moi, non plus, ce n'est pas le genre de la maison ; « *à notre assurance, faites confiance !* », tel est le slogan des assurances Atout France.

— Vous n'en faites pas un peu trop monsieur.

— L'humour de la maison madame, je vais m'entretenir avec votre mari quelques minutes...

— Hep !

— Oui madame ? se retourna surpris Gaspard.

— Vous comptez entrer avec vos chaussures boueuses ? On a beau ne pas être chez nous, on aime prendre soin des lieux monsieur, pas comme vous ! le reprit vertement madame Ruily.

— En effet, où ai-je la tête ? se confondit en excuses Gaspard, j'hésite à les poser sur l'amphore de vos mégots, qu'en pensez-vous ?

Madame Ruily se détourna le visage pincé, surprise que ce foutraque en assurances l'eût surpris à bourrer l'amphore de mégots :

— Allez donc faire ce que vous avez à faire et dépêchez-vous, mon mari a besoin de repos.

Dans le vestibule de la suite, Gaspard para de justesse la tête baissée du médecin, qui faillit le télescoper par inattention :

— Oh ! pardonnez-moi, je ne vous avais pas vu, j'ai une tournée de patients à faire, je cours après le temps, je fonce comme un taureau.

— On en est tous là docteur, ne vous excusez pas. À mon tour de m'excuser, je suis l'expert en assurances de la compagnie qui assure le comte, et j'aurais besoin de vos lumières si vous aviez cinq minutes à me consacrer.

— Cinq minutes ne devraient pas changer la face de mes visites, je vous écoute.

— Pour mon rapport j'aurais besoin d'avoir des précisions sur la noyade de M. Ruily.

Le médecin aux cheveux bouclés, jovial, s'amusa de la formule de Gaspard :

— Il ne s'agit pas d'une noyade avec ingestion d'eau monsieur, dans ce cas il ne serait plus là. Pour mon collègue qui l'a pris en charge en urgence, et moi-même par la suite, monsieur Ruily a été victime d'une noyade syncopale.

— Une noyade syncopale dites-vous ?

— Oui, M. Ruily est tombé dans l'eau puisqu'il était mouillé jusqu'au nombril, il a dû paniquer en se voyant aspiré par la vase, la berge nous a-t-on dit porte d'ailleurs la marque de son torse.

— J'en reviens à l'instant, les joncs du bord sont en effet ployés dans la direction de la berge et non de l'étang, comme s'il avait rampé sur le ventre pour s'accrocher au bord.

— C'est aussi ce qu'on pense avec mon collègue. On a exclu certains types de noyade syncopale, à commencer par la syncope par choc thermique car sa température corporelle était à 36.4°C au moment de sa prise en charge.

La syncope muqueuse aussi : il n'avait pas d'eau dans les fosses nasales. La syncope provoquée par une émotion violente, une vive panique, est en revanche plausible, on l'appelle dans notre jargon la syncope par inhibition émotive, je penche pour celle-ci. Il y a aussi, c'est vrai, celle d'origine allergique au froid de l'eau ou à des plantes aquatiques, mais cette dernière est peu probable. Quoi qu'il en soit, il a fait un malaise cardiaque qui lui a fait perdre connaissance, il ne se souvient de rien. Par chance, son cœur est reparti assez vite, on va devoir le mettre sous surveillance, je lui ai fait une ordonnance pour un électrocardiogramme au service cardiologie de l'hôpital de Loches.

À côté de ça, il se plaint d'un ventre très douloureux, il ne mange presque pas et boit péniblement. Des examens approfondis seront à faire, voilà, vous savez tout.

— On dit aussi qu'il avait bu.

— Ça n'a dû rien arranger en effet si c'était le cas. Notre bilan médical n'en fait pas état, ce n'était pas à nous de le soumettre à un éthylotest.

— Merci docteur pour votre compte rendu circonstancié.

— Je vous en prie, serra ses lèvres le médecin. Ne lui assénez pas trop de questions, M. Ruily est fragile et doit se reposer.

— J'y veillerai, ne vous inquiétez pas.

Gaspard avança discrètement dans le salon de la suite, M. Ruily fixait avec des yeux fatigués le plafond depuis son lit médicalisé.

— M. Ruily ? Je suis l'expert en assurances chargé d'établir les fautes de l'organisation du jeu qui ont entraîné votre malaise, comment vous sentez-vous ?

M. Ruily portait une moustache droite fournie, comme on n'en porte plus aujourd'hui. Tout chez lui faisait vieux gars, tout chez lui dégageait l'intelligence limitée; ce n'était que subjectif bien entendu, mais on se demandait à le regarder si on pouvait vraiment se tromper sur ce jugement définitif.

— Je me repose, j'ai surtout très mal au ventre, se plaignit d'une voix égroutante M. Ruily.

— Le médecin m'a dit que vous aviez été violemment secoué, vous ne vous souvenez vraiment plus de rien ?

— La dernière chose dont je me souviens c'est d'avoir dit à Betty que j'avais les coordonnées du trésor, et puis... le trou noir, soupira de douleur M. Ruily.

— Je vois que vous n'êtes pas encore tout à fait remis de votre mésaventure. J'aurais une dernière question à vous poser ?

— Faites.

— J'ai trouvé cette bande de cuir que j'ai prise pour une ceinture en la ramassant, juste à l'endroit de votre accident; ce ne serait pas à vous des fois ?

— Montrez donc...

Gaspard la lui rapprocha pour qu'il l'examinât.

M. Ruily fit une moue de dénégation.

## VIII

Pendant ce temps-là, Élise avait honoré son rendez-vous avec Sylvine, la bibliothécaire troglodyte du château.

Élise n'était pas dans les meilleures dispositions pour retourner voir Sylvine, elle n'en avait plus peur, ça oui, néanmoins, passer une heure ou deux dans l'obscur bibliothèque du comte constituait un programme à rebours d'un week-end Relais & Châteaux.

Suivant la tournure, elle écourterait ou non son expertise sur un prétexte bidon, se dit-elle.

Le salon de thé dormait en début de matinée, les clients de l'hôtel, qui venaient de prendre en salle la boisson de leur petit-déjeuner, n'animent pas ce lieu de détente avant 11 h, si bien que la craintive Sylvine, agoraphobe chronique, avait eu la hardiesse d'aller se chercher elle-même sa théière au comptoir.

À l'ordinaire, son horaire d'arrivée au salon de thé était plus tardif, dès lors Sylvine fonçait se réfugier dans son trou. Mais là, Élise eut la chance de tomber sur elle.

— Matinale madame de La Rochejaquelein pour un lendemain de chasse aux trésors, il est rare de me surprendre au salon à prendre ma commande vous savez, vous m'accompagnez à la bibliothèque ?

Sylvine portait son plateau chargé de thé et de petits gâteaux pour une retraite longue et studieuse.

Elles fléchirent leurs genoux pour pénétrer dans la boiserie sculptée des scènes religieuses.

— Suivez-moi, je vous ai installé une petite table avec les livres à expertiser dans le deuxième renfoncement de gauche, on n'est pas très loin l'une de l'autre ainsi. L'éclairage n'est pas très bon, j'en conviens, je vous ai cédé ma lampe personnelle pour que vous soyez le plus à votre aise.

Élise la remercia et se mit sans tarder au travail, elle s'accrochait au plaisir de quitter rapidement l'inhalation des poussières parcheminées pour la résine des cyprès de la piscine.

En moins d'une heure et demie, elle estima que son expertise de survol était bouclée, elle alla en rendre compte à Sylvine :

— Tenez, voici les notes de l'état de conservation des livres que votre frère m'a confiés, j'espère que mon travail lui plaira.

— Nul doute, vous avez été bien aimable d'accepter, il ne mérite pas vos services.

— Vous ne semblez pas porter votre frère dans votre cœur.

Sylvine déposa sur sa table à thé son ordre de classement thématique.

— Du mal, ce n'est pas à moi qu'il en fait, sans doute parce que je n'aboie ni ne mords jamais. J'étais faite pour une vie érémitique avant même qu'il n'en forme le projet pour le restant de mes jours. En revanche, je ne lui pardonne pas son comportement vis-à-vis de Solange, ma belle-sœur, et encore moins à l'encontre de ses enfants.

— Votre belle-sœur ? la comtesse qui souffre d'une maladie neurologique ?

— Oui, elle a perdu la raison par sa faute.

— Sans le défendre, cela reste une maladie neurologique, votre frère n'est pas responsable de son déclenchement.

— Mais qu'a-t-il fait pour en freiner les effets ? Il ne passait son temps qu'à la tourmenter. Je la revois des heures à peindre les tableaux du boudoir sous la contrainte du délai de mon frère alors que déjà sa santé faisait apparaître des absences inquiétantes. Le pire dans cette histoire, c'est qu'il

emmenait mes neveux dans la nuit noire des bois ! Indifférent aux protestations de Solange, qui n'en comprenait pas la raison, et qui commençait alors à perdre l'usage de la parole.

— Des sorties peu orthodoxes pour des enfants, cette pratique dure depuis combien de temps ?

— Trois ans.

— Dans quel but ? Vous auriez pu vous opposer à cette pratique, faire un signalement aux services sociaux, à la police ? se scandalisait Élise.

— L'emprise, vous connaissez ? Facile à dire quand on ne vit pas dans les murs.

— Mais vous m'avez dit vendredi soir que vous n'étiez pas à plaindre.

— Pas à plaindre ne signifie pas que je n'ai rien à lui reprocher. Vous vous en êtes aperçue vous-même au dîner, mon frère est un royaliste forcené. Je suppose que les visées de ces échappées nocturnes tournent autour de ses obsessions de restauration du trône. J'ai pensé un temps qu'il avait monté quelque société secrète, il a toujours aimé les conspirateurs. J'en doute fort aujourd'hui, je ne sais pas pour autant ce qu'il trame dans ses bois avec mes neveux !

Une chose est sûre, c'est que Solange a pris peur que mon frère pervertisse, fanatise leurs enfants avec ses théories d'idéal monarchique.

— Vous portez de graves accusations tout de même.

— La maltraitance morale est plus répandue qu'on ne le croit, on n'a pas besoin toujours d'un fuseau ou d'un couteau pour tuer si vous voyez ce que je veux dire, lui sourit Sylvine.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire Sylvine, botta en touche Élise. (*Un temps*) Vous en pensez quoi de la chasse aux trésors de votre frère ?

— Ça va avec sa personnalité : c'est exubérant, délirant. Qui s'habille à la mode Empire en dehors de lui ? J'ai cru comprendre qu'il y avait eu encore cette année un incident grave. Il n'est même pas capable de sécuriser son jeu. Solange était consciente que sa folie des grandeurs l'amènerait à faire prendre des risques à tous ceux qu'il embarque dans ses folles aventures. « Il nous enterrera tous » disait-elle, je vais finir par la croire.

— Vous êtes si différente de votre frère Sylvine.

— Je le dois à ma mère et à mon instinct de survie, pourquoi croyez-vous que je vis dans cet antre plein de livres ? Pour fuir sa présence...

— Bien, je vais vous laisser et revoir le jour, décida Élise.

— Commandez un thé et des gâteaux sur mon nom madame de La Rochejaquelein, et revenez quand vous voulez.

— Prenez soin de vous Sylvine.

— Ici je suis à l'abri ; l'immunité des livres et de la retraite monastique, rit-elle de bon cœur.

Élise sortit de la boiserie sculptée en prenant une vaste inspiration. Elle fut gênée par ces regards d'inconnus arrêtés sur elle, des regards surpris de voir une porte s'ouvrir dans cette boiserie chargée de hauts et bas-reliefs. Parmi ses regards, il y avait celui de Gaspard sur l'estrade, qui buvait un café en jean, chemise de marque et chaussures *Finsbury*.

Elle se commanda un thé et retrouva Gaspard absorbé dans la lecture du guide touristique.

— Dis donc mon chéri, tu as fait un de ces efforts vestimentaires ! C'est ton jogging du matin qui t'a ramené à la raison ?

— Tu as vu... je te surprendrai toujours.

— Et tu as même poussé le vice à te défaire de tes baskets, mais que t'arrive-t-il ? s'égayait Élise.

— Tu as vu... Les baskets font vulgaire dans un quatre étoiles, tu as raison chérie, je ne t'écoute pas assez.

— C'est pas souvent que tu renonces à faire ta tête de mule, j'aime ces week-ends qui te rendent plus ouvert. Tu me fais plaisir, tu es vraiment beau dans de beaux habits !

— Merci ma chérie, miella sa voix Gaspard. Alors, cette bibliothèque privée se situe derrière cette boiserie ? Ça s'est passé comme tu veux ton expertise ? demanda Gaspard à Élise.

Élise s'éventa et se servit une tasse de thé :

— À déconseiller aux claustrophobes cette bibliothèque encastrée dans le mur, franchement tu étouffes à l'intérieur, tu finis par tourner de l'œil, je ne sais pas comment elle fait pour se cloîtrer là-dedans toute la journée, ou plutôt si je sais...

— Ah bon, quoi ? interrogea Gaspard qui écoutait et lisait en même temps.

— Son frère, figure-toi qu'elle le déteste ; elle aime les services VIP du château, mais pas son frère.

— Rien d'étonnant, elle t'en a donné les raisons ?

Élise raconta avec force détails les arriérés de peine et d'inquiétude que la recluse Sylvine aurait aimé faire payer à son frère. La maltraitance psychologique du comte à l'égard de sa sœur et de son épouse végétative ne fut pas une révélation pour Gaspard.

À l'inverse, l'éducation dévoyée et mystérieuse de ses enfants dans les bois, la nuit, le bloquait sur un vague cheminement d'idées.

— Gaspard ! Hé oh ! je suis là ! Gaspard, mais tu ne m'écoutes plus ma parole !?

— Bon sang !

— *Mais c'est bien sûr !* lui répondit boudeuse et accoudée Élise.

— Non Élise, non, *ne saurait mentir* Élise, *bon sang ne saurait mentir* Élise !

Gaspard ne l'écoutait plus en effet, il se leva de sa chaise pour regarder de plus près deux tableaux exposés en symétrie derrière le bar.

Élise suivit du regard sa marche jusqu'au comptoir en marbre du bar; assis sur une chaise haute de bar, Gaspard regardait attentivement les toiles.

Élise n'aimait pas du tout le cinéma de Gaspard, elle comprit qu'il était passé sans prévenir de l'autre côté, qu'il allait vouloir se muer une nouvelle fois en enquêteur, qu'il allait lui dire des choses qui la bousculeraient.

Au reste, comme tout le monde à Pornic, elle avait été bluffée par Gaspard, soufflée par la manière avec laquelle il avait retourné l'affaire du carrelé... mais là, c'était différent tout de même; si le comte était un dominateur névrotique aigu, il n'avait tué personne, Gaspard n'allait pas alerter les services sociaux, ce n'était pas à lui de le faire.

Son menton posé sur ses poings, Élise, perplexe, attendait le retour de l'imprévisible Gaspard; il se tenait les cheveux, ça ne sentait pas bon.

— Tu vas bien Gaspard ?! Pourquoi tu me plantes comme ça pour regarder la déco du salon, qu'est-ce qui te prend tout à coup ? Je n'aime pas ces expressions sur ton visage, lui confia inquiète Élise.

C'est un week-end en amoureux Gaspard, ne l'oublie pas, dans le château d'un comte dérangé, je ne te soutiendrai pas le contraire... mais il n'a tué personne, donc t'as pas besoin de ressortir ton flair d'enquêteur.

— J'aime bien quand tu places une barrière en travers de ma route, j'ai alors deux fois plus envie de la franchir, la provoquait Gaspard. Tu as raison, reprit-il, ce dérangé, on ne peut le confondre pour meurtre, toutefois, ce qu'il a commis est peut-être autrement plus épouvantable.

— Mais que racontes-tu là ? Ah non Gaspard ! Où cette histoire va encore nous conduire ! Tu n'es pas obligé de t'en mêler, tu vas nous gâcher la fin du week-end, je n'en ai rien à faire de ses déviances, je veux encore profiter du lieu tranquillement, on a payé pour ça Gaspard ! finit par bredouiller Élise qui perdait tout contrôle sur son mari.

— Je te comprends, profite, profite, l'embrassa-t-il sur la joue. Merci pour ta collaboration, je réserve ici une table pour 13 h 30, le restaurant est trop bruyant et le service trop étiré.

Gaspard était persuadé de tenir une piste. Au salon de thé, il venait de faire des connexions majeures entre plusieurs éléments. Il jugeait son assise de raisonnement était assez solide pour aller au bout de ses hypothèses.

Il comptait bien les éprouver au verdict de la réalité. Pour ce faire, il avait besoin de ce Nordiste. Si David ne se montrait pas chaud pour l'aider, cette deuxième enquête serait à jeter aux orties. Il courut l'hôtel à sa recherche, nulle trace de David. Heureusement, Malory s'était programmée au colombier une deuxième séance de massage.

Malory était assise dans la salle d'attente, un magazine entre les mains :

— Salut Malory, je cherche David pour lui demander un petit service, tu ne saurais pas où il est ?

— David déprime, il est à son utilitaire pour faire du tri dans ses serrures. C'est toujours comme ça avec David, on croit qu'il va bien et encaisse, mais pas du tout, il se cache pour pleurer, le contrecoup de notre contre-performance sans doute. Retourne au parking de la butte, tu le trouveras dans sa fourgonnette Peugeot ; une voiture de plouc entourée de belles bagnoles, tu ne devrais pas avoir de mal pour la repérer, lui répondit-elle sur un ton éteint.

— Ah bon ? s'étonna-t-il, je vais aller voir s'il veut bien me parler, à plus Malory.

David était en effet à sa fourgonnette, les deux portes arrière étaient ouvertes, il l'entendit sangloter parmi le tintement des serrures qu'il rangeait dans ses casiers.

Gaspard n'en revenait pas, ce grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix, que rien en apparence ne semblait impressionner, s'écroulait lamentablement dans son utilitaire pour une chasse aux trésors dont, pourtant, il était sorti avec les honneurs.

Il était de ces costauds au cœur d'éponge qui déconnaient en fiers-à-bras, mais qui, dans l'intimité du couple, passaient leur temps à réclamer des pansements au cœur. David était rattrapé en permanence par un déficit d'estime de soi et de doute sur sa réelle valeur. Ça faisait son charme, sa beauté, il n'en avait pas du tout conscience.

Pour s'éviter à eux deux le malaise d'une circonstance gênante, Gaspard signala sa présence en chantonnant et en traînant les pieds, tout en hélant, de loin, son prénom après avoir reculé de plusieurs mètres.

David l'accueillit, yeux rougis et mouchoir à la main, au pied de sa fourgonnette :

— Tu me cherches Gaspard ?

— Bah ouais, tu es déjà en train de te remettre dans ta semaine de boulot ? Tu n'as pas envie de te faire une pétanque avec les filles ?

— Non pas vraiment, j'ai pas la tête à ça, merci quand même.

Gaspard s'accouda au toit de son utilitaire Peugeot :

— Malory m'a dit que tu avais une grosse baisse de moral depuis la fin du jeu ?

— Vrai, je ne suis qu'une merde Gaspard. Toi tu sais plein de choses et moi je monte et démonte des serrures, passionnant non ?

— Dans le rayon des merdes, aurais-tu une place pour moi vieux ? essaya de le dérider Gaspard. Si tu veux aller par là David, on est tous des merdes. Du plus puissant des politiques à la base des prolétaires, nous jouons tous une comédie, nous courons tous après une vaine reconnaissance, un bonheur en toc, on ramasse tout le monde à la petite cuillère à la fin.

— C'est fou comme tu me remontes le moral, merci, t'as bien fait de passer.

— Si je peux rendre service, lui sourit Gaspard qui regardait la caverne d'Ali Baba sur roues de David. Je ne sais pas si tu as déjà admiré des tableaux et des retables de danse macabre dans les églises David, c'est mon motif préféré : riches et pauvres, puissants et faibles, honorés et déshonorés s'en vont dans une ronde de la mort qui les met tous à égalité, n'est-ce pas la dérision de nos vies ? Ne te laisse pas juger par les autres, sois plus indulgent vis-à-vis de toi-même. Tu m'as sincèrement impressionné à la chasse aux trésors, je me trouvais con à tes côtés.

— Vraiment ? s'étonna David qui releva sa tête abattue.

— Vraiment.

— Tu veux une bière ?

— Allez...

— Je veux me reconverter, je veux rendre heureuse Malory, et je n'y renoncerais jamais !

— Tu as de vrais atouts pour y arriver David, prends ton temps. Si tu avais eu des compétences dans le journalisme, je t'aurais pris comme stagiaire, plaisanta Gaspard.

— Sous ta coupe ? Tu m'as dit que t'étais un mauvais tuteur...

— Oh que oui !

— David ?

— Hmm ? lui dit-il en enlevant d'un revers de main l'écume de sa bière.

— J'aurais bien un service à te demander, mais vu ton état je crois que tu vas me dire non.

— Demande toujours.

— C'est un service qui fait courir un petit risque sans savoir si ça paiera ?

— Y a quelque chose de mieux à gagner qu'un bois dans ton service ?

— Te faire justice d'une arnaque...

— D'une arnaque ?... De quoi parles-tu ? De la chasse aux trésors, elle est truquée selon toi ?

— C'est peut-être plus sordide que ça.

— Tu fais allusion aux accidents ?

— Qui n'en sont pas...

— Quoi ? recracha sa bière David, qui n'en sont pas ? Ce que tu avances est grave. (*Un temps*) On se connaît pas assez Gaspard pour que je te fasse confiance. Je t'apprécie c'est vrai, tu es un gars... spécial, mais cool, intelligent, pas de doute. Pourquoi affirmes-tu cependant que le comte est responsable des deux accidents survenus dans son jeu ? Qu'est-ce qui le prouverait ? Il n'a aucun intérêt à saborder son propre jeu, il mettrait en péril l'activité touristique de son château. C'est absurde Gaspard !

— Tu sais, la principale souffrance du journalisme est de toujours insatisfaire celui qui cherche la vérité. Plus je cherche une vérité, plus je me referme sur elle pour l'approcher. J'enquête sur les arcanes de ce château, je pense tenir une piste sérieuse, le comte trame un sombre projet, il n'est pas que cet organisateur affable et bonhomme de chasse aux trésors.

— Sans vouloir te froisser, durant ce week-end, j'ai moins vu en toi un enquêteur qu'un vacancier. Tu cachais ton jeu ou quoi ? D'accord, tu as trouvé cette bande de cuir, d'accord tu suspectes que ces

accidents n'en sont pas, mais tu es plus fort qu'un Maigret pour résoudre une affaire en 72 heures ? C'est un peu dur à croire.

— Aussi dur à croire que je descends de la haute noblesse, tu as raison.

— Exact... exactement, bredouilla David.

— David, je ne suis pas venu dans ce château par ce week-end ensoleillé en me disant : « Tiens et si je me faisais une petite affaire policière au barbecue »

— Elle est nulle ta blague.

— Tu vois l'idée. Si je fais appel à ton aide, c'est que je n'ai encore rien résolu à ce stade. J'entrevois des pistes.

— De quoi l'accuses-tu ? Je ne comprends pas de quoi tu parles ?

— Je n'ai pas pour habitude de communiquer sur mes hypothèses d'enquête David, cette ligne de conduite m'épargne l'humiliation du fourvoiement, je déteste me tromper et d'avoir ensuite à m'en justifier.

— Très bien, pourquoi veux-tu m'embarquer dans ton enquête, en quoi te serais-je utile ?

— Un crochetage de serrure.

— Bah voyons ! À quoi pourrais-je servir d'autre qu'à ouvrir des portes ? ironisa David.

— Je prendrai tout sur moi si on se fait attraper, promis.

— La solidarité s'arrête souvent au seuil d'une garde à vue l'ami.

— Je n'ai qu'une parole David.

— T'es pas le premier à dire ça. Même si tu me couvres, on m'accuserait de complicité passive, mon casier ne serait plus vierge.

— Ta réticence est compréhensible, je vais te laisser David, je comprends, je trouverai peut-être un autre moyen d'arriver à mes fins.

— C'est quel type de serrure à forcer, du multipoint ?

— Pas du tout, une vieille porte de boudoir, tout ce qu'il y a de plus forçable pour toi...

— Te casse pas, je les connais maintenant tes flatteries. Est-ce que la pièce est pourvue d'un système d'alarme ? du filaire ou du wifi ? Tu t'es préoccupé de ça ? C'est par là qu'il faut commencer.

— Je ne crois pas, je n'ai rien vu de tel avant-hier soir. Pour être honnête, je n'ai pas fait attention.

— Le désespoir me rend poreux aux idées débiles, tu l'as deviné Gaspard ?

— Non, je me suis dit simplement qu'un Nordiste avait du mal à dire non à une demande de service, lui répondit-il en tendant sa main. Écoute, je ne veux pas t'attirer d'ennuis, j'ai une idée d'approche de la porte à crocheter, si mon plan échoue j'aurais la lucidité de tout annuler. Prêt ?

— Je peux encore chialer deux minutes dans mon camion ?

— Je t'en prie David.

## IX

*Dimanche à Ilandry, 14h 15*

Gaspard et David se pointèrent à la réception pleins d'entrain. Le réceptionniste au zézaiement prononcé gérait, par téléphone, une réservation client avec toutes les prévenances d'une carpette.

Quand il raccrocha, Gaspard lui demanda tout sourire :

— Vous me reconnaissez ?

— Évidemment, monsieur de La Rochejaquelein, l'invité de marque de monsieur le comte.

Gaspard secoua sa tête de contentement :

— Tu vois David, c'est à ce genre de tact, de considération, de marque d'attention, qu'on reconnaît un quatre étoiles; son personnel s'élève au luxe des lieux.

— Monsieur me flatte, mais j'y suis sensible, merci monsieur de La Rochejaquelein, jubilait le réceptionniste.

— Le plaisir est pour moi. Prompt à blâmer l'anicroche, la vétille, le client ! Mais, trop rarement il se donnera la même peine pour saluer la qualité des services ! Le luxe d'un hôtel ne se réduit pas à garantir le zéro poussière, le zéro pli, la belle piscine et le panier de bienvenue, non, le vrai luxe David est de côtoyer un personnel de chambre et de réception à la hauteur de l'image d'excellence que tu renvoies, de t'offrir un paysage de physionomies dans lequel tu te reconnais. Te verrais-tu sincèrement à la réception d'un routier pour retirer ta clé de chambre ?

J'ai loué votre accueil au comte le soir où j'ai dîné à sa table; à l'heure de la décomposition sémantique de notre langue, je lui ai dit combien il était agréable d'entendre un français savant dans la bouche de l'hôtellerie française.

— Vraiment ? rougissait le réceptionniste, monsieur ne cessera de me flatter. Tout se passe bien pour vous à l'hôtel, vous avez besoin de quelque chose messieurs ?

— Ah ! oui ! j'en oubliais les raisons de ma venue. Mon épouse m'envoie vous dire qu'elle ne parvient pas à accéder à certaines chaînes câblées du bouquet, vous connaissez le désappointement de ces dames quand quelque chose leur résiste, à plus forte raison un téléviseur LCD haute définition.

— Je comprends votre épouse, flûte de flûte ! zézaya-t-il, j'avais tempêté qu'il fallait un paramétrage plus simple et une petite fiche conseil pour l'utilisation du bouquet ! Je vais vous envoyer Harry pour expliquer à madame comment programmer les chaînes de son choix, pas de problème. Autre chose ?

— Ah oui, oui oui...euh... le comte voulait me montrer les boîtes et tiroirs à secrets de sa table de jeu marquetée dans son boudoir, nous avons convenu de nous retrouver à 15 h ici.

— Monsieur a pris une bonne marge, à cette heure le comte fait de l'escrime à la salle d'armes.

— Verriez-vous une objection à ce qu'on l'attende à la porte du boudoir ?

Le réceptionniste traduisit son embarras par un pincement de lèvres :

— C'est que le boudoir appartient aux appartements privés du comte, c'est délicat, je ne sais pas si... vous ne seriez pas mieux M. de La Rochejaquelein à l'attendre dans le canapé de la réception ?

Je peux même vous commander une boisson si vous le souhaitez.

— Merci infiniment, mais ne vous donnez pas cette peine, vraiment. Mon ami David, je ne vous le cache pas plus longtemps, est un fêru de peintures du XVIII<sup>e</sup> siècle, et, nous savons, vous et moi, que le couloir du boudoir en expose de très belles; nous feriez-vous la faveur de nous autoriser à les admirer ? Mon ami et moi sommes des passionnés de natures mortes, des infatigables écumeurs de vernissages, de salons, de musées en tous genres...

— Vous parlez des tableaux de l'école de Chardin exposés dans le couloir monsieur ?

— Tout à fait, je pensais même à Chardin lui-même voyez-vous dans ma naïveté de profane (*rire cabotin*).

— Rendez-vous compte, dans ce cas, sa place serait dans une chambre forte, pas sous alarme.

— Suis -je bête, cela tombe sous le sens; toutes les pièces du château sont équipées d'alarmes je suppose ?

— Nul besoin monsieur, uniquement les mobiliers pour la nuit, la réception fonctionne H 24, on a une équipe de deux veilleurs de nuit. Pour revenir à votre demande, allez-y, c'est bien parce que c'est vous. Mais je vais quand même prévenir le comte que vous êtes en avance pour votre rendez-vous au boudoir.

— Oh non, je serais confus que le comte, toutes affaires cessantes, se sente obligé d'abandonner son occupation du moment, on a fixé une heure et comme moi vous savez que la ponctualité...

— ... Est la politesse des rois.

— Tu vois David, dit Gaspard qui prenait une expression admirative, c'est aussi à ça que tu reconnais un personnel quatre étoiles en France, il termine aussi avec bienveillance tes phrases. Merci pour tout monsieur.

Jusqu'au bout, Gaspard prit à la réception de l'hôtel les attitudes d'un dandy habité par les tableaux et l'histoire de l'art, il se dirigea ensuite tranquillement avec David vers les appartements privés, en dissertant sur tout et rien :

— Ça me fait penser David que j'ai lu tout récemment une passionnante fiction historique sur la vie de Chardin que je te recommande, ainsi qu'un conte illustré d'inspiration extrême-orientale du nom d'Inrō. Toi qui aimes l'imaginaire japonais.

Le réceptionniste les regarda s'éloigner avec un œil amusé et satisfait :

— J'aime l'art japonais moi ?

— Il fallait bien que je te fasse passer pour un esthète même si tu n'en as pas la tête.

— C'est encore un sale préjugé sur les Nordistes ! L'annexe du Louvre s'est bien installée dans notre ancien bassin houiller ? On aime autant la culture que vous monsieur le nobliau !

— Ouille !

— Tu tiens à ta vie Gaspard ? le menaça David.

*Dans le couloir du boudoir,*

— Voici la porte David, j'espère que tu crochètes vite et bien.

— Comme tout le monde, je perds mon mordant sous la pression.

David sortit de sa poche trois crochets myofaciaux, avec lesquels il chercha au plus vite à dompter le mécanisme de la serrure. En trente secondes, il débloqua la fermeture, ils entrèrent dans le boudoir.

— Je sais pas ce que tu comptes faire, mais je te supplie de faire vite, je ne reste pas plus de deux minutes ici !

— C'est toi à l'instant qui me disais que tu n'aimais pas travailler sous la pression ?

— Si on se fait toper on prend cher à tous niveaux : nos femmes, le comte, la plainte, la garde à vue, je regrette déjà ! Pourquoi je déprime ? Ça me fait faire n'importe quoi !

— Ça va aller, calme-toi, laisse-moi réfléchir tu veux !?

— Je reste à la porte pour écouter et surveiller le couloir, fais vite, je t'en prie !

David contenait difficilement ses craintes, il se demandait si Malory était capable de divorcer pour une connerie pareille; on a parfois besoin de vivre la connerie pour réaliser que c'en est une.

— Ça avance Gaspard, Gaspard ?... Mon Dieu ! qu'as-tu fait là !? Gaspard !

## X

Il était 19 h 30 à Ilandry. Dans le cadre de cet ultime dîner présidé par le comte et ses partenaires financiers, la cérémonie des prix allait bientôt commencer. La vitrine du coffre-fort trônait de nouveau au centre de la salle de restaurant. Un drap damassé, bordé d'hermine, recouvrait la base de son chariot à roulettes; ce décorum donnait de la majesté aux récompenses de cette édition 2012.

Toujours en pelisse et boutons dorés, le comte prit la parole entouré de son équipe de professionnels, solennel et infatué face aux tables du restaurant :

— Mesdames et messieurs, en partenariat avec la Monnaie de Paris je suis honoré, pour cette fois encore, de remettre aux gagnants leurs prix si chèrement acquis durant cette nuit éreintante de fouilles. Vingt-quatre lots ont été découverts en tout, soit trois de plus que l'édition antérieure; la parcelle de bois a été remportée, autant dire qu'il s'agit d'une belle moisson ! Gageons que vous ferez mieux encore l'année prochaine !

À la table des La Rochejaquelein et Lennoy, David ne put réprimer son commentaire :

— Il n'y aura pas d'édition 2013.

Cette phrase n'échappa pas à Élise; depuis un moment, elle observait les messes basses de David et Gaspard dont les conciliabules avaient des airs de veillée d'armes.

— Gaspard, tu trafiques quoi en sous-main ? Je n'aime pas ta façon de faire bande à part avec David, on passe une soirée tranquille ce soir, hein ? Tu ne déconnes pas s'il te plaît, on est en société, ne me tape pas l'affiche, tu sais que je déteste ça ! s'inquiétait ouvertement Élise.

L'index de Gaspard serpentait sur les plis de sa serviette en cône, il prenait un air idiot.

Un sommelier en frac vint à leur table pour prendre la commande de leur vin apéritif, les garçons s'étaient de nouveau abstraits de tout, ils laissèrent Élise et Malory s'en occuper :

— Mesdames, vous avez fait votre choix ?

— Ah vrai dire non, vous nous conseillez quels vins ? retourna la question Malory.

— Je vous conseille de vous laisser porter par la sélection Domus Vinum.

— Ce sont les vins que j'ai bus au dîner du comte Malory, ils sont bons.

— Domus Vinum est devenu notre caviste attitré mesdames, sa sélection propose des vins atypiques de terroir que vous n'aurez nulle part l'occasion de boire ailleurs, croyez-moi.

— J'y vais Gaspard ? demanda David.

— Madame Naudin me fait signe que oui, vas-y, débranche-le sans esclandre, comme on a dit.

— Gaspard, qu'est-ce qui se passe ?!

— Trop tard ma chérie, lui sourit-il.

Élise se boucha les oreilles et appuya son front renversé sur la table, ses cheveux onduleux lui masquaient le visage, elle ne voulait pas assister à ce cirque.

Gaspard embrassa ses cheveux :

— Tout se passera bien, fais-moi confiance.

En quelques enjambées, David accéda au podium des remises de prix, à côté duquel on venait de déposer les écrins monétaires du chariot sur des pupitres d'hermine à fleurs de lys.

— Monsieur le comte ! Il s'est glissé un petit imprévu dans votre programme, nous avons une surprise de taille pour vous, l'interrompit David.

La voix de David travestissait mal sa fourberie, ses mauvais accents de comédien ne trompèrent pas le comte. Ils se faisaient face comme deux titans sur le point d'entrer dans une arène; l'un faisait plus maigrichon que l'autre, l'un était déstabilisé quand l'autre prenait les devants comme si l'on venait subitement de changer de maître de cérémonie.

David reprit la parole :

— Demandez à madame Naudin, se fit aimable David.

— Vous confirmez madame Naudin, vous êtes au courant ? C'est quoi cette histoire de surprise ? s'irritait le comte.

Madame Naudin, tendue, acquiesça du bout des lèvres sans sourire :

— Oui monsieur le comte, une surprise vous a été préparée pour les trois ans du jeu.

Perplexe, le comte remit avec hésitation et méfiance le micro à David :

— Merci monsieur le comte. Chers invités, pour un court instant nous suspendons la remise des prix tant attendue, je suis, croyez-le, dans la même impatience que vous puisque j'ai gagné moi-même des palets et qu'il me tarde de découvrir mes lots. Pourquoi suspendre la cérémonie ? Car il nous est apparu fondamental de rendre hommage avant cela au beau château d'Ilandry, le théâtre de nos exploits à tous. Aussi, pour rendre hommage à l'histoire de ce château, je vais faire venir M. La Rochejaquelein qui connaît mieux que personne l'histoire de ce château.

David remit le micro à Gaspard, qui se faufilait entre les tables pour monter sur le podium :

— Merci David. Au passage tu as oublié ma particule, c'est « de La Rochejaquelein ».

Monsieur le comte, le défia Gaspard, aux origines de votre château il y a le site originel d'une villa gallo-romaine. Son propriétaire, sans doute un membre du sénat local, avait ses affaires à *Luccus*, le nom romain de Loches.

Ce notable et sa domesticité vivaient dans l'opulence, loin des usages de frugalité et d'austérité que prônait Caton l'Ancien au temps de la Rome républicaine. Le témoin de cette richesse passée est ce péristyle dont il ne reste plus que les bases tronquées des fûts de colonnes. Pourquoi vous raconter cela ? Parce que vous le savez aussi bien que moi monsieur le comte, cette villa romaine ne vous a pas légué qu'un péristyle, oh non, vous avez hérité aussi une merveille de technologie vitruvienne<sup>5</sup> que vous n'avez pas rendue visitable à vos bien-aimés clients...

Gaspard le regardait droit dans les yeux, le comte comprit qu'il était joué, il chercha à s'extraire du podium.

— Retiens-le David.

David fit rebondir son torse d'athlète sur celui du comte en lui demandant :

— Je me fâche monsieur le comte ou vous êtes raisonnable ?

Sous la menace d'un homme qui pouvait aisément le mettre K.O., le comte se résigna à s'asseoir.

Une clameur ambivalente de gens inquiets, qui souhaitaient à la fois quitter le restaurant et comprendre, monta subitement. Gaspard s'employa à l'apaiser :

— N'ayez crainte mesdames et messieurs, nous neutralisons le comte parce qu'il sera bientôt entre les mains de la justice. Laissez-moi vous raconter jusqu'au bout ma longue histoire et je vous promets que vous ne verrez plus jamais le comte et son château comme avant; personne ici n'est préparé à entendre ce que je vais vous révéler, personne !

Gaspard n'aimait pas les effets de rhétorique, mais il comprit que seuls des accents graves lui permettraient de garder l'attention de son public et d'asseoir son crédit :

— Comment ai-je découvert ce legs de l'histoire gallo-romaine ? Le guide touristique de ma compagne n'en faisait nulle mention, et aucun autre guide, je présume, n'a entendu parlé de cette annexe secrète du château. Officiellement à Ilandry, l'héritage gallo-romain se limite à une ruine de colonnes autour de la piscine.

Sans les circonvolutions du hasard, qui vous font prendre le wagon de la chance, mon enquête aurait échoué. J'enquêtai sans le savoir avant que toutes les bizarreries de ce château ne s'assemblent dans ma tête. J'ai eu en effet la chance d'avoir loué avec mon épouse l'une des chambres mal isolées du château, chance toute relative. Qu'il est surprenant qu'un quatre étoiles tolère des chambres mal isolées en son sein, qu'il est surprenant de le voir courir le risque d'être déclassé si un contrôle de normes l'épingle. Mais ce risque est minime et calculé si vous n'avez que trois des quarante-sept chambres concernées par cette déficiente isolation. Vous pouvez toujours maquiller cette imperfection.

Ainsi, mon épouse, la nuit dernière, me réveille et se plaint que notre chambre est froide, comme un frigo; je lui dis d'allumer les radiateurs et je me rendors. Il vaut mieux que j'édulcore ce passage. Au matin, on convient d'en informer l'hôtel. Je tombe sur madame Naudin, je lui parle donc de notre désagrément d'isolation de la nuit, des bruits de canalisation dans les murs, et elle me répond par une phrase du genre : « Le comte se refuse à faire les travaux d'isolation que je réclame à cor et à cri, on finira par avoir un contrôle de normes sur les trois chambres défailtantes et ça finira mal pour Ilandry. » Ça m'a turlupiné, mon cerveau s'est bloqué sur l'incohérence absurde, pour un quatre étoiles, de ne pas faire de ces travaux d'isolation une priorité. Jusqu'à ce que mes recherches sur les causes des deux accidents de 2011 et de cette année m'amènent à considérer le problème d'isolation de ma chambre sous un autre angle. Je ne peux encore à ce stade tout vous dévoiler, là, maintenant, patientez; vous risquez de ne pas tout comprendre du premier coup, un peu comme moi quand j'enquêtai. Mais regardez ceci, une pièce du château qui sera très prochainement ouverte au public, mais que le comte ne pourra certainement pas inaugurer !

Gaspard braqua sa petite télécommande sur un vidéoprojecteur : des images d'une chambre souterraine appareillée d'instruments de torture s'affichèrent sur un écran blanc, elles suscitèrent immédiatement des cris de surprise et d'épouvante.

— Cette chambre des tortures est logée dans un hypocauste, autrement dit un système de chauffage antique en souterrain qu'alimentaient les esclaves de la villa gallo-romaine. Ce n'est pas monsieur le comte qui a installé ces machines de torture, elles préexistaient à sa famille dynastique. Dédouanons-le au moins de cette infamie, c'est le seigneur féodal Foulques Nerra qui les affectionnait partout où il faisait construire en Touraine. L'âge féodal du château ne m'avait pas échappé quand mon épouse m'avait fait la lecture de son guide. Le souvenir de l'existence de cette salle des tortures s'est perdu dans les méandres de l'histoire. Enfin, pas pour les Faillime, qui en conservaient secrètement l'existence de génération en génération. À l'époque gallo-romaine, cet hypocauste faisait circuler la chaleur des fours de la pièce souterraine dans le creux des murs isolés à l'argile, et ainsi chauffait la maison. Le corollaire c'est que tous les sons du souterrain remontent lorsque l'on s'active à faire tout autre chose en bas que d'alimenter des fours qui n'existent plus, n'est-ce pas ?

— Élise ! Élise !? Gaspard cherchait son épouse du regard.

Élise faisait partie des rares personnes qui ne s'étaient pas levées pour assister à cette pièce de théâtre. Elle l'écoutait, cachée derrière des anonymes.

— Je sais que tu m'écoutes malgré ton anxiété. L'écoulement que tu entendais n'était pas imaginaire, j'ai cru à un bruit de chasse d'eau qui tombe par gravité, mais non, ce n'était pas ça. C'était

le gargouillement de monsieur Ruily dont on emplissait l'estomac d'eau pour en faire une outre, la cure d'eau du Moyen-Âge. Mais pourquoi me direz-vous, et avec quelle logistique ? et comment ai-je pu descendre dans ce lieu tenu secret ? Patience, patience, j'ai tant de choses à vous dire que je ne sais comment m'y prendre pour que vous compreniez tout.

— De quel droit venez-vous perturber la remise des prix ! Qui êtes-vous pour tout faire cesser ! vous n'êtes pas de la police ! Vous n'avez pas à prendre en otage cette cérémonie avec de pareilles élucubrations. Si vous avez des accusations à porter, il existe des procédures !

Une voix s'insurgeait dans l'auditoire du restaurant, c'était celle de M. Rabel. Il essayait d'entamer le crédit de Gaspard, de retourner les soutiens de sa thèse. Il tentait de lever une fronde au sein d'une salle qui peinait à se positionner.

— C'est bien cet instrument qu'on a placé autour de votre cou M. Rabel l'année dernière ? Gaspard tira de son sac un anneau de fer auquel avaient été fixées deux petites piques. Vous aimeriez peut-être qu'on vous le replace autour du cou M. Rabel ? Cela vous raviverait des souvenirs... de bons peut-être, votre masochisme ne regarde que vous. En tout cas, ça aurait la vertu de fermer votre grande bouche, qu'en dites-vous ? Vos blessures au cou et sous le menton, ces lésions qui vous ont laissé à vie des cicatrices, ont été provoquées par cet instrument de torture qu'on appelle communément *fourche de l'hérétique*. Si vous ne me croyez pas, on peut prendre les mesures de vos plaies, tout coïncidera.

M. Rabel se plaisait à vociférer contre toute raison. Ne venait-on pourtant pas de lever le mystère sur les causes de ses blessures ? imputées à tort, l'année dernière, à la chute d'un arbre, à des branches épineuses et pointues.

— M. Rabel, haussa le ton Gaspard, vous êtes prié de vous taire ou je vais être contraint de vous faire sortir par la force. Soit que vous soyez victime d'un syndrome de Stockholm, soit que le comte ait acheté votre silence ou, et je ne peux totalement exclure cette hypothèse, vous êtes atteint d'une débilité congénitale pour me voir non pas en procureur de vos intérêts, mais comme un ennemi à abattre.

En nage dans sa chemise « à cadillacs », M. Rabel se rassit après avoir porté son dernier coup dans le vide. Gaspard venait de dompter le dernier esprit récalcitrant de la salle, Ilandry était à son écoute.

Pour emmener cette assemblée dans son récit, Gaspard visitait tour à tour les tables du restaurant, il transmettait, dans la fugacité d'un échange de regards, une bienveillance complice chez ses auditeurs qui revivaient en direct son enquête :

— Je vous ai parlé d'une balade dans la tourbière après mon footing, c'était au lendemain de la chasse aux trésors, je l'ai faite parce que je trouvais étrange cette histoire de noyade, étrange que l'organisateur de ce jeu ait un comportement étrange, et parce que l'incident de monsieur Rabel avait aussi un caractère étrange. Sur place, j'ai rencontré deux locaux qui plantaient des panneaux d'avertissement sur les berges d'étangs, ils m'ont indiqué l'endroit où l'on avait retrouvé M. Ruily inconscient. Une scène de crime, tout le monde le sait, laisse des indices, ce sont des signatures plus ou moins accidentelles et involontaires de l'acte criminel. Pour ce qui nous concerne, il s'agissait d'une anodine lanière de cuir que j'ai prise d'abord pour une ceinture. Au retour de la tourbière, ma visite à M. Ruily infirma mon hypothèse, qu'est-ce que cela pouvait-il bien être ?

Il semblerait que depuis une certaine enquête conduite à Pornic, il y a un peu moins de deux ans, on me reconnaisse une certaine sagacité. Mais là, mesdames et messieurs, sans l'aide indirecte de mon épouse, je ne serais jamais parvenu à confondre les perversions de ce château.

Élise, ma compagne, a fait la rencontre d'un personnage clé de notre affaire : Sylvine, la sœur du comte. Sylvine vit cloîtrée dans la bibliothèque privée du comte. Élise et la sœur du comte ont échangé

un long moment à la faveur d'une mission d'expertise de livres anciens que le comte avait donnée à ma compagne lors de notre premier dîner au château. Lors de cet échange, Sylvine a fait des confidences à Élise sur les mœurs équivoques du comte en matière d'éducation, elle l'instruisit de sorties nocturnes du comte en compagnie de ses enfants dans le domaine forestier. J'avais déjà été alerté par le baroque de ses préceptes éducatifs, résolument tournés vers des façons d'autrefois, mais je ne soupçonnais pas que ses mœurs puissent remonter à la source de ... l'Antiquité, monsieur le comte.

Gaspard était revenu à la hauteur du comte, qui avait le regard absent du roi Lear.

Il reprit son propos :

— Au salon de thé, quand Élise me rapporta sa conversation avec Sylvine, j'ai eu un balbutiement de connexion, mais qui restait confus. C'est un tableau baroque, exposé au salon de thé, qui a illuminé ma confuse hypothèse. « *Bon sang ne saurait mentir !* », c'est la phrase que j'ai prononcée lorsque j'ai vu ce tableau. Oui, le comte n'est pas homme à se renier, il est homme à affirmer tout haut ce qu'il est et ce en quoi il croit. C'est la statue de Faunus au niveau des serres, c'est aussi la copie de ce tableau des Lupercales d'Andrea Camassei dans le salon de thé. La lanière de cuir avec laquelle des adeptes de ce rite païen courent dans ce tableau, c'est avec ce même genre de lanière que vos cadets couraient dans les bois les deux soirs où l'on a retrouvé à un an d'intervalle deux hommes inconscients !

M. le comte n'a jamais fait mystère de son royalisme, il s'est saigné pour offrir à ses enfants une instruction semblable à celle que recevaient les rois de France élevés aux humanités et aux sciences. Mais ce n'était pas suffisant à ses yeux pour les mettre à l'abri de la corruption de notre siècle; non, monsieur le comte dans son ambition d'excellence est revenu à une éducation du fond des âges, à la pratique d'austérités antiques... Cryptie spartiate et Lupercales romaines.

Votre rite de passage à vous est né de l'hybridation de la Cryptie spartiate et des Lupercales romaines. Quel diable êtes-vous pour avoir imaginé une initiation aussi perverse à vos enfants ?

Gaspard toisait le comte qui fuyait son regard. Démasqué, le comte brisa son silence :

— Les Spartiates étaient insensibles à la pitié, impitoyables au combat. Pour prétendre régner, il faut durcir son cuir, goûter à l'ivresse du pouvoir sur les hommes. Tant qu'on n'a pas vu la soumission, la peur de mourir dans le regard des faibles, on ne peut comprendre la jouissance qu'on tire d'exercer une toute-puissance sur les hommes. Vous n'avez jamais cru, je parie, à mon adhésion à ce cirque consumériste pour dégénérés, je ne l'ai inventé que pour offrir une éducation d'élite à mes enfants, à celle qu'ont droit les princes du sang.

— Princes du sang ? Plutôt enfants d'une noblesse parvenue et dissolue, ce serait plus exact. Ça non, je n'ai pas cru à votre cinéma de châtelain converti au loisir de masse. Vous avez détourné ce jeu de sa visée récréative. C'était une diversion de votre part pour donner libre cours à votre projet éducatif. La chasse aux trésors, selon votre lecture, était en vérité un lâcher d'hilotes <sup>6</sup> en forêt, au cours duquel vos enfants auraient à prouver leur valeur guerrière en s'attaquant au plus faible de la partie. Trois enfants... deux rabatteurs, un prédateur ? Les rabatteurs ont accompli leur tâche avec leur lanière; fouettaient-ils la végétation avec pour faire peur à leur victime et la dévier vers les rets du prédateur ? La première fois, en 2011, le prédateur, votre aîné je suppose, a commis son forfait sur place : M. Rabel a été endormi et torturé dans les bois. Comment ? j'y reviendrai. Ce dernier était peut-être dangereusement transportable; qu'à cela ne tienne, la fourche de l'hérétique, commode et portative, serait l'instrument de la nuit pour terroriser ce faible et donner « le goût du glaive » à vos enfants.

Pour M. Ruily ce fut différent, vous l'avez fait exfiltrer par le deuxième accès de votre espace clôturé sans que personne n'y fasse attention, toutes les voitures de votre parc auto se ressemblent.

Vos instruments de torture révéleront probablement des traces d'ADN de M. Ruily, qui a subi une torture par l'eau dans votre hypocauste. Quelle méthode a été choisie ? à vous de nous le dire. Si la séance avait mal tourné en touchant les poumons, vous auriez fait croire à une noyade, mais il aurait fallu remettre le corps en place, c'eût été une tâche ardue et risquée.

— La vie est un chemin de crête duquel on finit par tomber, il faut apprendre à marcher le vide à ses côtés, philosopha le comte.

— Puissant aphorisme monsieur le comte. À présent, venons-en à votre épouse, la comtesse Solange de Faillime. Elle s'est méprise sur vos intentions, sur la noirceur de votre personnalité que vous lui avez bien cachée. C'est en réalisant votre commande de tableaux pour le boudoir qu'elle a fini par percevoir l'affreux dessein que vous conceviez à votre progéniture. Sous les motifs pastoraux et innocents des scènes de genre que vous lui faisiez peindre, se dissimule une représentation codée de chacune des tortures à l'œuvre dans votre château. Et moi qui m'endormais presque quand vous m'en faisiez la présentation monsieur le comte, j'avalais votre faconde d'amateur d'art comme un benêt, pressé d'aller me coucher; je suis bonnet de nuit que voulez-vous. C'est à la lumière de mes avancées, que j'ai pu, en revenant une deuxième fois au boudoir, décoder vos tableaux. Certaines de vos représentations, je dois le dire, étaient moins perceptibles que d'autres : le jambon qui tombe du mât de cognac renvoie par exemple à l'estrapade. J'ai su toutes les décoder je crois, jusqu'à votre *Éden perdu* qui est le seul tableau à ne pas faire partie du tirage au sort. Ce tableau ne figure aucun raffinement de cruauté, il exprime simplement votre amertume de ne pas être né dans le bon siècle, aux riches heures des privilèges nobiliaires. Votre épouse n'avait pas l'esprit aussi tordu que nous monsieur le comte, elle n'y a vu que du vent.

En revanche, elle a su décoder le message que forme l'assemblage des initiales de chaque tableau : Cryptie. Un codage bien simpliste de votre part, mais qui marche parce que la mise en relation avec votre folle composition de tableaux relève de la folie. Je devrais d'ailleurs penser moi-même à consulter dans les prochains jours.

Elle a ensuite probablement fait le rapport avec ces sorties nocturnes auxquelles vous vous consacriez depuis trois ans. L'émotion l'aura terrassée, elle n'a pas supporté le choc de cette terrible révélation : vous les formiez à son insu à devenir des tueurs. Vous êtes la cause émotionnelle de son aphasie dégénérative et vous en répondrez devant la justice.

— La justice tranchera comment en l'absence de cadavres ? demanda une voix anonyme de l'auditoire.

— Sur l'intentionnalité des crimes et la matérialité des moyens déployés par monsieur le comte, ce sera amplement suffisant. (*Un temps*) Monsieur le comte, vous avez décidé que votre déesse Fortuna présiderait à la fortune de vos malheureuses victimes. L'huissier que vous avez mandaté pour la chasse aux trésors, maître Garrupot, n'était pour vous que le garant d'un écran de fumée, vous avez fait de moi, au digestif de ma première soirée au château, le véritable garant de l'intégrité du seul jeu qui vous tenait à cœur : la reconstitution hybride de deux rites antiques ! La jouissance que vous tiriez de vous dire que même le représentant d'une famille comme la mienne ne saurait voir la trame des rites antiques sous la mascarade d'une chasse aux trésors vous a rendu stupidement imprudent. Vous m'avez sous-estimé.

Quand je suis revenu clandestinement au boudoir, la face du quatre constituait toujours le sommet de votre dé en ivoire; quatre pour le quatrième tableau, un tableau où coule une chute d'eau, la métaphore coule de source...

Pourquoi monsieur le comte avoir fait de moi l'huissier de votre perverse initiation ?

— Quand je vous disais que votre état était supérieur à votre personne et qu'il vous guiderait vers votre destinée, ainsi va la noble naissance. Je suis joueur M. de La Rochejaquelein, je crois que j'ai un peu trop cherché à narguer votre intelligence... Je n'avais pas pensé que Sylvine me trahirait du fond de sa bibliothèque, bah... ce monde va son train, un train qui n'est pas le mien.

Une dernière chose M. de La Rochejaquelein, le passage secret qui mène à la chambre des tortures, vous l'avez trouvé de quelle manière ?

— À partir du moment où je me suis forgé la conviction qu'elle existait, j'ai acté qu'un passage secret y conduisait. Dans mon esprit, le boudoir s'est imposé tout de suite comme la pièce stratégique à sonder en priorité; c'était la plus approchable des pièces privées, bien qu'il ne fût sans risque d'y pénétrer. Rapidement, je dois l'avouer, le socle de votre statue m'a paru assez large pour dissimuler un escalier, j'ai toqué le métal, la structure sonnait creux, j'ai examiné le dé à la recherche d'un mécanisme et j'ai pu voir, dans la face du un, le petit bouton poussoir qui commande le pivotement de ce bel ouvrage. Tous vos codes et stratagèmes étaient un peu trop concentrés en un même lieu monsieur le comte. Vous n'avez pas éduqué vos enfants monsieur le comte, vous en avez fait des monstres. Si les cadets qui ont joué les adeptes lupercaux sont peut-être récupérables, l'aîné lui s'est corrompu de manière irréversible dans le rôle du Spartiate : deux années de suite vous l'avez nommé bourreau de vos « chasses aux consommateurs nihilistes », que leur appreniez-vous dans les profondeurs de votre forêt la nuit ?

Le comte voûtait son dos sur sa chaise, il était las de parler.

— Laissez-moi deviner, reprit Gaspard, le déplacement furtif du chasseur ? la chasse aux sangliers à l'arme de trait ? et peut-être l'administration de sédatif par seringue hypodermique. L'année dernière, le sanglier à endormir n'était autre que M. Rabel je présume. Je laisse à la justice la mission d'approfondir l'état de vos relations actuelles avec ce client équivoque. J'ai remis à madame Naudin les doses de tranquillisants ainsi que les arbalètes de précision stockées dans les armoires de votre chambre des tortures. Ôtez-moi d'un doute monsieur le comte, est-il absurde de penser que, parmi tous les sons de cor de chasse qui ont retenti la nuit dernière, vos fils aient sonné l'hallali<sup>7?</sup> Et nous, brave bétail ignorant, nous pensions naïvement que quelqu'un était tombé sur un palet à trésor !

Ce soir, votre aîné porte une toge virile des plus étonnantes, félicitations, il a donc passé le rite de passage avec succès, brillante éducation ... Sa vraie récompense sera d'entrer dans l'âge adulte en prison, ce sera une école avec un peu moins d'humanité que les humanités de votre père jésuite.

Gaspard se tut quand il vit Élise partir du restaurant à pas pressés, aussitôt il alla dire un mot à madame Naudin :

— J'ai dit ce que j'avais à dire madame Naudin, je vous passe le relais, vous avez des clients à faire manger.

— Les gendarmes sont en route pour le château, ils voudront certainement vous auditionner, tenta de le retenir madame Naudin.

Gaspard esquissa un sourire :

— Pensez donc. En ce qui me concerne, j'ai un rapport assez ambigu avec ces professionnels de l'enquête, ils ne doivent pas aimer que je marche sur leurs brisées. Je les leur brise et le leur rends bien. Qu'ils commencent leurs auditions par le prioritaire, qu'ils visionnent le film de ce dénouement, je suis encore en vacances pour quelques heures, vous leur direz qu'ils n'auront qu'à me convoquer plus tard.

— Vous ne mangez pas ?

— Je crois que j'ai mérité de votre hôtellerie un dîner soigné pour deux en chambre, non ?

— Je fais le nécessaire M. de La Rochejaquelein.

— Merci à vous.

## ÉPILOGUE

La porte de leur chambre n'était pas fermée quand Gaspard retrouva Élise, c'était le signe qu'elle ne fermait pas la porte à une explication.

Élise n'avait pas allumé les lumières du petit salon, elle était serrée contre l'accoudoir du sofa, elle regardait la terrasse et la toile noire du ciel.

Gaspard marchait doucement dans la pièce et comprit qu'il n'était pas invité à s'asseoir sur le canapé, il semblait revivre ces moments désagréables où il avait à se justifier de sa conduite :

— Tu m'en veux encore à mort ?

— Tu es satisfait de ton show ? On t'a jeté des fleurs ? glâça sa voix Élise.

— Je n'ai pas fait de show mais démontré que les menées du comte visaient à éprouver ses enfants à une abjecte chasse à l'homme - la maltraitance affective dont tu parlais. Deux hommes ont été torturés, enfin, M. Rabel a eu l'air d'aimer ça, je me demande toujours s'il faut le compter, je n'ai peut-être pas tout compris... chacun ses mœurs, chacun sa folie.

— Tu nages en pleine confiance Gaspard. Si tu n'avais pas voulu faire de show, tu aurais fait tout simplement une déposition à la gendarmerie comme monsieur Tout-le-Monde ! Au lieu de ça, monsieur, qui n'aime pas se mettre en scène, qui n'aime pas soi-disant les conversations de salon, harangue un public quatre étoiles pour s'auréoler de gloire !

On toqua à leur porte de chambre.

— J'ai fait monter notre dîner en chambre, la prévint Gaspard.

— Au moins quelque chose de positif dans cette soirée, j'ai faim.

Gaspard ouvrit au valet de chambre. Sur la desserte à roulettes, des cierges faisaient briller l'argenterie en une nuée d'étoiles scintillantes :

— Monsieur, votre dîner en chambre.

— Je n'ai pas demandé les petits plats dans les grands, et ces bougies, pourquoi ces bougies ?

— C'est la consigne que nous avons reçue monsieur, je peux les éteindre si elles vous indisposent.

— Laisse Gaspard, je n'ai pas envie de trop de lumière ça tombe bien, s'invita une voix du fond de la pièce..

— Je peux monsieur ?

Gaspard, la main sur le front, s'écarta de l'embrasure, laissant le champ libre au valet de chambre.

Ce valet se convainquit bientôt de dresser un dîner romantique pour un couple en instance de divorce. C'était tendu et glacial entre eux, il était pressé de les quitter, sa présence gênait visiblement.

Ni Élise ni Gaspard ne parlaient, le valet prit son pourboire et referma la porte.

Ils mangèrent dans une ambiance aussi chaleureuse qu'au château de la Bête.

— C'était pour te prouver que tu vaux mieux que ton ancêtre qui a trahi, qui a laissé ses paysans se faire massacrer, qui est parti pour l'Angleterre, je la connais l'histoire !

Qui d'autre que toi dans ce monde se considère comptable des actes d'un ancêtre de plus de deux cents ans avec autant de passion ? Ce n'est pas possible Gaspard que tu te raccroches à ça ? Tu faisais toi-même la leçon au comte ! Le passé est mort, vis le présent !

— Il faut descendre d'une grande famille pour comprendre ce sentiment, il faut avoir été souillé par l'infamie et la honte pour comprendre combien me souvenir de ma lignée me fait mal, et combien il m'est impossible de revenir à la Durbélière.

Je pourrais résoudre les affaires les plus retorses de France qu'elles ne conjureraient pas plus ma douleur. Tu as raison, je dois chercher mon absolution dans ma quête de vérité. Peine perdue, je me vivrai toujours en réprouvé, la faute de Just est impardonnable. Ma grande naissance m'a mis plus bas que terre au berceau.

— Nom d'une pipe ! Tu parles comme si c'était toi qui avais fauté, comme si tu étais un criminel ! Mais la justice ne te demande pas de porter les fautes de ton aïeul, pourquoi ce raisonnement tordu ? Je n'ai vu personne se retourner dans la rue et te pointer du doigt parce que tu descends de Just de La Rochejaquelein, y a plus grave dans la vie !

Gaspard souffla sur sa bougie, ces larmes qu'il n'aimait pas voir couler sur ses joues tombèrent sur la table.

— La fête est finie, bonne nuit Élise.

Au petit matin, Gaspard espérait qu'Élise fût de meilleure humeur, elle lisait sur la terrasse.

Gaspard regarda la couverture de son livre :

— Tu lis quoi ? *La Nuit est mon amie* ? Un polar ? C'est bien ?

— J'ai l'habitude de lire des histoires chiantes ! Bon ! Gaspard, l'atmosphère de ce château est devenue irrespirable ! Faisons nos bagages s'il te plaît.

— Elle l'était déjà à notre arrivée, simplement tu l'ignorais, maintenant tu te bouches le nez. Je passe d'abord dire au revoir à David et Malory, pas toi ?

— C'est fait, je me suis levée à neuf heures.

Le château était en état de siège; les gendarmes avaient investi les lieux pour la pose des scellés et les premiers relevés. Gaspard les évitait à chaque fois qu'il les rencontrait. Madame Naudin restait en grande professionnelle sur le pont, elle assistait amère aux premières constatations de terrain des gendarmes. Elle remarqua le jeu d'esquive de Gaspard et alla à sa rencontre :

— Je vous ai couvert autant que j'ai pu M. de La Rochejaquelein, mais ils me harcèlent pour que je leur donne votre identité, partez si vous voulez retarder encore votre audition...

— Merci, je sais qu'en vous tenant à mes côtés, vous avez pris un risque pour la suite de votre carrière professionnelle.

— J'essaierai de voir si l'entreprise touristique peut se poursuivre avec la sœur du comte, ça se tente, sourit-elle.

— Ce jeu de chasse aux trésors a le mérite d'être unique en son genre, concept original et travaillé qui n'a pas son pareil. Pour ma part, je n'y ai rien compris au début, et puis, même si je ne me suis jamais montré à la hauteur du défi, j'ai fini par en comprendre un peu les règles.

Madame Naudin en retira une grande fierté :

— Venant de vous c'est un compliment, on me disait plus jeune que j'étais une gamine inventive avec des idées toujours perchées . Mon drame est de les avoir mises en œuvre pour le compte d'un noble perché.

— Ce jeu, c'est de vous à 100 % ? s'étonna Gaspard.

— De moi, si vous saviez toutes les idées de jeux qui bouillonnent en moi !

— Nous nous reverrons peut-être dans le cadre d'un nouveau jeu grandiose alors, la salua Gaspard.

— Qu'en savons-nous M.de La Rochejaquelein ? Au plaisir de vous revoir peut-être un jour.  
Restait à Gaspard de faire ses adieux à David et Malory.

Le couple Lennoy était aux écuries, madame Naudin avait donné carte blanche aux Lennoy pour excursionner à cheval dans le domaine forestier, aux frais du château, et cela pour service rendu.

— Bah je vois qu'on rattrape le temps perdu ! reprit contact Gaspard, on est sur le point de repartir pour Pornic, je tenais à vous remercier pour l'aide que vous nous avez apportée durant le séjour.

— Tu conclus toujours en apothéose tes séjours de vacances Gaspard ? lui demanda Malory.

— Il ne faudrait pas que cela devienne une habitude, que vous me croyiez ou non, je n'ai pas cherché à rentrer dans cette affaire, tout ce qui vient après m'embarrasse.

— J'ai des amis à la pelle Gaspard, mais un ami comme toi, on n'en rencontre pas deux dans sa vie, j'espère te revoir.

— C'est l'inverse, comme toujours entre nous; je n'ai pas d'ami David, et pour la première fois de ma vie je me suis attaché à quelqu'un d'autre qu'Élise, drôle de sentiment, prends soin de toi. Accrochez-vous pour vous reconvertir, vous êtes heureux ensemble, il ne faudrait pas que le travail en vienne à miner votre couple.

— Garde-le pour toi, lui répondit David, mais je ferai mon maximum pour me faire recruter par le château dans quelques mois. Je prendrais même un poste de palefrenier s'il le faut pour travailler dans le milieu des chevaux. Malo n'a rien contre, elle se verrait bien bosser à la billetterie du château, on verra, ça se tente..

— J'ignorais ta passion pour les chevaux, encore une nouvelle ligne de fracture. C'est marrant, vous avez tous en bouche l'expression « ça se tente ». Madame Naudin voudrait embarquer la sœur du comte dans une refonte de l'activité touristique du château, vous n'avez plus qu'à vous connecter, tenez-nous au courant.

Le téléphone de Gaspard se mit à vibrer :

— Allô, Élise, oui ?

— Je suis à la voiture, madame Naudin m'a fait envoyer un garçon de chambre pour me dire qu'il fallait quitter les lieux tout de suite pour échapper à l'audition ; j'ai chargé les bagages, grouille !

— Je cours, je serai là dans deux minutes !

Comme un vulgaire voleur d'étal, il enjamba les transats du péristyle pour descendre la butte castrale.

Tandis qu'il allait piquer vers la descente de la butte, Gaspard vit, sur le côté du portail d'honneur, Sylvine et Solange de Faillime. C'était comme si les deux dames avaient guetté son surgissement.

Gaspard fit le salut militaire à Sylvine qui cligna des yeux, ils se comprirent en un regard.

Il s'abaissa ensuite à la hauteur des genoux de la comtesse dont les yeux ne fixaient plus le moindre mouvement :

— Vous lui avez dit ?

— Je lui ai dit.

Gaspard lui baisa la main, la comtesse n'était plus de ce monde.

Il reprit le chemin du versant, amer que le calendrier ne lui ait pas permis d'agir plus tôt pour sauver la santé mentale de la comtesse. De toute façon, pensait-il, seules les circonstances faisaient et précipitaient les conditions d'une enquête criminelle, il y aurait eu peu de chance qu'elles aient été réunies à une autre période du passé.

Gaspard se plaça au volant de sa Safrane, pressé comme Élise de quitter pour de bon Ilandry.

Quoi ! j'ai fait quoi encore Élise ?! demanda Gaspard qui se repeignait les cheveux dans le rétroviseur.

Élise gardait ses bras croisés et le dévisageait avec des yeux noirs :

— Allons-nous à un mariage cher Gaspard ?

— Quoi !? C'est quoi le problème, qu'est-ce que tu me reproches enfin ?!

— Ce que j'aime avec toi Gaspard c'est que tu sembles très doué pour voir ce que les autres ne voient pas, mais pour ce qui est de voir ce que tout le monde voit, là, tu es mauvais de chez mauvais !

— Comment ça ? Explique-toi !

— Si tu ne vas pas à un mariage, prends donc le temps de défaire le fanion de ton antenne de bagnole banane !

Gaspard la regarda avec des yeux atterrés, il se hissa dans l'ouverture de sa vitre avant pour voir le toit de sa Safrane, le postérieur sur la garniture de la portière :

— Mais qu'est-ce que tu as trafiqué ? Bordel, mes baskets ! s'étranglait Gaspard.

— Et toi ! Tu me bourres dans la doublure de la valise Gucci tes baskets pleines de terre, sans vergogne ! Boniche ne verra rien, boniche nettoiera !

— Tu rigoles, tu es injuste ! répondit-il en se repeignant d'une main, je les ai décrottées avant de les y mettre !

— Pas suffisamment, il restait de la terre, j'ai retrouvé des copeaux de terre dans la poche du tissu, j'en ai enlevé une pleine poignée ! Quand on range, on fait attention à ce qu'on range banane !

— Élise, tu me fatigues...

— Gaspard tu m'exaspères ! Tranquillise-toi, à la maison tu seras toujours Gaspard...

— Si on mettait un peu de musique, ça nous détendrait ?

— Tu veux mettre quoi ?

— « *Qui mieux que Renault peut entretenir votre Renault ?* »

— C'est quuooi, le, rapport, Gaspaarrd ?!

— Y en a pas... ou si... la french touch <sup>8</sup>.

*« Can I give it or give it away. Now I thought about what I wanna say » Daft Punk*

Au faite de sa gloire, Gaspard commençait à oublier sa première affaire; comment aurait-il pu se douter qu'il avait ouvert la pire des boîtes de Pandore en faisant tomber le réseau de Matéo Genêt ? comment aurait-il pu s'imaginer que les racines de l'affaire du carrelet repoussaient insidieusement dans son dos...

***Acte III, le tournant... rien n'a vraiment commencé...***

## NOTES

<sup>1</sup> Paix romaine. Le règne de l'empereur Antonin (138-161) est souvent considéré comme un âge d'or de l'Empire romain qui, au cours de cette période, connaît la prospérité dans un territoire pacifié.

<sup>2</sup> Ce n'est pas un dicton populaire du pays lochois, c'est une invention verbale de mon cru pour les besoins de la narration.

<sup>3</sup> Terme allemand pour désigner une cascade, mot popularisé par Rimbaud dans son poème *Aube*. Gaspard l'utilise à dessein pour rivaliser en cuistrerie avec le comte.

<sup>4</sup> Personnage central dans le roman de Conan Doyle, *Le Chien des Baskerville*.

<sup>5</sup> Vitruve est un architecte romain de renom ayant vécu au I<sup>er</sup> siècle sous le règne d'Auguste, il fut à l'initiative de nombreuses innovations mécaniques en architecture et ingénierie militaire. Il n'est pas l'inventeur du « système » dont il sera question plus loin, il l'a cependant perfectionné par l'apport de nouveaux matériaux.

<sup>6</sup> Les hilotes étaient une population de Laconie qui vivait dans la servitude dans les environs de Sparte sous la Grèce antique. Ils auraient été les premières victimes de ce rite de passage.

<sup>7</sup> Son de cor triomphant lors d'une chasse à courre, qui marque la mise à mort de l'animal chassé.

<sup>8</sup> Il se murmure qu'une série Gaspard de La Rochejaquelein, modèle Nouvelle R5, serait à l'étude ; et qu'un exemplaire du *Lys ensanglanté* serait offert dans la boîte à gants. Je ne sais s'il faut ajouter foi à ce genre de rumeur, mais cela vaut peut-être la peine de se renseigner dans une concession Renault. Perso, si j'étais client de la marque, j'achèterais *Le Lys ensanglanté* de la boîte à gants et, en option éventuellement, je repartirais avec la R5. Plus sérieusement, ne mésestimez pas, chers lectrices et chers lecteurs, votre pouvoir d'influence. N'hésitez pas à me déposer un avis sur Librinova, soyez sûr que je le lirai, et rejoignez mon Facebook (A.B *Les aventures de La Rochejaquelein*), ou mieux encore, parlez-en autour de vous. C'est mon deuxième livre en moins d'un an, la série va monter en force, changer d'échelle et s'ouvrir à d'autres personnages et paysages, je suis prêt à vous étonner...

A.B. 5 /10 /2024